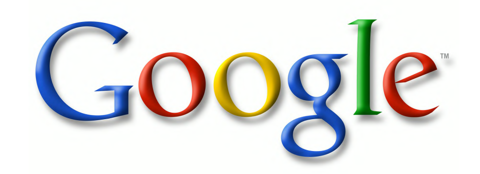


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

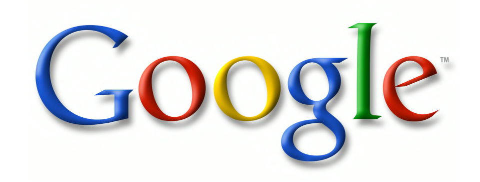
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

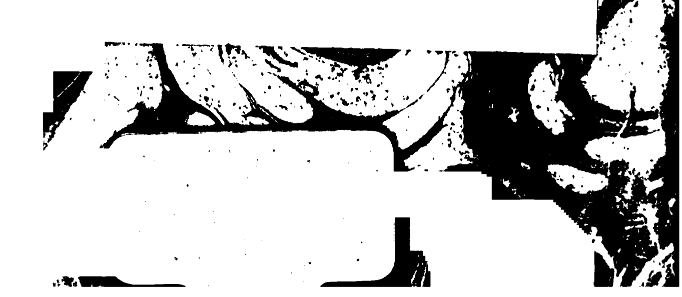
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





295 . c . 24 .







C.
7D
3rd

THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ.
TOME PREMIER.

THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosius: hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV. Lib. I.

TOME I.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.

Ex Libris

P. Duputel.

N°. 765

AVERTISSEMENT.

L'ON *a engagé l'Auteur à faire imprimer, à la tête de cette seconde édition de son Théâtre de Société, un morceau* sur l'amour-propre des Poëtes, *en général*, & sur le sien, *en particulier*.

Ennemi des Préfaces, & persecuté pour en donner une dans cette édition-ci, il risque aujourd'hui les fragmens *d'un Manuscrit, qui ne peut pas paroître en entier ; & qu'il présente, comme* une maniere de Préface.

L'unique raison, qui l'a déterminé à céder aux instances qu'on lui a faites à cet égard, a été le contraste singulier *qu'on trouvera dans ce morceau, quand*

on le comparera aux Préfaces *qui ont paru, depuis environ trente ans. Rien n'est plus directement opposé à leur esprit & à leur ton.*

L'on se flatte que sa singularité *frappera, d'autant plus, par sa nouveauté dans ce siecle-ci, qu'il ne sera pas possible de douter,* à la façon sentie *dont il est écrit, que l'Auteur ne soit intimement convaincu & véritablement pénétré de la vérité de tout ce qu'il dit. Il peut se tromper; & il est bien loin, assurément, de prétendre amener personne à son opinion; mais elle lui paroît à lui d'une si grande évidence, qu'il en soutiendroit la vérité,* jusques au feu exclusivement, *comme s'exprimoit autrefois Rabelais.*

Il eſt bon d'avertir, encore, que ces fragmens font partie d'une critique à charge & à décharge, *que l'Auteur a faite lui-même de ſes propres Pieces; & qu'il a intitulé*, Epanchement ſecret de l'amour propre; *de prévenir que cet Ouvrage, qui en eſt rempli, & dans lequel on parle néceſſairement toujours de ſoi, n'étoit nullement fait pour être imprimé, & que ces raiſons s'oppoſoient à ce qu'il le fût jamais.*

Auſſi, s'attend-on à trouver des Cenſeurs, qui blâmeront, avec juſtice, le ton d'égoïſme, *qui regne d'un bout à l'autre de ces fragmens. On eſpere, cependant, mais ſans autrement y compter, que le ton d'ingénuité & de can-*

deur, qui n'y regne pas moins, pourroit servir d'excuses, mais c'est grand hasard!



MANIERE



MANIÉRE
DE PRÉFACE,
OU
FRAGMENS
D'UN MANUSCRIT INTITULÉ:
EPANCHEMENT SECRET
DE
L'AMOUR-PROPRE.

J'AVOUE ici, de bonne foi, que ſur les Journaux qui ont parlé, trop avantageuſement pour moi, de mes Ouvrages, je n'entreprends aujour-

d'hui d'en faire l'apologie, & même la critique, *que par amour-propre.*

Quelques tours que j'eusse pris pour cacher cette vérité, elle n'en eût pas moins sauté aux yeux; & ce ne seroit qu'un ridicule de plus.

Je n'ai point parlé de moi, ni de mes Comédies au Public; je me suis abstenu de faire imprimer des Préfaces, où je m'en serois donné le plaisir: c'est bien la moindre chose que ma vanité regagne cela dans des Ecrits *particuliers.* Houdart de la Motte, dans les siens, *qui sont publics*, a plaidé pour la vanité des Gens de Lettres; & il a pensé, avec raison, que c'étoit *l'amour-propre*, uniquement, qui les faisoit travailler, & se donner tant de peines. C'est ce motif seul qui les conduit à la gloire & à la vérité, plus souvent encore, au ridicule.

Mais enfin, quoi qu'il en ſoit, ce ridicule, ſi ridicule y a, eſt bien pardonnable, quand il ne doit incommoder ni ennuyer perſonne. L'on ne verra celui que je me donne ici, qu'après ma mort; ce ſera *un ridicule poſthume!* J'en fais mes excuſes d'avance à ceux qui hériteront de ce manuſcrit (1). Eh! pourquoi en faire? Le ridicule n'ennuie pas toujours; ils ſe divertiront, au contraire, aux dépens du pauvre défunt; & cela ſatisfera leur petite malice, dont alors je ne m'embarraſſerai

(1) Depuis deux ou trois ans que ce manuſcrit repoſe dans mon cabinet, je n'ai pas imaginé un ſeul inſtant, & je n'euſſe jamais pu croire qu'il fût un moyen poſſible de le faire imprimer *de mon vivant*, en tout ou en partie. Il ſeroit peut-être heureux de n'avoir pas aujourd'hui trouvé un expédient pour m'expoſer au ridicule.

gueres ; suivant toutes les apparences.

Les Journaux qui ont donné des extraits de Dupuis & Desronais, de mon Théatre de Société, & des quatre Comédies que j'ai retouchées, sont *la Renommée Littéraire*, *le Mercure de France*, *l'Année Littéraire*, & *le Journal Encyclopédique*. Je ne ferai aucunes réflexions sur la Feuille de *l'Avant-Coureur*, parce que j'en ai trouvé les louanges trop outrées. Je n'ai point poussé la vanité jusques-là ; j'ai eu, un moment, celle de les réfuter ; mais ces sortes de réfutations, quand elles ne sont pas faites avec force, & beaucoup d'énergie, ont l'air d'un consentement hypocrite ; & quand elles le sont sans se ménager, & que vous vous rabaissez trop, l'on vous prend au mot, & l'on vous rabaisse encore davantage. J'ai donc gardé un hon-

nête milieu : je ne ſuis point aſſez fat, pour croire à des éloges exagérés ; mais je ne veux pas être aſſez ſot pour les combattre.

. . . .

. . . .

» Auparavant d'en venir *au morceau*, qui fait l'objet principal de » cette prétendue Préface-ci, qu'il » nous ſoit d'abord permis, pour » donner une idée générale du manuſcrit entier, de mettre ſous les » yeux du Lecteur,

» 1°. La réfutation d'une Critique.

» 2°. Le conſentement donné à » une Critique.

» Enfin, une Critique faite par » l'Auteur lui-même, & de ſon » propre mouvement.

L'Auteur de la Renommée Litté-

raire a trouvé *la versification* de Dupuis & Desronais, *négligée & languissante.*

RÉPONSE.

Soit amour-propre, ou vérité, je crois, au contraire, la versification de Dupuis, vive & soignée. Mais je ne suis point surpris que dans ce siécle-ci, où le goût de l'épigramme, des vers brillans, des maximes, & des sentences, s'est introduit dans les Ouvrages, où il devoit le moins entrer; je ne suis point étonné, dis-je, que l'on veuille faire régner ce faux goût dans la Comédie, à laquelle il est pourtant si fort opposé.

Le Public cependant applaudit toujours au naturel; & ce n'est point sa faute, si les Auteurs dramatiques d'à-présent ont tant d'esprit;

j'avoue que j'ai évité avec soin d'en avoir ; j'entends de cet esprit, qui n'est pas l'esprit de la chose.

J'ai toujours cru, & je croirai toujours, que les pensées, dans une Comédie, doivent être prises du fond de son sujet. C'est, en conséquence, que j'ai tâché de donner à mes idées, & à mes vers, le plus de simplicité qu'il m'a été possible. Je n'ai jamais conçu le dialogue de la Comédie, autrement que comme l'imitation, presque mot pour mot, de la conversation des hommes, en conservant à chaque caractère le style qui lui est propre. J'ai toujours cherché la phrase la plus familiere ; j'ai évité les antitheses ; & je me suis constamment attaché au vrai, & à rendre la nature.

Pour porter même l'illusion jusqu'où elle peut aller, j'ai préféré le

vers *libre*, au vers *alexandrin*, afin d'imiter mieux la converſation ordinaire : *ſermoni, propiora carmina.* Souvent même, à deſſein, j'ai rompu la meſure de ces vers, pour rendre le dialogue plus naturel. Je l'ai même haché par des interruptions, lorſque cela étoit néceſſaire, pour lui donner plus de vivacité & de chaleur. Et ſi l'on veut y faire attention, l'on s'appercevra, malgré le reproche que l'on me fait ici, que bien loin d'avoir *une verſification languiſſante & négligée*, j'ai rimé, au contraire, avec une régularité & une correction qui n'eſt point ſi commune ; & enfin, que dans les endroits où mon ſujet me permettoit de m'élever, j'y ai jetté autant de force & de nobleſſe qu'il en étoit ſuſceptible, ſans rien outrer, & ſans ſortir du vrai.

Quant à ce qu'il a plu à nos Spi-

rituels d'appeller *des détails*, c'est-à-dire, des traits brillans, la figure dominante de l'antithèse, les vers-luisans, & tout *ce ſtras* dont aujourd'hui on requinque la fin d'une tirade, je ne connois ni ne veux connoître ce mauvais goût-là ; je ne connois, dans la Comédie, *d'autres détails* que ce que les Personnages sont obligés de se dire & de se répondre. . . . .

. . . .

. . . .

» L'on trouve dans l'Année Lit-
» téraire, dans la Lettre du 10 Mars
» 1763, la critique qui suit :

Il y a, dans cette Comédie, un rôle de *Clénard*, ci-devant Précepteur du feu neveu de M. Dupuis, *qui est tout-à-fait inutile* : l'Auteur auroit pu le remplacer par une Sou-

brette vive, enjouée, spirituelle. La Piece en auroit acquis plus d'action, de mouvement, & de variété.

RÉPONSE.

Je conviens avec l'Auteur de l'Année Littéraire, & c'est de très-bonne foi que je conviens, que le personnage de Clénard *est tout-à-fait inutile ;* qu'il n'est point assez lié à l'action ; qu'il est froid, & que c'est un Acteur purement protatique. S'il ne m'eût pas été d'une nécessité absolue pour mon exposition, j'en eusse épargné l'ennui aux Spectateurs, & je n'en eusse pas fait la faute. Aussi, lorsqu'il m'a servi à exposer mon sujet dans le premier acte, & à développer & mettre un peu en action le caractere de Dupuis, au second acte, je m'en débarrasse, & je le renvoie sans façon, sans qu'il se trouve au dénouement, & qu'on

l'y regrette ! Au lieu que si j'eusse employé une Soubrette, cette Soubrette, vive & enjouée, n'auroit pas tenu à l'action, plus que Clénard, mais y eût occupé plus de terrein. Il eût fallu lui donner quelqu'amour pour quelque galant Valet-de-chambre ; elle eût divisé mon action, & nui sur-tout prodigieusement *à l'intérêt*, en coupant les scenes qui en sont susceptibles. Ainsi, faute pour faute, je me tiens à la mienne, en en convenant.

. . . .

. . . .

» Critique très-sincere faite par
» l'Auteur, & de son propre mou-
» vement, des trois Comédies qu'il
» a refondues presqu'en entier.

Le Mercure de France, l'Année Littéraire, & le Journal Encyclo-

pédique, ont fait des éloges outrés du *Menteur*, de *l'Andrienne*, & de *l'Esprit Follet* (1), Comédies que j'ai refondues presqu'en entier, & de *la Mere coquette*, dans laquelle je n'ai fait seulement que changer le *caractere du Marquis*.

Je ne reçois leurs éloges, en les modérant beaucoup, que pour cette derniere, que j'ai arrangée il y a treize ou quatorze ans. Mais j'en avois soixante, quand je commençai à travailler aux trois premieres.

(1) Ces quatre Comédies sont imprimées, & e vendent séparément chez le même Libraire qui vend ce Théatre de Société. Elles sont reçues, depuis six ans, par les Comédiens, auxquels l'Auteur en a fait présent, & qui n'ont garde d'ajouter rien à leur répertoire, qu'ils étendent jusqu'à vingt ou vingt-cinq Pieces. Leur desir de plaire au Public va jusques-là! On auroit tort de leur faire des reproches sur leur paresse! eh! d'ailleurs, à quoi serviroient-ils à

Auſſi, dans une lettre de moi, imprimée au mois de Février 1771, dans le Mercure de France, invitois-je les Auteurs, qui euſſent voulu s'en donner la peine, *à deſcendre à corriger mes corrections.*

» Ce n'étoit pas moi (y diſois-je), » qui voulois me voir applaudi, » mais ces anciennes bonnes Comé- » dies, ces chef-d'œuvres du Théa- » tre, dont les repréſentations feront » bientôt abandonnées totalement, » ſi perſonne ne veut ſe dévouer au » travail, auſſi néceſſaire qu'ingrat, » de rajeunir ces vieux & reſpecta- » bles monumens de notre Scéne.

J'ai donc reconnu dès-lors, & je reconnois encore aujourd'hui, mon inſuffiſance dans cette entrepriſe.

Loin de défendre la verſification de ces trois Pieces, comme j'ai dé-

fendue celle *de Dupuis & Désronais*, j'avoue, au contraire, avec toute la sincérité & la candeur possibles, que la versification de ces trois Comédies, *est négligée*, *languissante*, *trop hachée*, *& un peu rocailleuse*, si l'on peut se servir de ce terme.

Je confesse, avec la même bonne foi, que les plaisanteries que j'ai mises dans la bouche des Valets & des Soubrettes, ne sont peut-être pas assez saillantes pour le Parterre, qui desire quelque chose de plus comique & de plus piquant.

Je reconnois enfin, qu'il doit nécessairement s'y trouver d'ailleurs nombre d'autres défauts dont je ne me doute pas.

C'est pour ces raisons que j'appelle encore aujourd'hui d'autres plumes, plus élégantes que la mienne, à

revoir mon travail informe ; & à lui donner des couleurs, qui feront revivre des Pieces ; qui, traduites par l'Etranger, feront l'ornement de leurs Théatres, tandis qu'elles ne subsisteront pas encore vingt ans sur le nôtre.

. . . .

. . . .

. . . .

Conclusion de l'épanchement secret de l'amour-propre.

A la suite du Journal Encyclopédique, j'ai dit, avec franchise, ce que je pensois de mes trois Comédies retouchées, & des louanges exagérées qui leur avoient été prodiguées.

Celles de l'Année Littéraire, à ce sujet, me paroissent encore plus outrées, & conséquemment moins

méritées. On m'en accable ſur mon petit talent pour la Comédie. Elles ſont plutôt faites pour révolter le Lecteur, par leur éxagération, que pour me le concilier, par quelqu'apparence de vérité.

Quel eſt, en effet, le connoiſſeur, & l'homme de ſang-froid, qui ne ſe ſouleve pas contre moi en liſant la ridicule hyperbole qui ſuit ?

Je puis prendre cela pour du perſifflage ; c'eſt Fréron qui écrit. *Depuis Moliere, je ne connois que M. Collé qui ait reçu de la nature un talent ſupérieur & décidé pour le genre de la Comédie.... Il n'y a que M. Piron qui ait fait éclater la même force comique, &c.*

Et moi, je déclare ici, avec la bonne foi la plus gauloiſe, que non-ſeulement M. Piron avoit reçu de

la Nature *un génie* mille fois ſupérieur *au foible talent* qu'on peut me trouver *pour la Comédie*; mais je déclare encore, avec un cœur vraiment pénétré de la vérité de ce que je vais dire, que la Mere coquette de Quinault; que les bonnes Comédies de Dufreſny, de Regnard, de Deſtouches, & de Marivaux, deſſinées à grands traits, ſont infiniment au-deſſus des bagatelles dramatiques que j'ai crayonnées en petit, & dont je n'ai heureuſement fait que mon amuſement, & non pas mon métier.

Je regarde véritablement *comme mes Maîtres*, & ces Auteurs célebres que je viens de nommer, & d'autres encore que je ne nomme pas, pour éviter la prolixité.

Quant à *Moliere*, après lequel on

l'injuſtice de penſer que je ſois aſſez ſimple, ou aſſez vain pour m'être laiſſé tourner la tête par mes petits ſuccès dramatiques, ſoit chamberlans, ou publics, & que j'aie reſpiré trop fort l'encens capiteux des Journaliſtes.

Je crois avoir apprécié ces ſuccès à leur juſte valeur. J'oſe même aſſurer, qu'à cet égard, je me ſuis conſtamment appliqué à mettre mon amour-propre à n'en avoir qu'un raiſonnable. L'on ſçait qu'il n'eſt pas poſſible d'être ſans amour-propre : l'on ne peut ſe détacher de ſoi-même ; mais il faut faire tous ſes efforts pour le tenir plus bas que le talent que l'on a ; & c'eſt-là ce que j'appelle un amour-propre raiſonnable.

Celui de tous les Poëtes que j'ai connu, & j'en ai beaucoup connu,

m'avoit toujours paru ſi extravagant & ſi ridicule, dans les temps où je ne penſois gueres à être Auteur, qu'il m'a ſauvé de l'excès de ce travers, auſſi incommode dans la ſociété, qu'il y eſt impertinent & riſible.

J'ai toujours regardé comme une vérité conſtante, qu'aux yeux de la raiſon, le mérite du Poëte étoit, de tous les mérites, celui qui devoit inſpirer le moins d'amour-propre dans la ſociété. Eh! de quelle utilité lui ſont les Poëtes? Platon, le plus ſage des hommes, les en banniſſoit. Je ſuis encore trop fou, pour être du ſentiment de ce ſage; mais j'ai toujours eu aſſez de raiſon, pour ſentir que quelques grands & quelques célebres qu'ils fuſſent, ils étoient, de tous les hommes, ceux qui devoient concevoir le moins d'amour-propre.

Henri IV & Turenne, Sully & Colbert; l'Hopital & Daguesseau; Mathieu Molé, & notre moderne Lamoignon de Malesherbes; Bossuet & Fénélon, Précepteurs d'héritiers présomptifs d'un grand Royaume; Rollin & le Beau, Instituteurs de plusieurs milliers de Citoyens; Boerhaave & Ambroise Paré; le Normand & Cochin; Jacques Cœur & Messieurs Lecouteux, Parcieux & Vaucanson, & généralement tous les hommes qui, par leur génie & leurs travaux, sont d'une utilité immense à la société; voilà, selon moi, les Mortels auxquels on peut pardonner un excès d'amour-propre!

Mais celui des Poëtes ne doit pas être épargné, pour peu qu'il passe le but. On doit le couvrir de ridicules, quand on ne le punit point par le mépris.

Ne pourroit-on pas même dire, que dans tous les états, utiles à la Patrie & à l'Univers, & dont je viens de tracer une foible esquisse, l'homme, cet être si borné, ne peut jamais avoir à se glorifier de sa mince existence, quelque grande qu'elle paroisse à ses yeux, & même aux yeux des autres?

L'homme * doit être humilié d'être

* Il y a long-temps que le sage a dit: *Que tout ce que l'homme sait, c'est qu'il ne sait rien.* Tout ce qu'il peut faire, en ne s'appliquant qu'à une seule chose, c'est d'exceller dans cette seule chose; & en y excellant, on trouve encore, dans l'homme supérieur, les bornes de l'esprit humain. Le plus grand génie, transporté hors de sa sphere, n'est souvent qu'un sot & un stupide, quand un amour-propre désordonné lui fait risquer de passer dans une autre. Le Cardinal de Richelieu fit des Tragédies pitoyables quand il osa s'en mêler, &

homme. Dieu ſeul peut avoir de la gloire. Il eſt la gloire même.

C'eſt par cet hommage dû à l'Etre ſuprême, que je terminerai mon ſermon ſur l'amour-propre, en me diſant à moi-même & à mes chers Auditeurs, mes Confreres :

» Petits Embrions du Parnaſſe, » prenez cette meſure pour votre » amour-propre; il ne nous incom- » modera, ni ne nous révoltera pas » tant !

Corneille, le divin Corneille eût été peut-être un imbécile, s'il lui eût fallu inventer, & ſuivre le vaſte projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche, que le Cardinal de Richelieu trouva, combina & remplit avec tant de génie !



LE ROSSIGNOL.

LE ROSSIGNOL,

OU

LE MARIAGE SECRET,

COMEDIE EN UN ACTE,

EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES.

ACTEURS.

Mr. VARAMBON, *Colonel de Hussards, pere de Catherine.*

CATHERINE, *fille de Mr. Varambon.*

Mr. RICHARD, *homme de Robe, marié secrètement à Catherine.*

Mr. DE SAINT-ALBON, *Capitaine de Cavalerie.*

POITEVIN, *Valet de Mr. Richard.*

PIERROT, *Valet de Mr. de Saint-Albon.*

La Scene est sur l'Esplanade de la Porte Saint-Antoine, & sur le Boulevard, vis-à-vis de la maison de Mr. de Varambon.

L'on s'est permis d'appeller le Rossignol, une Comédie, *attendu que tous les événemens de cette Piece sont dans la vraisemblance, & même dans la vérité qu'exige la Comédie ; & que les caracteres des Personnages qui agissent dans ce drame, sont aussi dans la Nature, du moins autant qu'il a été possible à l'Auteur.*

*A proprement parler, l'on ne doit, je crois, donner le nom d'*Opéra-Comique, *qu'à des sujets pris dans la Fable, dans des Romans incroyable, ou dans les Contes des Fées ; ou enfin à des sujets dans lesquels on introduit des Etres métaphysiques.*



LE ROSSIGNOL,

COMEDIE.

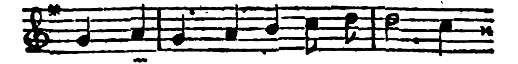
SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *seule sur son balcon.*

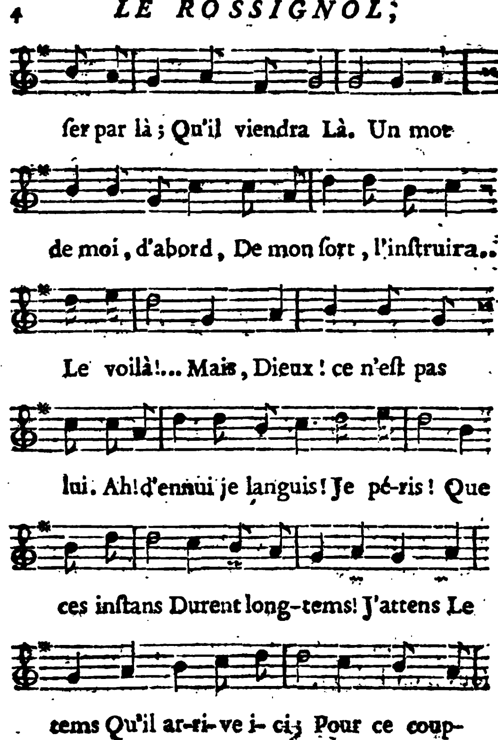
MALHEUREUSE Catherine, que vas-tu devenir? comment m'y prendre, pour déclarer à mon pere mon mariage secret avec Monsieu Richard!... Dans peu d'instans, il doit passer sous mon balcon.



Que ces instans durent long-tems! J'at-



tens Le tems Que Richard pourra pas-


ſer par là ; Qu'il viendra Là. Un mot
de moi, d'abord, De mon ſort, l'inſtruira..
Le voilà!... Mais, Dieux! ce n'eſt pas
lui. Ah! d'ennui je languis! Je pé-ris! Que
ces inſtans Durent long-tems! J'attens Le
tems Qu'il ar-ri-ve i- ci; Pour ce coup-
ci, C'eſt bien lui... Oui,

SCENE II.

CATHERINE, RICHARD.

CATHERINE, *toujours sur le balcon, & Richard en bas.*

AH ! Monsieur Richard ! ah ! mon cher époux ! m'aimez-vous toujours ? J'ai plus besoin de votre tendresse que jamais.

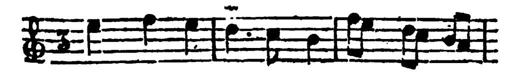
RICHARD,

Air : *L'austere Philosophie.*

AH ! vous n'avez rien à craindre,
Rien à craindre de mon cœur ;
Jamais rien ne peut éteindre,
Ni rallentir mon ardeur :
Quand l'épouse, à la tendresse,
A la vertu sçait unir
Les charmes d'une maîtresse,
L'Amour ne sçauroit finir.

CATHERINE.

Eh ! bien ! apprenez donc l'affreuse nouvelle : mon pere, qui ignore notre mariage secret, me marie ; oui, me marie.

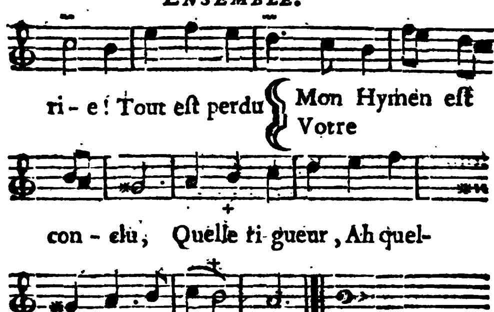


TOUT est per-du, mon hymen est con-



clu, A Saint-Albon mon pere me ma-

Ensemble.

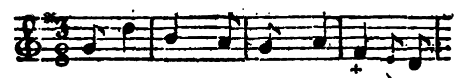


le bar-ba-ri- - e !

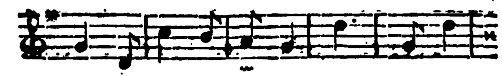
RICHARD.

Quoi, Monsieur Varambon ! quoi Monsieur votre pere choisit pour gendre un Saint-Albon ! un homme perdu de vices & de ridicules !

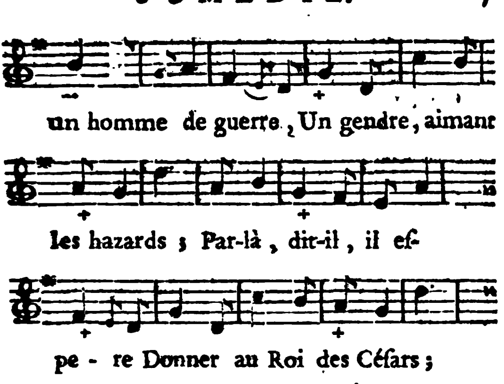
CATHERINE, *l'interrompant.*

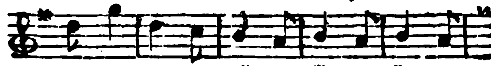


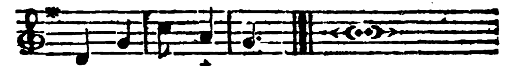
Eh ! Monsieur, comme mon pe- re



Est Co-lo-nel de Hussards, Il veut







RICHARD.

Mais Monsieur Varambon ignore-t-il...

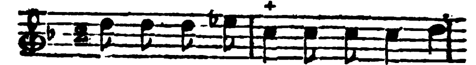
Air, *Du branle de Metz.*

QUEL homme c'est; quelle espece?
L'air insolent & railleur;
Petit-maître & persifleur,
Sans moeurs & sans politesse;
Pour avoir eu par malheur,
Une petite Duchesse,

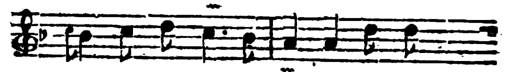
Depuis ce tems il eſt fat,
Et par air, & par état.

CATHERINE, *reprenant la fin de l'air.*

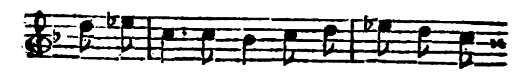
Et cette fatuité
N'eſt pas ſans méchanceté.



Vous avez voulu que pour lui ca-

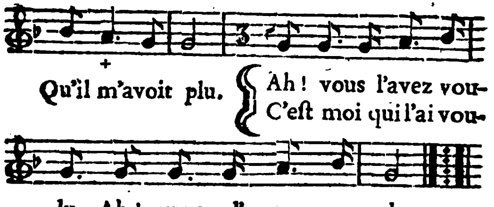


cher un a-mour ſi tendre Vous a-

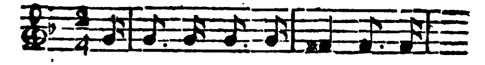


vez voulu que je lui fiſ- ſe entendre

ENSEMBLE.

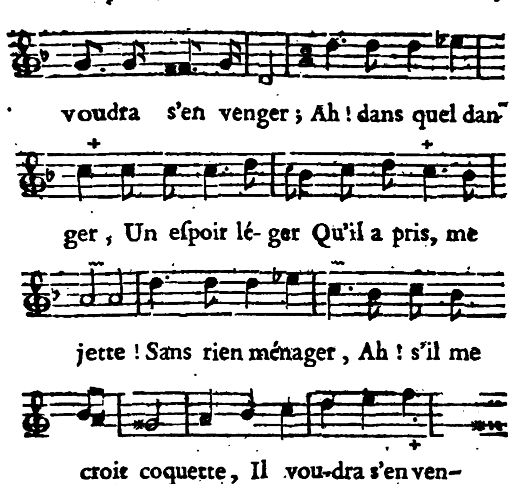


lu. Ah! vous l'avez vou - lu.
lu. C'eſt moi qui l'ai vou - lu.



IL me croira co- quet- te Et





ger.

RICHARD.

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Je crains peu la vengeance
Du petit Saint-Albon ;
Je crains la répugnance
De Monsieur Varambon ;
Contre un état honnête,
Plein de prévention,
Un Robin est sa bête
D'aversion.

CATHERINE.

Ah ! cela est vrai. Mais . . . mais . . .

Air: *Quoi? vous partez sans que rien vous arrête.*

Venez ce soir, nous prendrons des mesures ;
Et nous verrons, après mûr examen,
A concerter les façons les plus sûres,
De lui faire l'aveu de notre hymen.
Venez ce soir, nous prendrons des mesures
Pour déclarer notre secret hymen.

Mais j'entends mon pere. Venez un peu avant minuit, à votre ordinaire, je vous ouvrirai ma fenêtre au signal dont nous sommes convenus. Vous contreferez le cri d'un chat.

(*Elle rentre, & referme son balcon.*)

RICHARD.

Oui. Je vais tout préparer pour notre rendez-vous.

SCENE III.

RICHARD, *seul.*

MAIS, où diable est Poitevin ? Je lui ai dit qu'il me trouveroit sur l'Esplanade de la Porte Saint-Antoine ; ou bien ici, sur le Boulevard, sur lequel regne la maison de Monsieur Varambon. Le coquin s'enivre peut-être quelque

part ... ou bien l'imbécille m'attendra chez moi... Retournons-y.

Air: *Monsieur la Palisse est mort.*

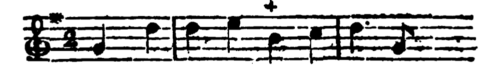
MALHEUREUX, que de chagrins
L'Amour dans peu te prépare!
Que pour elle & moi je crains
Un pere injuste & bizarre!

SCENE IV.

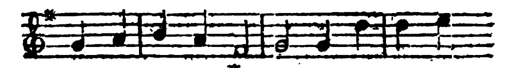
SAINT-ALBON, PIERROT, *entrant d'un côté, vers la moitié du couplet précédent,* POITEVIN *entre de l'autre*, RICHARD.

SAINT-ALBON, *éclatant de rire, prenant Richard par le bras.*

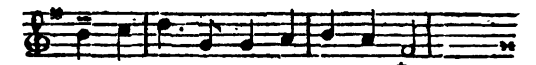
AH! ah! ah! mon cher Richard, je t'y prends. Tu chantes sous les fenêtres de ton inhumaine!



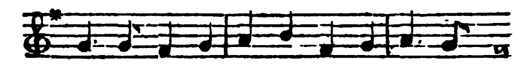
COMME un amant Espa-gnol, Tu



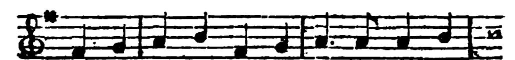
chantes en bé-car-re, ou si tu veux,



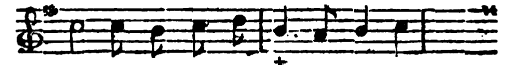
En bé-mol, une Beauté si ra-



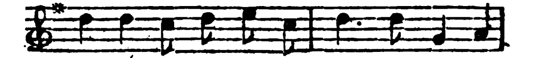
re, Mais sache, l'ami, Que lorsqu'on chante



ainsi Dessous un balcon, Il faudroit



la, la, re, la, re, la, Il faudroit



la, la, re, la, la, la, la, Il faudroit



la guit-tar-re.

RICHARD, *à Saint-Albon, lui faisant une révérence d'un air piqué.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

POITEVIN, *à Richard.*

Monsieur, vous n'avez qu'à ordonner, me voilà prêt à recevoir....

RICHARD, *donnant un soufflet à Poitevin.*

Un soufflet, maraut, pour t'être fait attendre. Suis-moi, coquin. (*Il sort.*)

POITEVIN.

Je n'avois que faire de me presser.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SAINT-ALBON, PIERROT.

SAINT-ALBON, *riant.*

AH! ah! ah! le pauvre misérable! le bon Richard est à plaindre.

PIERROT.

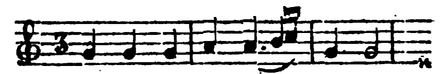
Il n'est pas si malheureux que vous le pensez, Monsieur.

SAINT-ALBON.

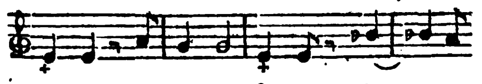
Comment?

PIERROT.

Oh! j'ai bien des choses à vous dire; d'abord, Monsieur....



PUISQUE vous aimez Cathe-



rine, Notre voi-si- ne, Cet - te

Beauté di- vi- ne, Mon - ſieur,

je m'ima- gi- ne Que votre deſ-

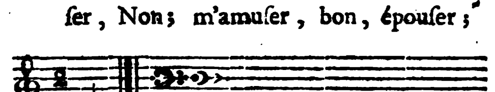
ſein eſt de l'épou- - ſer, Que vo-tre

deſ-ſein eſt . . . de l'é- pouſer, de l'é-

St. Albon.

pouſer. Non, non, ceſſe de t'abu-

ſer, Non; m'amuſer, bon, épouſer;



Non.

Pierrot.

Air : *Des Feuillantines.*

Monsieur, avec ces airs, ces travers,

Je crains pour vous des revers ;
Je crains....

SAINT-ALBON.

Que crains-tu, marousle ?

PIERROT.

Qu'un rival,
Conjugal,
Qu'un rival ne vous la sousle.

SAINT-ALBON.

Air : *Son Altesse me congédie.*

Va, butor, je n'ai rien à craindre,
Et mon rival est seul à plaindre :
Tranquille & sûr de mon état ;
Je puis bien dire que l'on m'aime,
Sans être un fat...

PIERROT, *l'interrompant.*

Etant un fat,
Vous pourriez le dire de même.

Ainsi cela ne conclut rien, Monsieur.

SAINT-ALBON.

Allons, allons ; dis, n'es-tu pas un peu trop imbécille ?

PIERROT.

Non, Monsieur ; c'est vous qui êtes un peu trop prévenu en votre faveur.

Air : *Nage toujours, ne t'y fie pas.*

Quel amour propre ! quel homme !

Voulez-vous vous flatter toujour?
Moi, je sçais des détails, & comme,
Ils se sont, toure loure
Loure, loure, loure, loure,
Ils se sont tous deux pris d'amour.

SAINT-ALBON.

Eh ! quels sont ces détails, Monsieur le fat ?

PIERROT.

Les voici, Monsieur : Poitevin, valet de Mr. Richard, m'a dit. . . .

Air : *O gué lanla, lanlaire, o gué lanla.*

Que depuis trois semaines
L'objet charmant
Qui cause ici vos peines,
Votre tourment,
La nuit, dans son appartement,
Reçoit cet amant
Amicalement,
En attendant les chaînes
Du sacrement.

SAINT-ALBON.

Air : *Des Trembleurs d'Isis.*

O noirceur épouvantable !
O calomnie effroyable ?
Dis-nous, est-il praticquable
Qu'on puisse la voir la nuit ?
Tu sçais que sa chambre est telle,

Qu'il faudroit passer par celle
Du pere de cette Belle,
Pour qu'on y fût introduit.

Ajoute à cela, infâme, que tous les soirs, Varambon enferme sa fille à double tour. Eh! bien? Qu'as-tu à répondre?

PIERROT.

Air : *O reguingué, ô lon lan la.*

Monsieur, la réponse à cela
Est bien facile, & la voilà,
C'est qu'elle ne loge plus là.

SAINT-ALBON.

Que dis-tu là?

PIERROT.

Tenez, c'est-là.
Qu'est sa chambre à présent, mon Maître;
Ce balcon-là,
Cette fenêtre.

SAINT-ALBON.

Air : *De Jean de Vert, de Jean de Vert, en France.*

Mais qu'a pu dire à Varambon
De plausible & de sage :
Quelle raison?..

PIERROT.

Une raison....
Une raison sauvage.....

C'est sous le prétexte touchant
D'entendre de son lit le chant
Du Rossignol. . . .

SAINT-ALBON.

Du Rossignol qu'elle veut mettre en cage.
Apparemment, voilà ce que c'est.

PIERROT.

Non réellement, Monsieur, elle a fait accroire à son pere, qu'elle vouloit prendre le Rossignol. Eh! tenez, voyez-vous à sa fenêtre ces trois pots à main gauche ; & à droite ces trébuchets ?

SAINT-ALBON.

Quelle fable !

PIERROT.

C'est une vérité. Ils ont ce soir un rendez-vous avant minuit.

Air : *Mon pere, je viens devant vous.*

C'est par ce balcon que ce soir,
Monsieur Richard, qui sçait les êtres,
Doit s'introduire pour la voir,
Lorsqu'elle ouvrira ses fenêtres.
Ma foi, Monsieur, votre rival
Connoît mieux que vous le local.

SAINT-ALBON.

Bon, bon! quel conte! quel conte! ce petit homme de Robe a dans son état des ménage-

mens à garder. Crois-tu que de pareilles gens osent tenter d'escalader une maison la nuit; Oh! oui, ce grave enfant-là ira risquer de se faire une affaire d'éclat?

Air : *Daphnis m'aimoit, le disoit.*

Que diable! un Robin ose-t-il
S'hasarder à quelque algarade?
Il croit voir partout du péril....

PIERROT, *l'interrompant.*

Bon, bon! à pareille escalade,
Moi, j'ai vu monter des Abbés
Plus hardiment qu'à leurs jubés.
Ils y montoient,
Ils grimpoient,
Ils entroient si joliment,
Qu'on les recevoit poliment.

SAINT-ALBON.

Si cela est, Pierrot, si cela est....

PIERROT.

Eh! bien, Monsieur?

SAINT-ALBON.

Mon parti est pris, je ne soupe point ce soir.

PIERROT.

Ni moi non plus, par conséquent. Parbleu les voilà bien punis!

SAINT-ALBON.

Ecoute donc, animal, j'emploie le tems de mon ſou er à troubler leur rendez-vous, à les dé e pérer.



PIERROT.

Air : *Cela ne me surprend pas*, ou, *C'est-là ce qui m'étonne.*

Punir gaîment,
Se vanger plaisamment,
Ces mots-là sont une méprise ;
Sous ces mots le dépit déguise
Les traits du ressentiment ;
Il masque, en vain, votre douleur amere ;
Vous aimez, vous êtes jaloux,
Et sous un air riant & doux,
Vous nous cachez votre courroux,
Voilà tout le mystere.
Vous devez être furieux, vous êtes amoureux!

SAINT-ALBON.

Air : *Sois complaisant, affable & débonnaire.*

AMOUREUX, moi, la méprise est nouvelle !
Moi ; je n'ai jamais aimé cette Belle ;
Mais
Qu'elle n'aime point, elle,
Je le trouve fort mauvais.

PIERROT.

Effectivement, cela est injuste ! .

SAINT-ALBON.

Eh mais, elle m'a trompé ! ne m'a-t-elle aimé que pour épouser ? Aimer pour épouser ! eh ! mais, cela est agréable !

PIERROT.

Comment, vous auriez voulu qu'elle.....

Ah! ah! ah! ah, Monsieur!

SAINT-ALBON.

Sans doute.

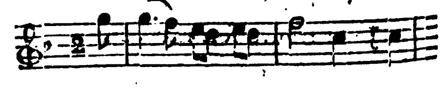
Air : *Sainte Commune.*

Le mariage
N'est fait que pour les gens
D'un certain âge,
Ou des gens
Sans talens;
Mais fait comme je suis,
Croi que quand je poursuis
La fille la plus sage,
Je l'engage, & je fuis
Le mariage.

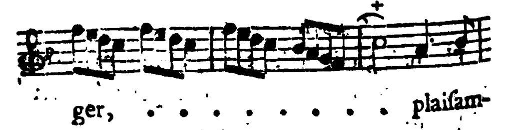
PIERROT.

Ah! fi, fi, le petit vilain!

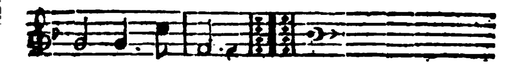
SAINT-ALBON.



Je vais me ven- ger, me ven-



ger, ... plaisam-



ment, plaisamment.

PIERROT.

Oh! oui, je crois que Mademoiselle Catherine trouvera cela fort plaisant!

SAINT-ALBON.

Tais-toi, la voici avec son pere, qui tourne sa promenade de notre côté. Je m'en vais un peu la persifler, en attendant mieux.

SCENE VI.

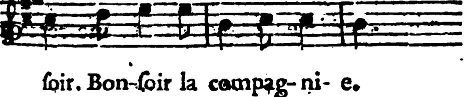
VARAMBON, CATHERINE, SAINT-ALBON, PIERROT.

St. ALBON. VARAMBON.



BON-SOIR, Monsieur. Monsieur, bon-

PIERROT.



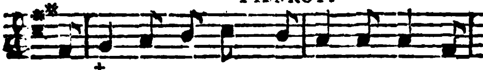
soir. Bon-soir la compag-ni- e.

CATHERINE. St. ALBON.

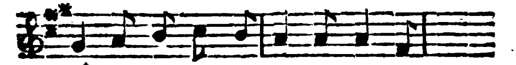


Bon-soir, Monsieur, J'ai de vous voir une

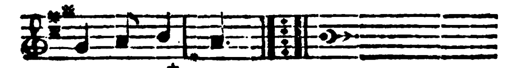
PIERROT.



joie in- fi- ni - e. Bon-ſoir, bon-ſoir la



compagni-e, Bon-ſoir, bon-ſoir la



compagni - e.

SAINT-ALBON.

Ah! ah! Monſieur Pierrot ſe mêle à la converſation! eh! mais, voilà des façons aiſées! allez, allez m'attendre chez moi. — (*Il le rappelle*) Écoutez. (*A Varambon.*(Permettez-vous?

VARAMBON.

Ah! mon dieu!...

SAINT-ALBON, *parlant à l'oreille à Pierrot, lui dit tout haut, après & à part.*

Tu entends bien? Une échelle, une corde & une barre. (*Se retournant vers Varambon.*) Excuſez mon impoliteſſe. (*A Pierrot.*) Et que tout cela ſoit prêt dans un clin d'œil.

(*Pierrot s'en va.*)



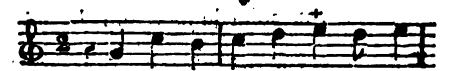
SCENE

SCENE VII.

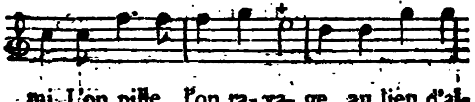
CATHERINE, SAINT-ALBON, VARAMBON.

VARAMBON.

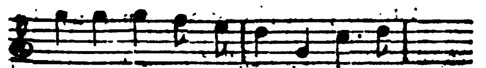
Corbleu, Chevalier, quelle nuit ! quelle belle nuit, si nous avions guerre ! si nous étions à l'armée !



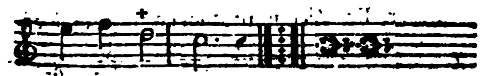
PAR ces bel-les nuits-ci, mon a-



mi, L'on pille, l'on ra-va-ge, au lieu d'al-



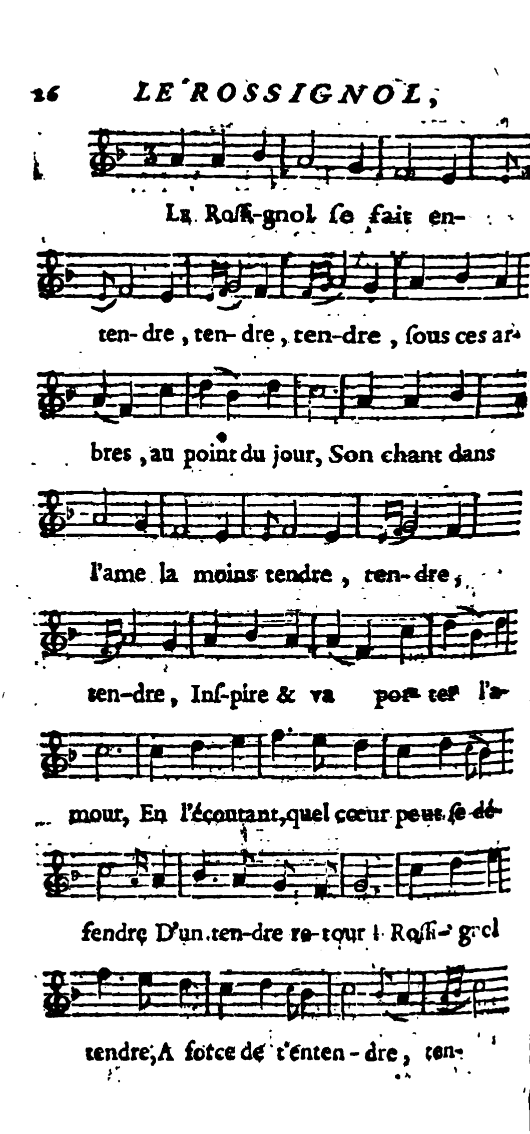
ler dormir, Quel plaisir de brûler

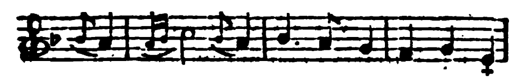


un vil-la-ge !

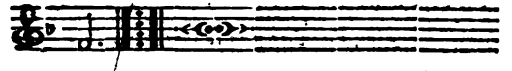
SAINT-ALBON, *d'un air malin.*

Oui, Monsieur; voilà des nuits propres à la guerre; mais qui sont bien plus faites encore pour entendre chanter le Rossignol.


Le Rossi-gnol se fait en-
ten-dre, ten-dre, ten-dre, sous ces ar-
bres, au point du jour, Son chant dans
l'ame la moins tendre, ten-dre,
ten-dre, Ins-pire & va por-ter l'a-
mour, En l'écoutant, quel cœur peut se dé-
fendre D'un ten-dre re-tour! Rossi-gnol
tendre; A force de t'enten-dre, ten-



dre, ten-dre, L'on devient tendre à son



tour.

CATHERINE, *à part.*

Que veut-il dire ?

VARAMBON.

Ah! ah! vous êtes malin, mon Capitaine! vous badinez Catherine sur son Rossignol? Vous savez donc qu'elle m'a tourmenté comme une ame damnée, pour lui donner cet appartement-là, afin d'entendre le Rossignol?

Air : *Il l'attrapra, il l'attrapra.*

DANS le fond, je ne puis comprendre
Son amour pour cet oiseau-là:
D'abord elle a voulu l'entendre :
Et non contente de cela,
Elle veut à présent le prendre :
Croyez-vous qu'elle le prendra?

SAINT-ALBON, *avec Varambon.*

Ell' l'attrapra
Ell' l'attrapra,

CATHERINE, *à part.*

Plaisante-t-il?

VARAMBON.

Elle l'attrapra ! tant mieux. Elle m'a rendu aussi fou qu'elle ; je voudrois que le Rossignol fût déjà dans son trébuchet,

Air : *Tu n'as pas le pouvoir*, &c.

Mon plaisir seroit qu'il fût pris,
Et qu'il fit des petits,
Et qu'il fit des petits.

SAINT-ALBON, *d'un air ironique*.

Soit fait suivant notre desir,
Si c'est votre plaisir,
Si c'est votre plaisir.

CATHERINE, *à part*.

Se douteroit-il de quelque chose ?

VARAMBON.

Même air.

Oui, oui, je voudrois qu'il fût pris
Et qu'il fit des petits,
Et qu'il fit des petits.

SAINT-ALBON.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure*.

Fi, des petits ! ah ! ce seroit dommage !
C'est son seul ramage,
Qu'on trouve touchant ;
L'on n'aime que son chant ;
De ses petits on sait que la naissance
Le force au silence ;

Il ne chante plus
Si-tôt qu'il les a vus.

CATHERINE, *d'un air piqué.*

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

Oui, j'aime mieux son langage,
Que les propos & le ton,
Et l'ennuyeux persifflage
Dés fats de profession ;
Sa voix champêtre
Touche plus que le jargon,
D'un petit-maître.

SAINT-ALBON, *d'un air aprêté & fat.*

Si je n'étois pas bien éloigné d'être un fat....

VARAMBON, *l'interrompant.*

Oh ! vous en êtes à cent lieues.

SAINT-ALBON.

Je prendrois pour moi, Mademoiselle...

CATHERINE.

Eh ! mais, Monsieur, ne vous gênez pas ; quoique...

SAINT-ALBON.

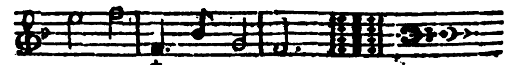
Oh, pour le coup... (*A part.*) Jouons l'homme piqué.



Ce propos si flat-teur, ce discours



vous quitte, Monsieur & Madame, De



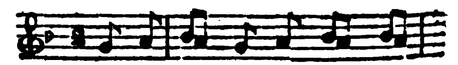
peur d'y rien répondre.

Il salue, & veut s'en aller.

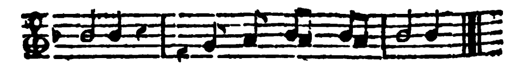
VARAMBON.

Eh! mais, écoutez donc, mon Capitaine...

SAINT-ALBON *chante en s'en allant.*



J'IMAGINE une es-pi-é-gle-



rie, Une es- pié-gle - ri- e:



SCENE VIII.

VARAMBON, CATHERINE.

VARAMBON.

Comment ! & il sort en chantant ! ... tudieu, cela est léger ! ... & dans le tems que j'allois lui parler de son mariage ! ... parbieu, cela est léger !

CATHERINE.

Eh ! quoi, mon pere, est-ce d'aujourd'hui que vous vous appercevez de l'impertinence de ce petit Monsieur-là ?

VARAMBON.

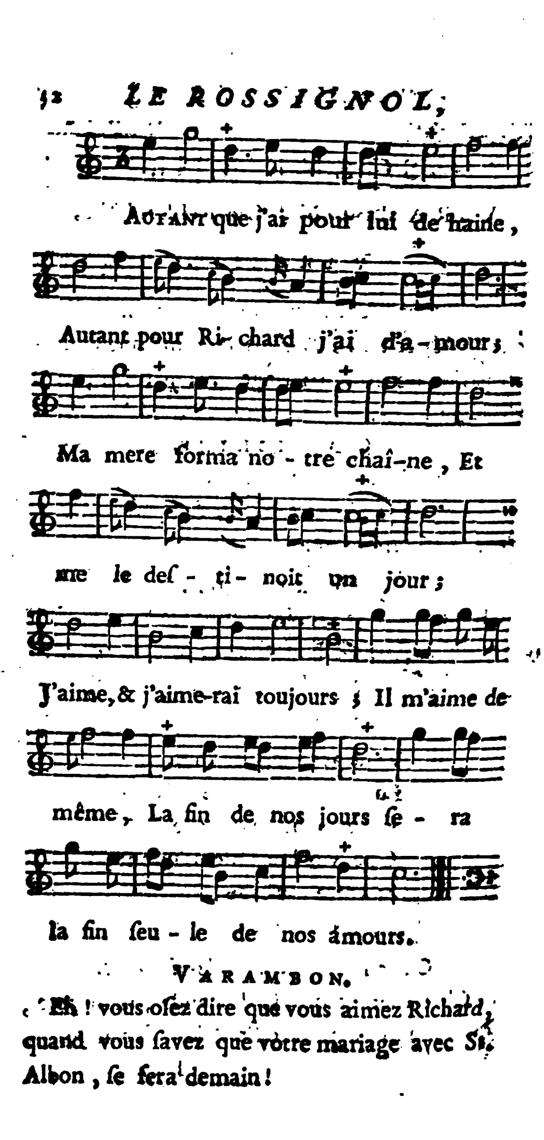
Impertinence ! ... impertinence ! ... ce sont vos mauvaises plaisanteries ... impertinence ! ...

Air : *Tarare ponpon.*

Doucement, doucement ; ma belle Demoiselle,
Vous avez aujourd'hui
Eu plus de tort que lui.
Voyez-vous l'avantage
Que vos bons mots auront ;
Si votre mariage
Se rompt.

CATHERINE, *très-vivement.*

C'est tout ce que je demande, mon pere ; que mon mariage avec St. Albon se rompe.



VARAMBON.

Eh ! vous osez dire que vous aimez Richard, quand vous savez que votre mariage avec St. Albon, se fera demain !

Air : de la Fustemberg.

LA moutarde au nez me monte ;
Et je suis en courroux
Quand vous-même, vous,
Quand vous n'avez point de honte
De prendre un Robin pour époux !
Ventrebleu, je veux pour gendre
Quelqu'un du métier d'Alexandre.
Que ferois-je, hélas !
Moi, de Cujas !
De Robe & de Rabats !

CATHÉRINE.

Ah ! mon pere ! par pitié,
Par amitié. . . .

VARAMBON.

Point de quartier,
Je suis entier ;
Oui, j'aime mieux pour gendre,
Le moindre Officier
Un Grenadier . . .
Qu'un fils de Chancelier.

CATHERINE.

Mais, mon pere. . . .

VARAMBON.

Taisez-vous. Vous êtes trop heureuse d'épouser Saint-Albon. Un homme de la derniere bravoure. . . qui s'est fait une réputation prodigieuse à l'armée ; & qui est d'ailleurs excel-

lent dans le combat singulier . . . mais excellent. . . .

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Quoiqu'il soit sociable,
Bon humain & sans fiel;
C'est pourtant un vrai diable
Pour se battre en duel;
Près de lui nous ne sommes,
En comparaison, rien;
Il a tué dix hommes,
Mais bien, très-bien, fort-bien.

CATHERINE.

Mais si vous vouliez. . . .

VARAMBON.

Oh! point de réplique, s'il vous plaît. . . . Rentrons; il est dix heures & demie. Allons nous coucher & dormir.

CATHERINE, *d'un air affligé.*

Oh! pour moi, je ne dormirai pas.

VARAMBON, *vivement.*

Vous ne dormirez pas! moi, morbleu, je veux que vous dormiez. . . . Dormez, Mademoiselle, ou vous aurez affaire à moi. Je veux qu'on dorme chez moi. . . Je veux être obéi, corbieu.

(Sur la fin de cette Scène, Pierrot paroît deux fois pour voir si M. Varambon & sa fille sont rentrés.)

SCENE IX.

PIERROT *seul, après que M. Varambon est rentré. Il porte une barre de fer sur une épaule; & sur l'autre, une échelle.*

OH ! les voilà donc rentrés, à la fin ! quel enragé que Monsieur de Saint-Albon ! il y a une heure qu'il me fait aller & venir, & qu'il me dit toujours : vas voir s'ils sont rentrés, vas voir s'ils sont rentrés. Eh bien ! à la fin, les voilà rentrés. Avertissons-le. Heum ! heum !

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

De quelle ardeur le patron
Poursuit sa vengeance !
Oh ! qu'il est vif ! qu'il est prompt !
Quelle impatience !
Mon Maître dans ses transports,
A, je crois, le diable au corps.
Quelle pé, pé, pé,
Quelle tu, tu, tu,
Quelle pé,
Quelle tu,
Quelle pétulance !...
C'est lui qui s'avance.



SCENE X.

SAINT-ALBON, PIERROT.

PIERROT.

EH ! mais, Monsieur, onze heures ne sont pas encore sonnées; qui diable vous presse si fort ?

Air : Boire à son tire, lire, lire.

Est-ce pour vous ici
Qu'est faite l'aventure ?
Vous faites comme si,
Dans cette conjecture,
Ce rendez-vous,
Pour eux, si doux,
Etoit pour tire,
Lire, lire,
Etoit pour toure,
Loure, loure,
Etoit pour vous.

SAINT-ALBON.

La peste ! c'est que je veux voir arriver mon rival ; je ne veux point le manquer.

Air : *Du cordon-bleu, ou en amour, l'on ne rend point de raison.*

Il ne tardera pas à venir,
Et nous l'attendrons fort peu, je pense :

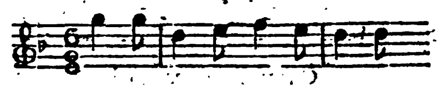
Vas, crois-moi, l'attente du plaisir
Donne toujours de l'impatience.
Richard, il faut pour te prévenir,
De la diligence,
Dans cette occurence,
Car la montre des amans heureux,
Quelquefois avance d'une heure ou deux.

PIERROT, reprenant la fin de l'air.

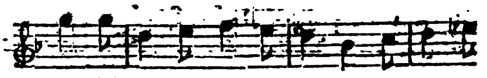
Il est vrai, dans ces instans l'Amour
Fait aller l'aiguille, & l'avance toujours

SAINT-ALBON.

Ah! ça, arrangeons-nous. — Tien, nous nous cacherons derriere cette porte, faite de planches mal jointes.

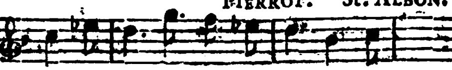


Nous av-ons assez de lu-ne

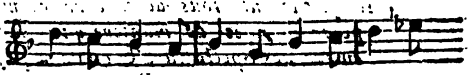


Pour que nous puissions de-là, Sans être vus

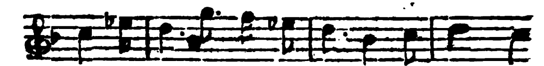
PIERROT. St. ALBON.



Voir par-là... Oui-dà, oui-dà. Notre homme



à bonne for-tu-ne es-ca-la-der



le bal-con, d'abord que l'on ouvri - ra De



la maison.

Mets là-derriere ton échelle, & ta barre.

PIERROT.

Les y voilà mises.

SAINT-ALBON.

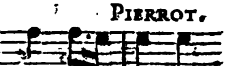
A merveille. Tu sais mon dessein ... paix ... paix...

PIERROT. St. ALBON.



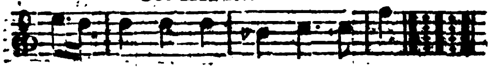
CACHONS-NOUS, cachons-nous, ca-

PIERROT.



chons-nous, le voi-là, mets-toi là, M.y

St. ALBON.



voi- là, Demeurons tous deux là.

(Ils se cachent tous deux derriere une porte disposée de maniere qu'ils soient en vue des Spectateurs & qu'ils ne puissent être apperçus de Richard.

SCENE XI.

SAINT-ALBON & PIERROT *cachés*, RICHARD, POITEVIN.

POITEVIN, *ivre.*

PREMIÉREMENT, Monsieur, ... il faut. ... Il faut .... aller doucement.

RICHARD, *sans l'écouter.*

Même air que le précédent.

L'HEURE va sonner, paix.
Comptons si c'est minuit;
Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...
Oui, c'est minuit.

POITEVIN.

Neuf, dix, & onze; ... ce n'est qu'onze heures, Monsieur.

RICHARD.

Eh! mais, je crois que tu es ivre?

Air: *Son Altesse me congédie.*

En quel état parois-tu, traître?

POITEVIN.

Doucement... doucement, mon Maître...

RICHARD.

Te voilà saoul?

POITEVIN.

Non ! je suis gris
Tout au plus ;. . . & que l'on m'éreinte,
Si je ne me suis senti pris. . . . .
Dès ... dès ... la quatrieme pinte.

RICHARD.

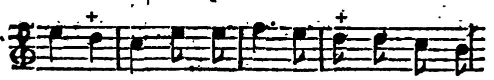
Comment, infâme, tu ne peux pas un seul jour, te passer de vin ?

POITEVIN.

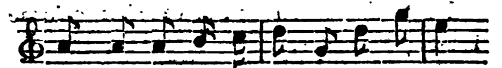
Ni de femmes, Monsieur.



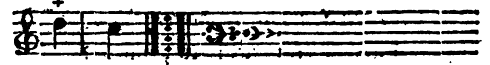
L'HOMME qui sur terre . . . N'aime . . .



rien du tout, Que vient-il y faire ? Etant



sans ... lan-la-de- ri- ret- te, Etant né...



sans goût.

RICHARD.

Je ne sais à quoi il tient que cent coups de bâton. . . .

POITEVIN.

A moi, Monsieur ? . . . Vous vous trompez.

Air : *Si le Roi m'avoit donné Paris sa grand' ville.*

Au lieu de me battre . . . il faut . . .
Assommer mon hôte . . .
Au Cabaretier, plutôt,
Brisez quelque côte,
Croyez, Monsieur, quand le vin,
Enivre un peu Poitevin . . .
Que c'est la faute du vin . . .
Et jamais sa faute

RICHARD.

Comment faire ! je risque tout à me servir de cet ivrogne.

Air : *Il faut que je file, file.*

Il faudra que je m'en passe.

POITEVIN.

Ne vous passez pas de moi, . . .
Je sens que je suis en passe
D'être bien-tôt de sens froid ; . . .
Cela passe . . . passe, . . . passe . . .
Ne vous passez pas de moi.

RICHARD.

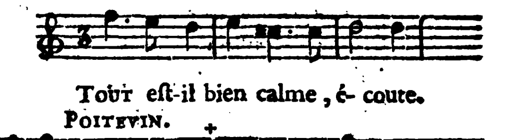
Morbleu, au moins, prends garde . . . si tu dis un mot. *(Ici, Pierrot éternue.)* Ecoute . . . N'entends-tu pas sonner la demie ?

POITEVIN.

Que diable, Monsieur! onze heures viennent de sonner, il n'y a qu'un instant.

RICHARD.

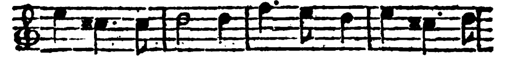
Tu ne sais ce que tu dis. Il est tems, fais silence. Faisons-lui entendre le cri du chat, qui est notre signal.



Tout est-il bien calme, é- coute.

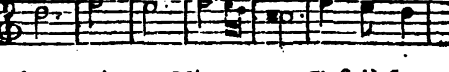
POITEVIN.

Oui, je n'entens rien du tout; Allez, sui-



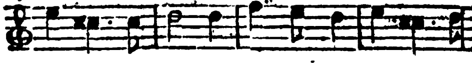
vez votre route, & poussez l'affaire à

RICHARD. St ALBON, *tou-*



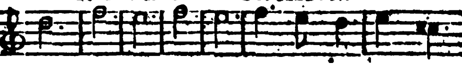
bout. Mia-ou, Mia- - ou. C'est-là son

jours caché. PIERROT.



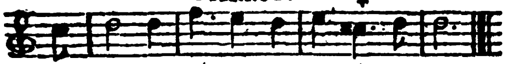
signal, sans doute. Mia-ou. Qu'un Amant est

RICHARD. St. ALBON.



fou! Mia-ou, miaou. La fe-nê- tre s'ouvre;

PIERROT.



é- cou- te, Voyons grimper le matou.

RICHARD, *en montant.*

Vas cuver ton vin pendant une heure, & reviens pour attacher les clous de l'échelle quand je descendrai. (*Quand il est monté.)* Mais ne te fais pas attendre, maraut.

POITEVIN.

Non, Monsieur.

Air : *Vous m'entendez bien.*

DIEU le préserve du malheur,
Qui souvent force un beau parleur
A rester court en chaire,
Si bien,
Qu'il en descend sans faire,
Vous m'entendez bien.

SCENE XII.

SAINT-ALBON, PIERROT, *paroissant.*

PIERROT.

EH! bien, Monsieur, croyez-vous actuellement à leur rendez-vous? Croyez-vous qu'elle l'aime? Me croirez-vous une autre fois?

Air: *Du Branle de Metz.*

Ces faits-là, je m'imagine,

Peuvent passer pour constans,
Ces faits sont-ils évidents ?
Croirez-vous que je badine,
Il est à présent dedans
La chambre de Catherine.
Ces faits sont-ils évidents ?
Il est à présent dedans.

SAINT-ALBON.

Oh ! je vais bien me venger d'elle & de lui.

PIERROT.

Pourquoi d'elle ? . . . Quoi ! parce qu'elle a été un peu coquette avec vous ? Voilà une belle affaire !

Air : *Par un défaut que la Déesse n'avoit pas.*

Que votre vengeance ne tombe
Que sur un trop heureux rival ;
Et n'effrayez point la colombe,
Qui ne vous a point fait de mal ;
A la bonne heure, que l'on vexe
Ses rivaux,
Mais il faut laisser le beau sexe
En repos.

SAINT-ALBON.

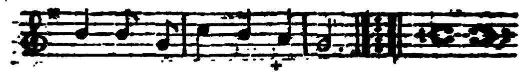
Tu es pitoyable, à ce qu'il me paroît. Va chercher l'échelle & la barre. Je ne suis pas si tendre, moi.

(Pierrot va chercher la barre, & la tient avec l'échelle.)

Je ris des bonnes ames Qui ménagent trop un se- xe trompeur, Je viens à bout des femmes, Quand il faut par la

Fin.

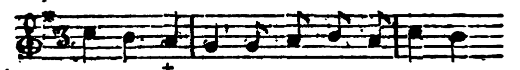
peur; Point de foiblesse humaine, Grand train je vous les mene, De la plus inhumai- ne, Qui de sa-ges-se s'est fait un renom; Il faut que j'en obtien- ne Du retour, ou si- non, Je deviens brutal comme un



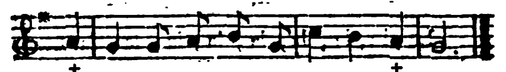
res-te-ra là, La, la, là.

Car il ne peut pas sortir d'un autre côté, puisque Mr. Varambon enferme, comme tu sais, tous les soirs, à double tour, sa fille dans sa chambre ; mais...

St. Albon & Pierrot.



Il est bien là, Il res- te- ra là, La,



la, la, Il res- te-ra à, La, la, la.

Saint-Albon.

Air : *Rien, Pere Cyprien,*

Vous faites à tâtons,
Dans nos cantons,
Vos visites tard,
Monsieur Richard ;
Si quelque Judas,
Suivant vos pas,
Contoit le cas
A Varambon,
Le trouveroit-il bon ?

Pierrot.

PIERROT.

Il le trouveroit fort mauvais.

SAINT-ALBON.

Même air.

Par un coup de hasard,
Si ce vieillard
S'éveillant moins tard,
Surprend Richard :
Comment ce gaillard
Aura-t-il l'art
D'échaper par
Un prompt départ
Au vieux hussard?

PIERROT.

Il n'échaperoit pas ; il le sabreroit.

Même air.

Il sera bien subtil
Si son babil
Le sort de périls;
Mais que fera
La Catharina,
Quand son papa
La surprendra,
Et qu'il verra
Ce qui se passera;
Il tonnera,
Il fulminera,

Et puis lui dira :
Ah ! ah ! Catherina,
Voilà le Rossignol
Qui vous enchanta par son bé-mol ;
Moi, je vais lui tordre le col.

PIERROT.

Crac, crac, il lui torderoit le col.

SAINT-ALBON.

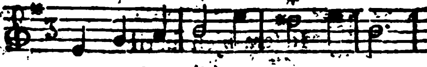
Allons, commençons. Songe à me bien seconder. Prends ton sifflet de rossignol.

PIERROT, *d'un air gai.*

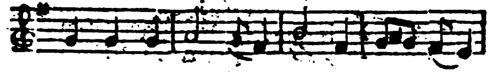
Allons, Monsieur, faisons donc les Rossignols.

Ils préludent l'air suivant, sur des sifflets de rossignol qu'ils tirent de leurs poches.)

St. ALBON.

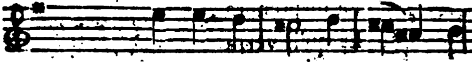


LE Rossi-gnol plus a-moureux,

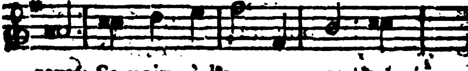


Au printems reprend son rama- ge ;

PIERROT.



Ils sifflent. En nous chantant l'amour heu-



reux ; Sa voix à l'amour nous en-

ENSEMBLE.



Quel heureux tems Que le printems !
Quel heureux tems Que le printems !

Ils sifflent.)

PIERROT.

Ah ! Monsieur ! cela est bien plaisant, mais cela est bien noir.

SAINT-ALBON.

A un autre, à un autre, ils n'ont point entendu ce premier concert.

(Les sifflets annoncent l'air suivant.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

ENTENDEZ-VOUS ce chant perlé,
Et ces cadences Italiennes ?
Sitôt que l'Amour l'a comblé,
Le Rossignol fait des siennes :
Le Rossignol fait, *(ils sifflent)*
Le Rossignol fait, *(ils sifflent.)*
Le Rossignol fait des siennes. *(ils sifflent.)*

SAINT-ALBON.

Ecoute, n'entends-tu pas quelque bruit ?

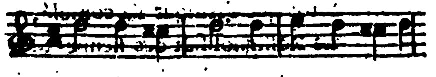
SAINT-ALBON.

Il faut pourtant à la fin, que Mademoiselle Catherine voie que nous sçavons que le Rossignol est pris au trébuchet. Allons.

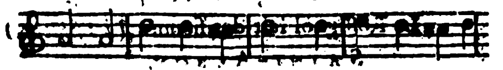
Air : *Du Port-Mahon, il est pris, il est pris.*

Nous le tenons en cage,
Le p'tit, le p'tit, le p'tit volage :
Nous le tenons en cage,
Le Rossignol est pris ;
Il est pris, il est pris, il est pris, il est pris.
Le Rossignol est pris,
Il est pris, il est pris,
Nous allons voir sa rage ;
Bientôt, bientôt, il mordra sa cage ;
Nous allons voir sa rage,
Nous entendrons ses cris ;
Il est pris, il est pris,
Le Rossignol est pris.

Paix, paix. Un moment... ne fais point de bruit.

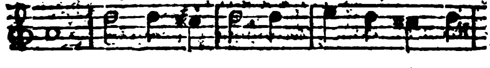


N'ENTENDS-TU pas remu - er Cathe-

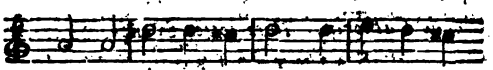


ri-ne ? Je les entens, ils sont en mouve-

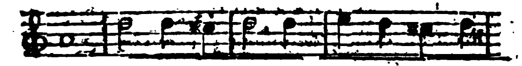




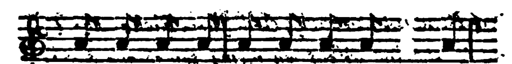
ment. Non, moi, je n'ai pas l'oreille assez



fi- ne Pour entendre i- ci dans l'éloi-

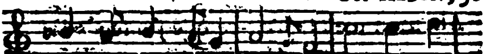


gnement... Si fait vraiment, Dans ce mo-



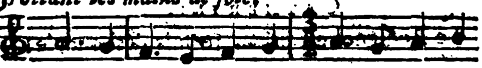
ment, J'entens que dans l'appartement, L'on

St. ALBON, *se*

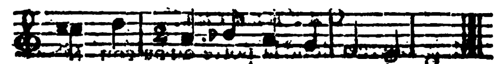


marche, l'on pié- ti- ne. Nous le te-

frottant les mains de joie.



nons; Il faut que mon Robin, Par ce mê-



me bal- con, Re-pren- ne son chemin.

On entend marcher à grands pas, & des voix confuses dans l'appartement.

PIERROT.

Ecoutez donc, Monsieur, écoutez donc, comme ils se démenent!

(On entend ici les voix confuses de Richard & de Catherine. Mots jettés & entrecoupés.)

SAINT-ALBON.

Nous allons voir sa rage,
Nous entendrons ses cris;
Il est pris,
Il est pris;
Le Rossignol est pris.

(Pendant la reprise ci-dessus, Richard & Catherine disent en même tems que Saint-Albon chante, les petits mots qui suivent.)

CATHERINE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'entends-là!

RICHARD.

Juste ciel! qu'est-ce que ce peut être?

CATHERINE.

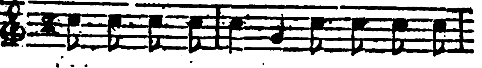
Le Rossignol est pris... Je suis déshonorée!

RICHARD.

Le Rossignol est pris... je suis perdu!

CATHERINE.

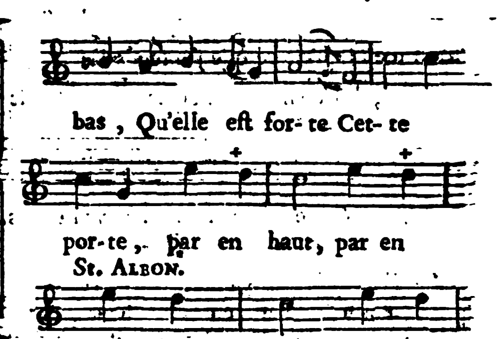
Mais ouvrez donc la porte du balcon, Monsieur Richard.



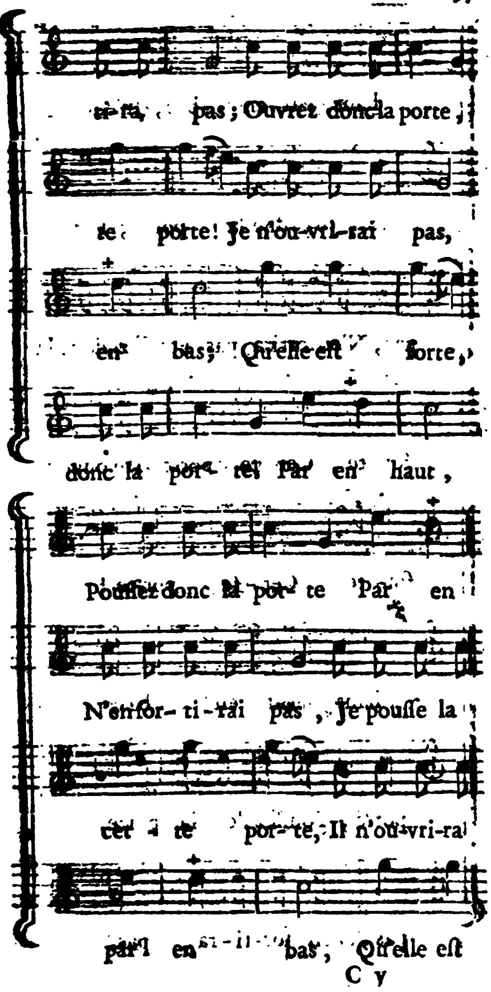
OUVREZ donc la porte, poussez donc la

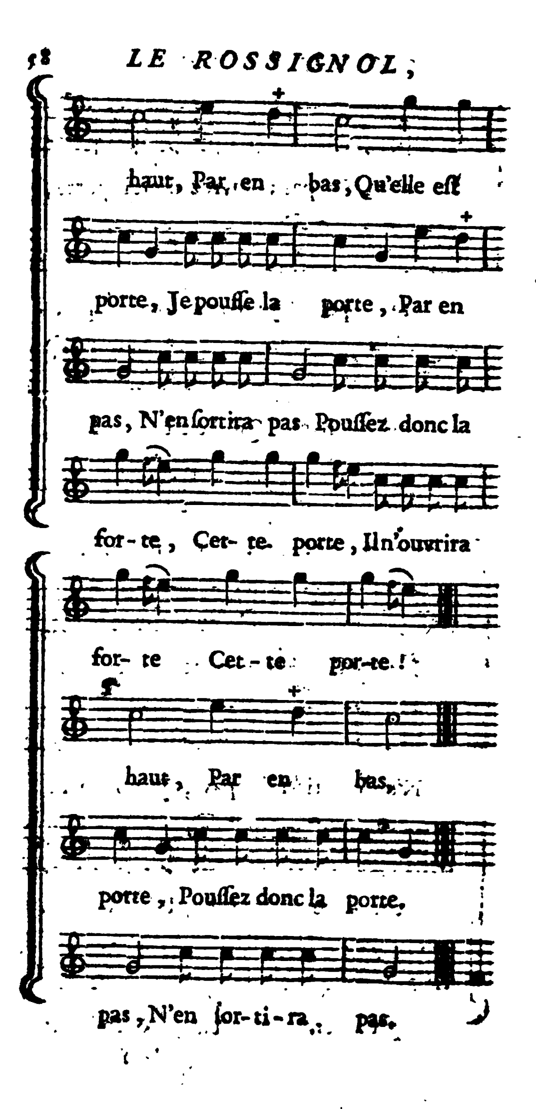


Je pousse la porte, Je pousse la


bas, Qu'elle est for- te Cet- te
por- te, par en haut, par en
St. Albon.
Poussez donc la porte, poussez donc la


porte ! Il n'ou-vri-ra pas, n'en sor-
bas; Qu'elle est for-te cet-
porte, Par en haut, Par
Pierrot.
Poussez donc la porte, poussez


ra, pas ; Ouvrez donc la porte ;
te porte ! Je n'ou-vri-rai pas,
en bas ; Qu'elle est forte,
donc la por- te ! Par en haut,
Poussez donc la por- te Par en
N'en sor- ti- rai pas, Je pousse la
te porte, Il n'ou-vri-ra
par en bas, Qu'elle est


haut, Par en bas, Qu'elle est
porte, Je pousse la porte, Par en
pas, N'en sortira pas Poussez donc la
for-te, Cet-te porte, Il n'ouvrira
for-te Cet-te por-te.
haut, Par en bas,
porte, Poussez donc la porte,
pas, N'en sor-ti-ra pas.

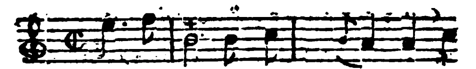
CATHERINE.

Il y a surement quelqu'un qui retient la porte. Ah! ciel! c'est Saint-Albon!

RICHARD.

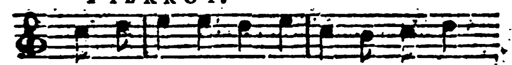
C'est fait de nous, c'est Saint-Albon!

SAINT-ALBON.

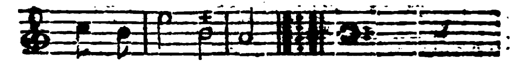


C'est Renaud, c'est lui - même, &

PIERROT.



voici Pierrot son valet, qui jouoit



de son flageo- let.

CATHERINE.

Ah! Monsieur Richard, au nom de Dieu! ne paroissez pas. Laissez-moi lui parler.

(Elle casse un carreau de la fenêtre.)



SCENE XIII.

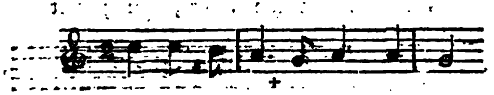
CATHERINE, SAINT-ALBON, PIERROT.

CATHERINE, *d'une voix entrecoupée.*

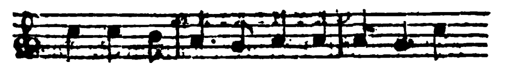
AH! Monsieur! ... Monsieur! ...

SAINT-ALBON.

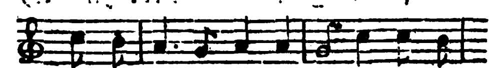
Ah! Mademoiselle! ... ah! ah! Mademoiselle.



C'est vous, Mademoiselle; Eh! quoi!



jou- er de ces tours à votre â- ge! Au-



lieu de conclure avec moi Un hy-men



sé- rieux & sa- ge; Vous con-clu- ez a-

vec Richard, Un mari- a- ge plus gail-

lard, Sans en faire la moindre part!

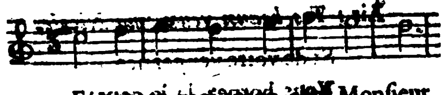
Que pouvez-vous, que pouvez-vous, que pou-

vez-vous dire? Pour moi, j'en veux rire,

Aux dépens de Monsieur Richard, Qui se

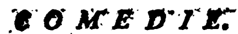
trouve pris comme un renard.

CATHERINE.



E voici [illegible] Monsieur.


CATHERINE.
AH! que nous sommes à plaindre!
RICHARD.
AH! que nous sommes à plaindre!
Ouvrez-nous, de grace, ouvrez.
St. ALBON.
Ouvrez-nous, de grace, ouvrez. Ren-
Ou-vrez, ouvrez,
RICHARD.
St. ALBON.
trez, rentrez, Ouvrez, ouvrez, Eh! qu'au-
Ouvrez-nous,
RICHARD.
riez-vous à vous plaindre? Ouvrez-nous,



de grace, ouvrez, Ouvrez, ouvrez.

St. ALBON.

de grace, ouvrez, Rentrez, rentrez.

RICHARD.

Ouvrez, ouvrez,

Deux Amants ne doivent craindre que de

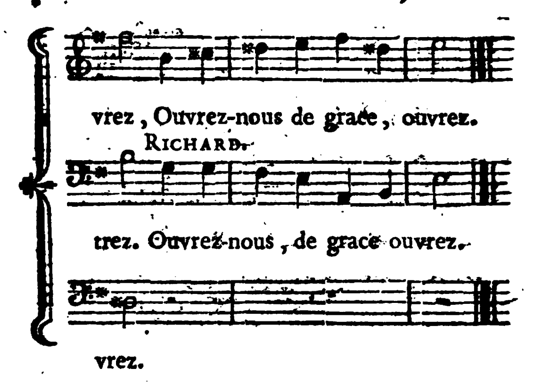
Ouvrez, ou-

St. ALBON.

se voir sé- pa-rés. Rentrez, ren-

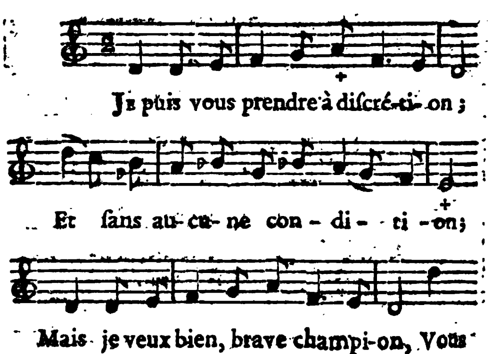
RICHARD.

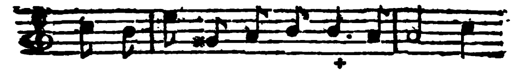
Ou-vrez, ou-



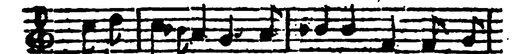
SAINT-ALBON, *d'un air auguste.*

Tenez, Princesse; vous convenez que la ville est aux abois; laissez-moi parler au Gouverneur. Ah ça, Monsieur Richard, Monsieur le Gouverneur.





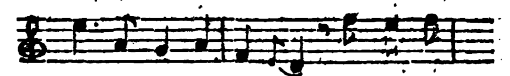
avoir par ca-pi-tu-la-ti-on; En



pareil cas, voici la grace Qu'on accorde



à des Gouverneurs.... Richard, li-



vrez-moi votre pla-ce; Et sortez



avec les honneurs.

CATHERINE.

Ah! ciel! ah! ciel!

RICHARD.

Ah! Dieux! ah! Dieux!

PIERROT.

Oh! cela est trop fort, par exemple, voilà qui est trop fort!

SAINT-ALBON.

Allez, allez, je vous fais grace; je veux bien ne pas pousser les choses plus loin.

Air : Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.

Quand une place est dans le cas
D'avoir été conquise,
A mes yeux elle ne vaut pas
La peine d'être prise.

(*Il ouvre la porte du balcon.*)

Je vous rends votre liberté :
Un grand Capitaine se moque,
D'une bicoque.

CATHERINE & RICHARD.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

(*Saint-Albon gagne l'échelle.*)

CATHERINE *à Saint-Albon.*

En descendant, prenez garde de vous blesser, mon cher Monsieur.



SCENE XV.

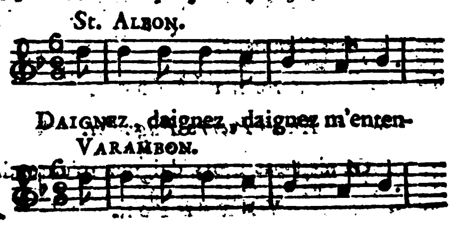
CATHERINE & RICHARD, *sur le balcon*, SAINT-ALBON, *sur l'échelle*, VARAMBON, *sortant de chez lui, l'épée à la main, & ayant entendu ces derniers mots*, Mon cher cher Monsieur, PIERROT & POITEVIN, *qui arrivent assez à tems pour les séparer.*

VARAMBON, *à Saint-Albon.*

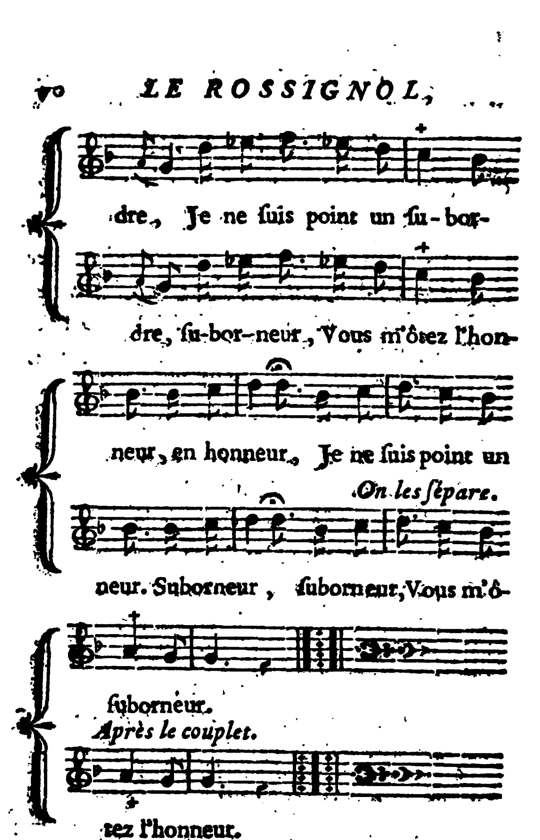
Air : *Du hauton bas.*

Mon cher Monsieur !
C'est ma fille qui vous appelle.
Mon cher Monsieur !
Je ne me sens pas de fureur ; ...
Et vous descendez de chez elle,
Et la nuit, & par une échelle !
Mon cher Monsieur.

(*Varambon attaque Saint-Albon, qui met aussi l'épée à la main ; ils sont séparés par Pierrot & par Poitevin qui surviennent.*)



Songez, songez à vous dé-fen-



SAINT-ALBON.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Ce n'eſt pas moi, daignez m'entendre,

VARAMBON.

Ce n'eſt pas toi ?

SAINT-ALBON.

Ce n'eſt pas moi.

VARAMBON.

Quoi ! je ne t'ai pas vu deſcendre.

Ce n'eſt pas toi ?

SAINT-ALBON.

Ce n'eſt pas moi.

PIERROT.

Ce n'eſt pas lui.

POITEVIN.

Ce n'eſt pas lui.

SAINT-ALBON.

Si vous ne voulez rien entendre,

Vous ne ſçaurez rien aujourd'hui.

CATHERINE.

Ce n'eſt pas lui.

Ce n'eſt pas lui.

CATHERINE, PIERROT & POITEVIN.

Ce n'eſt pas lui.

Ce n'eſt pas lui.

Mon pere, } eh ! daignez nous entendre,
Monſieur, }

Et vous ſçaurez tout aujourd'hui.

VARAMBON.

Comment ; ce n'eſt pas lui qui...

CATHERINE.

Non, ce n'eſt pas lui. Paroiſſez, Monſieur Richard.

RICHARD, *à genoux.*

Monsieur, c'est moi qui....

TOUS LES ACTEURS ensemble.

C'est lui, c'est lui.

CATHERINE.

Oui, c'est lui.

Air: *Des billets doux.*

Il n'est plus tems de reculer,
Il faut, mon pere, il faut parler.....
Ah! j'étouffe, ah!.. j'expire!...

VARAMBON.

Eh! bien,
N'acheverez-vous pas?

CATHERINE.

Hélas!
Faut-il tout dire?
Hélas!
Hélas!
Faut-il tout dire?
Je suis mariée.

SAINT-ALBON.

Mariée?

VARAMBON.

Mariée! à qui, malheureuse?

CATHERINE.

A Monsieur Richard.

VARAMBON.

A Monsieur Richard! je suis furieux, me voilà

voilà un éclat, misérable, qui me force à confirmer ton affreux mariage.

RICHARD.

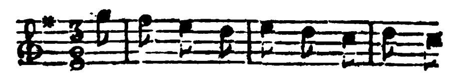
Ah ! Monsieur, que de graces !

CATHERINE.

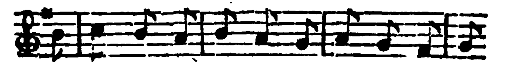
Ah ! mon pere, quels remerciemens !

VARAMBON.

Ventrebleu ! je n'ai que faire de vos remerciemens. Je deshérite ma fille, & ne verrai jamais mon gendre.

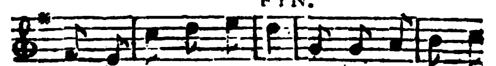


NE me parlez pas da- van- tage,

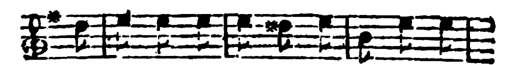


Voyez ma fu-reur & ma ra-ge, Voyez

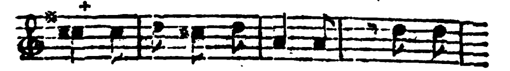
FIN.



ma fureur & ma ra-ge, E-pou-se ce

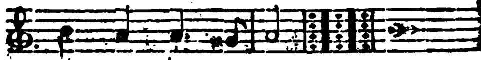


Robin, puisque tu veux l'avoir ; Je con-



sens à ton ma- ri-a-ge. Je con-

PIERROT.



me. Vantez-vous-en.

Oh! vantez-vous-en! comment ne vous en pas flatter? Vous avez fait tout ce qu'il faut faire pour vous en faire adorer.

(Tous deux chantent en s'en allant.)

Les voilà donc mariés.

FIN.

LE BOUQUET DE THALIE,

PROLOGUE

En Prose & en Vers.

Donné avant la représentation de la Partie de Chasse de Henri IV, Comédie, en trois Actes.

ACTEURS DU BOUQUET DE THALIE.

Le Dieu du GOUT.

THALIE, jouant aussi le rôle de *la Marquise.*

La fausse MELPOMENE, jouant aussi le rôle de *Lucrèce.*

Un HOMME DE LA COUR, jouant aussi un *Marquis ivre.*

Le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, femme-de-Chambre.

La fausse THALIE, jouant aussi le rôle de *Constance.*

Le Comte de COMINGES, Grand'Pere du Comte de Châteaufort.

Le Comte de CHATEAUFORT, petit-fils du Comte de Cominges. Ce rôle doit être joué par un homme puissant, & qui ait cinquante ans. Il doit avoir un habit, couleur de rose, très-élégant, & le nœud d'épaule.

L'ARIETTE. *C'est une basse taille.* L'habillement qui est celui d'une femme, est en papier bleu avec des galons de Musique, & une garniture de Robe, toute de Musique. La coëffure en papier de Musique.

La Scène est au bas du Parnasse.

Le Bouquet de Thalie, que l'on va lire, a été fait pour amener la Représentation de *la Partie de Chasse de Henri IV*, dans une petite fête que l'on donnoit. Ce Prologue est un badinage critique, mais sans amertume, & en action, de la Tragédie, de la Comédie larmoyante, du Théâtre de Société, & des Piéces à Ariettes.



LE BOUQUET DE THALIE, PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Le Dieu du GOUT, THALIE.

Le Dieu du GOUT.

QUOI! c'eſt vous, divine Thalie! c'eſt une nouveauté que de vous voir au Parnaſſe! Peut-on vous demander ce que vous y cherchez?

THALIE.

Vous êtes le Dieu du Goût, & vous me demandez ce que j'y cherche! Eh mais, c'eſt vous-même à qui j'en veux.

Le Dieu du Gout.

Vous me ſurprenez, Madame! il eſt bien rare que l'on s'adreſſe à moi actuellement; je ſuis un Dieu, ou un Saint ſi peu fêté à préſent, que....

Thalie, *l'interrompant.*

Oh! je vous fêterai toujours, moi. Et comme je n'ai plus d'Auteurs Comiques qui travaillent pour mon Théâtre, je viens vous prier de m'en faire une Recrue. J'en aurois beſoin pour *un Bouquet Dramatique*, que je veux donner *à une de mes Elèves*; une excellente Actrice, qui eſt le ſoutien de Thalie; qui joue la Comédie avec une intelligence, une gaieté, une fineſſe; enfin qui ſçait créer ſes rôles, & qui....

Le Dieu du Gout, *l'interrompant.*

Oh! je ſçais de qui vous voulez me parler; je la connois. Eſt-ce que vous ignorez que c'eſt le Dieu du Goût, que c'eſt moi-même qui l'inſpire? C'eſt moi

qui lui fais répéter ces rôles dont vous parlez.

THALIE.

Je ne le ſavois pas; mais je l'ai bien ſenti; je m'en ſuis douté. J'ai bien vu qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous. En ce cas-là, vous ne pouvez pas me refuſer quelques bagatelles pour ſa fête.

Le Dieu du GOUT.

Oui; mais, c'eſt que vous me demandez *du Dramatique*; vous voulez une fête qui ſe paſſe ſur un Théâtre? ce n'eſt pas-là une choſe aiſée au moins; mais je m'en tirerai comme je pourrai. Je vais en parler à pluſieurs joyeux Parodiſtes de profeſſion, & à quelques Amateurs qui ne ſont pas du métier; je les trouverai quelque part dans ces ſentiers obſcurs, qui ſont au bas du Parnaſſe; & je vous enverrai ici les Acteurs, & peut-être même les Auteurs. Vous n'avez qu'à les attendre en ce lieu, de pied ferme.

THALIE.

Mille & mille remerciemens ! je sçavois bien que je trouverois une ressource en vous.

Le Dieu du GOUT.

Ma foi, Déesse, la ressource que vous aurez-là n'est pas trop brillante ; mais, en tout cas, vous pourrez toujours réparer la mauvaise besogne qu'ils vous présenteront, par une scène d'Ariettes. C'est le goût dominant d'aujourd'hui ; ce n'est pas le mien ; mais cela prendra sûrement. La musique nouvelle fera trouver les Ariettes excellentes, en dépit même des terribles paroles que l'on pourra mettre sous cette musique-là. Je vous réponds du succès.

THALIE.

Allez donc, Seigneur Dieu, j'attends ici vos gens à talens.

SCENE II.

THALIE, *seule.*

Le Dieu du Goût ne me paroît pas trop sûr des présens qu'il veut me faire. Tout coup vaille. J'ai pour cette fête une autre idée qui peut réussir. Mais, qu'est-ce que cette Actrice armée d'un poignard? C'est la fausse Melpomène, apparemment.

SCENE III.

La fausse MELPOMENE, THALIE.

La fausse MELPOMENE, *coëffée en brune.*

Déesse, permettez que la Muse tragique,
Qui donne, à l'Univers, le spectacle tragique,
Des Grecs ressuscités, des Romains renaissans,
Egaie ici vos yeux, votre esprit & vos sens,
Par ses jeux pleins d'horreurs, pleins d'affreuses vengeances;
Que tournant un Oracle à deux reconnoissances,
Son art, pour vos plaisirs, présente à vos regards

L'incendie & la mort, les poisons, les poignards;
Vous peigne une Ombre errante, effrayant vos Ancêtres,
Des Héros, des Tyrans, des Prêtres & des Traitres;
Muse aimable, souffrez....

THALIE, *l'interrompant.*

Non, c'est assez souffrir.

Chantant. Ce ton me fait, belle Brunette,
Ce ton me fait mourir.

Quel cruel préambule! passe encore, Madame, si vous étiez en Scène.

La fausse MELPOMENE.

En Scène? Oh! très-volontiers. Je vais y entrer, Déesse; & pour cet effet, imaginez-vous seulement que je suis Lucréce, & que je viens d'être violée.

THALIE, *en riant.*

Tout de bon? vous venez d'être violée? cela est toujours bien gracieux, Madame.

La fausse MELPOMENE, *très-sérieusement.*

Cela est historique, Madame ; voilà ce que cela est.

THALIE.

Je le sçais, mon Dieu ! je le sçais bien. Mais, voyons donc, Madame, ce que vous dites, quand vous êtes violée.

La fausse MELPOMENE, *reprenant vivement.*

Les plus belles choses du monde ; je ne puis pas faire autrement. Se trouver violée est la situation du monde la plus heureuse dans une Tragédie ! Je crois que vous avez senti cela comme moi, Madame ?

THALIE.

Moi ! point du tout, Madame ; mais voyons toujours.

La fausse MELPOMENE.

Ce n'est qu'un simple Monologue de Lucréce, après la petite gaieté de Tarquin. Cela ne sera pas long.

THALIE.

Oh, tant pis! car cela doit être superbe.

La fausse MELPOMENE.

Ne pensez pas rire, Déesse; ce Monologue est très-beau; & il est bien dans la nature. Vous allez en juger. — Permettez auparavant que je passe mes doigts dans mes cheveux. (*Elle hérisse ses cheveux.*) Il faut que je dérange ma coëffure, pour paroître un peu chiffonnée; cela donnera à ma Scène le costume théâtral, qui lui convient. — Suis-je bien, Madame?

THALIE.

A merveille! vous avez l'air d'une furie, Madame.

La fausse MELPOMENE.

En ce cas-là, écoutez-moi, c'est Lucréce qui parle.

MONOLOGUE DE LUCRECE.

LUCRECE.

Quai-je dit!.... Ah, Tarquin!... que la
mort la plus prompte...
Hélas!... mes cris perçans ont dévoilé ma
honte!....
O crime! ô déſeſpoir! ô tendreſſe! ô pudeur!....
Ah, monſtre! où t'a plongé ta déteſtable ar-
deur?
Exécrable Tarquin!... Toi, que j'aimois peut-
être!....
Qu'ai-je vu?... Qu'a-t-il fait?... Eh! comment
reparoître!
Comment, ſur les Romains, mon viol a-t-il
pris!...
Rome croit, encor moins, au viol, qu'aux
eſprits....
Mon opprobre eſt certain; rien ne peut m'y
ſouſtraire.
Mais n'ai-je point auſſi de reproche à me faire?
Quelle fut ma défenſe?... Ah! machinalement,
Ai-je mal combattu les fureurs d'un Amant?
De ſon crime, en ſecret, ſerois-je la complice?....
Oui, je la ſuis. Mourons; ma mort eſt ſon ſup-
plice.

Oui, me rendant l'honneur, ma mort seule, en
effet,
Pourra punir Tarquin du plaisir qu'il m'a fait.

Elle reste sans rien dire la main levée pour se frapper du poignard.

THALIE, *après un moment de silence.*

Eh bien, Princesse?

La fausse MELPOMENE.

Eh bien, Déesse, ma Scène est finie.
Elle se frappe. Je me tue, & je cours encore. *Elle se retire en courant.*

SCENE IV.

THALIE, *seule.*

QUELLE folie! cela est bien mauvais, assurément; malgré cela, j'aime pourtant encore mieux la fausse Melpomène que la véritable; celle d'aujourd'hui, j'entends. — Mais quelle est cette jolie personne?

SCENE V.

THALIE, la fausse THALIE, *un mouchoir à la main, & s'essuyant les yeux.*

THALIE.

EH ! mon Dieu, qui êtes-vous donc, ma belle & triste Demoiselle ?

La fausse THALIE, *soupirant tristement.*

Je suis la Comédie larmoyante, Déesse.

THALIE.

Ah oui ; je me rappelle à présent vos petits traits, & vos petites douleurs. C'est vous qui pleurez, & qui ne faites pleurer personne.

La fausse THALIE.

J'espere pourtant bien, Déesse, vous faire répandre des larmes, quand je vous aurai mise au fait de mes malheurs, de mon amour, & de mes fautes.

THALIE, *souriant d'un air moqueur.*

Votre amour, & vos fautes! auriez-vous aussi été violée, Mademoiselle?

La fausse THALIE, *d'un air naïf.*

Hélas, Madame! je n'ai point eu cet honneur-là.

THALIE.

Quelles sont donc ces fautes, cet amour & ces grands malheurs qui doivent tant m'intéresser?

La fausse THALIE, *d'un ton douloureux.*

Je vais vous en présenter le cruel tableau, Déesse, & vous en faire un long exposé, auparavant que de vous en jouer les Scènes les plus touchantes.

THALIE.

Un long exposé? Eh! ne pourriez-vous pas vous resserrer un peu, Mademoiselle, dans le récit de vos infortunes?

La fausse THALIE.

Oh non, Déesse; il est impossible que

ce récit ne soit pas un peu long; mais il sera bien écrit. — Apprenez donc d'abord :

Pour commencer l'exposition de mon sujet :

Que je m'appelle *Constance*; que je suis une pauvre fille de qualité du Comtat. Le jeune Marquis de *Cominges* me vit à Avignon, il y a dix-huit ans, j'en avois alors quatorze; il devint amoureux de moi, & m'épousa, malgré *le Comte de Cominges*, son pere, qui en fut furieux; & qui, depuis ces dix-huit ans, n'a jamais voulu nous voir, ni le Marquis, ni moi, ni *le Comte de Château-fort*, notre fils, dont j'accouchai la premiere année de notre mariage. — Pour mettre fin à nos infortunes, j'ai entrepris de réconcilier mon Epoux avec son pere; ... & c'est ici que commence la Scène & l'intérêt.

THALIE, *du ton de l'impatience.*

Ah! je respire! Commencez donc au plus vîte, ma chere Demoiselle.

La fausse THALIE.

Oui, mais auparavant, il est encore nécessaire que vous sachiez, que pour ménager ce raccommodement, *la Comtesse de Canaples*,

amie de mon mari, nous a reçus tous deux dans sa Terre; que nous y sommes; que mon Epoux s'y tient caché, lui, parce que le Comte son pere y est aussi depuis quatre mois; que je ne suis connue de ce dernier, que sous le nom de *Constance*; & que, sous ce nom supposé, j'ai employé ce tems à gagner les bonnes graces de mon cruel beau-pere, qui ignore ce que je lui suis. — Je voulois, auparavant de lui déclarer que je suis sa belle-fille, lui voir prendre de l'estime pour moi; ... mais il a pris de l'amour; & même un amour si violent, qu'il est sur le point de me proposer sa main.

THALIE, *d'un air railleur.*

En sorte qu'après avoir épousé le fils, il ne tient qu'à vous encore d'épouser le pere; voilà qui est tout-à-fait vraisemblable.

La fausse THALIE, *d'un air d'impatience.*

Oh, Madame! dans le genre larmoyant, l'on ne s'embarrasse pas qu'un fait soit vraisemblable, pourvu qu'il soit intéressant; & cette situation l'est; & vous pleurerez, car j'y ai regardé. Asseyez-

vous là ſeulement, & écoutez mes Scènes, vous fonderez en larmes.

THALIE, *en s'asseyant ſur un ſiége de gazon.*

Ecoutons donc.

La fauſſe THALIE.

L'action ſe paſſe dans l'appartement de Conſtance, chez Madame de Canaples. Je ſuis Conſtance, & voici le Comte de Cominges, mon beau-pere. Il faut vous épargner la déclaration d'amour qu'il me fait; celle d'un vieillard n'eſt jamais bien appétiſſante; ainſi, Monſieur, paſſez aux deux derniers vers de votre couplet.

L'ACTEUR, *qui joue le Comte de Cominges.*

Oh! très-volontiers! auſſi-bien le commencement n'eſt-il que du rempliſſage. Voici donc mes deux derniers vers.



SCENE PREMIERE.

Le Comte de COMINGES, CONSTANCE.

LE COMTE.

SI vous souffrez mes feux, Madame, dès demain
Je vous offre & mes biens, & mon cœur, & ma main.

CONSTANCE, *avec dignité, & très-lentement.*

Rien ne doit m'arrêter, Comte; la mienne est prête. --
Mais, vous, n'avez-vous rien, Monsieur, qui vous arrête?
Oubliez-vous un fils?...

LE COMTE.

Oh! non, je m'en souviens;
J'ai privé ce fils de mes biens;
Ce fils digne de ma colère,
Ce fils contre moi révolté,
Ne m'arrêtera point.... je ne suis plus son pere.

CONSTANCE.

Quoi! plus injuste encor, que vous n'êtes sevère,

Quoi ! vous l'auriez abandonné ? —

Ici Thalie commence à marquer par différens signes d'impatience, en ricanant & en bâillant, l'ennui qu'elle éprouve.

Quel fut le crime, hélas ! de cet infortuné ?
Un amour violent, senti dans sa jeunesse,
Qu'avec rigueur vous avez condamné ;
Quand vous-même, en votre vieillesse,
Par le même penchant vous êtes entraîné.

LE COMTE.

La différence est grande, à ce que j'imagine ;
Moi, Madame, j'adore un objet vertueux ;
Je vous aime. — Mais, lui.... cet homme impétueux,
Mais, ce fils peu respectueux,
S'amourachant d'une coquine,
A fait, malgré son pere, un hymen monstrueux.

En cet endroit Thalie fermera les yeux de tems en tems, & paroîtra s'assoupir malgré elle, & s'endormira à la fin.

CONSTANCE.

Vous parleriez autrement de Constance,
Monsieur, si vous la connoissiez.
Oui, cette Bru que vous disgraciez,
Constance a des vertus, une honnête naissance,

Adore votre fils.... vous aime.... est sans défense....

Elle implore votre clémence ;

Vous voyez Constance à vos pieds.

Elle s'y jette.

Le COMTE, *reculant d'horreur & d'une façon outrée.*

Vous, ma Bru !

CONSTANCE.

Je la suis.

Le COMTE, *outrant toujours.*

Levez-vous, Vous, Constance!

Vous ma Bru ! vous ! ....

CONSTANCE, *se relevant & baissant les yeux.*

Mon pere, oui, je la suis,

Le COMTE, *s'éloignant d'elle & outrant toujours.*

Moi, votre pere ! — Après avoir séduit mon fils

Vous pensiez me séduire, en allumant, cruelle,
Dans mon ame, pour vous, la flamme criminelle

Qui met le comble à mes mortels ennuis !

Ici Constance tirera son mouchoir, s'avancera vers le Comte, en pleurant & s'essuyant les yeux.

Je ne me laisse point attendrir par vos larmes,

En

Et puisqu'il faut renoncer à vos charmes,
Je reprends aujourd'hui ma résolution
De laisser par dévotion,
Tout mon bien au Couvent des Carmes;
Et je donne à mon fils ma malédiction.

La fausse THALIE, *interrompant l'action, & réveillant Thalie qui s'est endormie.*

Mais vous dormez, Déesse, vous dormez.

THALIE, *en étendant un peu les bras, & se frottant les yeux.*

Non, non; point du tout, je ne dors pas. Je vais me tenir debout. J'ai bien entendu la reconnoissance; j'ai fermé les yeux seulement pour être moins distraite; je ne dors pas; le pere m'a presque réveillée, de la force dont il a crié sa malédiction à son fils. Continuez, continuez.

Le fausse THALIE.

Eh bien, voici ce que je lui réponds: *reprenant le rôle de* CONSTANCE, *& s'adressant au Comte.*

Pere cruel! Pere farouche!

Toi, qu'aucun sentiment ne touche,

Ajoute une victime au sacrifice affreux,

Tigre, que ton cœur fait de ton fils malheureux!

Sur le nôtre, étends ta colère:

Viens, mon fils!... paroissez, Comte de Châteaufort.

SCENE II.

CONSTANCE, le COMTE DE COMINGES, le COMTE DE CHATEAUFORT.

CONSTANCE, *continuant.*

Tombe aux genoux du pere de ton pere!

Et, pour finir notre misere,

Demande-lui notre grace, ou la mort.

Le Comte de CHATEAUFORT, *se jettant aux pieds du Comte de Cominges, d'un air maussade, & grossissant sa voix.*

Mon grand papa, la mort.

Le Comte de COMINGES, *relevant son petit-fils, en pleurant.*

Viens, viens que je t'embrasse!

O nature! ô puissant ressort!

L

Sois, cher petit-fils.... ſois la cauſe de la grace
Qu'à tes parens j'accorde avec tranſport!
L'aimable enfant! qu'il eſt gentil! quel port!
Ciel! ſe peut-il, qu'en un ſi court eſpace,
Que pour ſon âge, il ſoit ſi fort!
Il paroît bien ſeize ans?

CONSTANCE.

O! mon pere, il les paſſe;
A la Saint Jean, il en aura dix-ſept.

La fauſſe THALIE, *s'interrompant elle-même.*

Mais, Madame, vous avez marqué tant d'impatience & d'ennui aux plus beaux endroits de nos Scènes, qu'il faut vous épargner le reſte du dénouement. Vous ne faites que bâiller, Déeſſe.

THALIE, *étouffant de bâillemens.*

Pardonnez-moi... l'enfant... j'ai étouffé mes bâillemens de monmieux; & je vous jure....

La fauſſe THALIE, *avec aigreur.*

Ce que vous me dites-là encore eſt tout-à-fait agréable... Allons, mon pere,

allons, petit-fils, allons réussir à la Comédie Françoise. Sortons, sortons. *Elle sort avec ses Acteurs.*

SCENE VI.

THALIE, *seule en riant.*

VERS la fin pourtant, le petit-fils m'a un peu égayée, il le faut avouer. Ma foi, sans le petit-fils, je succombois à l'ennui que m'a même causé la Parodie critique de ce genre de Comédie bâtarde, &c....

SCENE VII.

THALIE, un HOMME DE LA COUR.

L'HOMME DE LA COUR, *frappant sur l'épaule de Thalie, l'interrompant d'un air noble & avec les plus grands airs.*

EH! vous n'admettez donc, Déesse, que la Comédie qui fait rire? celle qui

peint, & qui joue les ridicules des hommes ? En ce cas là, ma bonne Déesse, adressez-vous à moi.

THALIE, *à part.*

Mais, c'est un homme du monde, que cet homme-là. *Haut.* Quoi ! contre toute apparence, Monsieur seroit-il un Auteur ?

L'HOMME DE LA COUR, *en ricanant, & d'un air de fatuité.*

Un Auteur.... moi !... moi, un Auteur ! au contraire, ma petite.

THALIE.

Au contraire ?... Oserois-je demander à Monsieur, ce que c'est que le contraire d'un Auteur ?

L'HOMME DE LA COUR, *d'un air encore plus fat.*

Eh mais, le contraire d'un Auteur, Déesse de mon ame, c'est un homme de ma qualité ;... Un homme de la Cour ;... Un homme à femmes, comme moi.

THALIE.

Ce ſont donc, Monſieur, les Comédies des autres?... Ce n'eſt donc pas vous qui compoſez?...

L'HOMME DE LA COUR, *l'interrompant & traînant ſa voix.*

Eh mais, pardonnez-moi, je compoſe.... Je compoſe comme ça;... Voici comme je compoſe: je fais des Scènes plaiſantes de toutes les aventures ridicules qui m'arrivent avec les femmes;... &, c'eſt ſans fin, comme vous croyez bien. — Je donne enſuite ces Scènes à coudre, dans un plan, à quelque Auteur de profeſſion... J'ai... des Negres pour cela; voilà comme je compoſe.

THALIE.

Ah! j'entends à préſent. Eh! pourroit-on voir, Monſieur, quelques-unes de ces Scènes ſi plaiſantes?

L'HOMME DE LA COUR.

Vous me demandez-là juſtement, mon

coeur, ce que je venois vous offrir. J'ai amené avec moi les Acteurs, tout l'attirail qui m'est nécessaire pour exécuter ces Scènes; j'y joue, moi;... & je n'y joue point mal;... je veux aussi, Déesse, que vous y jouiez.... & le rôle principal, qui plus est... la Muse de la Comédie ne sera pas embarrassée, je crois, de jouer un impromptu, quand je lui aurai donné son *scénario*.

THALIE.

Assurément.

L'HOMME DE LA COUR, *lui donnant.*

Eh bien, le voici. Lisez.

THALIE, *lisant.*

CANEVAS DE SCÈNES. La Scène est à Paris, dans la chambre à coucher de la Marquise. Il est trois heures du matin. Monologue de la Marquise, qui attend le Chevalier son Amant. Scène seconde; la Marquise & le Chevalier. Scène troisiéme; Félicité, une des femmes de la Marquise, vient annoncer l'arrivée du mari; du Marquis, qui est chaud de vin & de ponche. On cache le Chevalier. Scène quatrième; la Marquise & le Marquis un peu gris. . . .

L'Homme de la Cour, *l'interrompant.*

En voilà assez, Déesse. Je vous conduirai au dénouement, & au fond de mes Scènes, par mon Dialogue même; vous allez voir que ce seront des Scènes vraies & piquantes.

Thalie.

Piquantes?... Mais, ne le seront-elles pas trop?

L'Homme de la Cour.

Ne craignez rien; nous adoucirons, nous adoucirons.

Thalie, *souriant.*

Ecoutez donc: si cela devient trop fort, je laisserai-là vos Scènes piquantes, au moins; je vous en préviens, mon cher Seigneur.

L'Homme de la Cour.

N'ayez pas peur, vous dis-je. Je serai presque décent. Commencez seulement, je me retire. *Il entre un moment dans la coulisse.*

THALIE, *seule un instant.*

Allons, je vais commencer ; je suis curieuse de voir ses Scènes.

L'HOMME DE LA COUR, *rentre.*

Pendant qu'il parle à Thalie, l'on apporte deux chaises à dos élevé, une table, sur laquelle il y aura deux bougies allumées, & une pendule prête à sonner trois heures.

C'est bon, l'on a apporté-là tout ce dont nous avons besoin... Ah ! j'avois oublié de vous dire, qu'il faut que le Spectateur imagine que vous êtes en un déshabillé de nuit, très-élégant ; dans le négligé le plus galant, & prête à vous mettre au lit.

THALIE, *en riant.*

C'est apparemment pour donner à vos Scènes plus de décence ?

L'HOMME DE LA COUR.

Eh non ! que vous êtes enfant ! c'est pour leur donner un plus grand air de vérité. Commencez donc. *Il se retire.*

THALIE, *seule.*

Volontiers. Voyons où cela ira. Faisons mon Monologue. Mettons-nous bien dans la situation d'une femme de qualité galante, & qui attend son Amant. En rendant cela avec vérité, donnons-lui, s'il est possible, le ton de la bienséance. Essayons.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, *seule.*

Le Chevalier n'arrive pas. — Il est impatientant ce petit homme-là!... Il me dit qu'il partira de Versailles à minuit.... & il est trois heures..... & il n'est pas ici!... Cela est d'une impertinence! ... Voilà les grandes manieres! ... Oh! cela est d'une impertinence! *d'un ton de colère.* Monsieur le Chevalier.... Monsieur le Chevalier! .... vous me forcerez à me lier avec quelqu'un de plus exact.... je vous en avertis.



SCENE II.

La MARQUISE, le CHEVALIER.

La MARQUISE, *d'un ton de dépit.*

AH! vous voilà, Monsieur le Chevalier!... Quelle diligence, revenir de Versailles en trois heures! N'avez-vous point crevé vos chevaux?

Le CHEVALIER, *d'un ton léger.*

Ah ça, belle Marquise, allez-vous gronder? ......d'honneur, je n'ai fait que manger un morceau à minuit, après le souper du Roi, chez notre jeune Maréchale; & comme nous n'étions que nous deux, nous n'avons pas tenu table un bon quart-d'heure; un bon gros quart-d'heure au plus.

La MARQUISE.

Comment, Monsieur, vous étiez tête-à-tête?

Le CHEVALIER.

Eh mais, oui: qu'y a-t-il donc de singulier à cela?

La MARQUISE.

Vous êtes charmant! vous allez être tout-à-fait brillant! je m'attends à cela.

Le CHEVALIER.

Ah ! n'ayez aucune appréhenſion, Marquiſe ; & de grace mettez de côté tous ces ſoupçons.... tous ces reproches...., toutes ces miſeres-là.— Ah ça, allez-vous perdre à me tarabuſter un tems que vous pouvez employer à vous rendre heureuſe ?.... Cela ſeroit fou, au moins.

SCENE III.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, *accourant hors d'elle-même.*

AH, Madame !... Ah, Ciel !... Ah, Monſieur le Chevalier !... Ah, Madame !

Le CHEVALIER, *embraſſant Félicité.*

Eh ! qu'as-tu donc, ma chere Félicité ?

La MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle, vous voilà bien effarouchée ?

FÉLICITÉ, *toute troublée.*

C'eſt, Madame.... c'eſt que Monſieur eſt-là.... il eſt-là qui veut entrer.

La MARQUISE.

Qui, mon mari ?

FÉLICITÉ.

Oui, Madame, lui-même. Monſieur eſt-là. Il eſt un peu échauffé de vin & de ponche, à ſon ordinaire. Ma camarade lui a dit que vous alliez vous mettre au lit; mais il n'entend rien. Elle fait tout ce qu'elle peut pour le retenir dans votre anti-chambre; malgré cela, il veut entrer chez vous.

La MARQUISE, *avec le plus grand ſang-froid.*

Eh mais, n'eſt-il pas le maître, donc? Qu'y a-t-il donc là de ſi effrayant? .... J'ai cru, moi, à votre air, que le feu étoit dans l'hôtel... Allez, Mademoiſelle, allez le faire entrer. *Félicité ſort.*

SCENE IV.

Le CHEVALIER, la MARQUISE.

La MARQUISE, *continuant.*

EH vous, Chevalier, paſſez un moment dans mon cabinet de toilette. — C'eſt bien jouer de bonheur à vous, mon petit agréable, que mon mari vous arrive, pour vous ſauver la ſortie ſinguliere que j'allois vous faire.

Le CHEVALIER.

Quelle folie! Mais peut-on être grondeuse comme ça?

La MARQUISE.

Allez, allez vîte vous cacher là-dedans, mauvais sujet. *Le Chevalier se retire.*

SCENE V.

La MARQUISE, *seule.*

Qu'il est aimable!... Il a des graces!... Une tournure!... l'on ne sçauroit se fâcher contre un aussi joli enfant.

SCENE VI.

La MARQUISE, le MARQUIS, *en désordre, défrisé & barbouillé de tabac d'Espagne.*

La MARQUISE.

COMMENT! c'est vous, Monsieur le Marquis! à ces heures-ci chez moi!... à ces heures-ci! cela ne vous étoit point arrivé depuis la premiere année de notre mariage.

LE MARQUIS, *les dents fort mêlées.* (a)

Cela est vrai, Madame la Marquise... Aussi vous dois-je, d'abord... une politesse.... des excuses..... sur la liberté que je prends... de vous faire une visite si tard. — Je vous interromps, peut-être ?

LA MARQUISE.

Vous ne m'interrompez-pas, Monsieur ; mais vous me surprenez beaucoup. — Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire ? Auriez-vous reçu ce soir la nouvelle que votre Gouvernement étoit accordé ; & qu'on vous donnoit à la place, celui que vous demandiez ?

LE MARQUIS.

Eh non, Madame ; il n'est point question... de mon Gouvernement.... c'est du vôtre avec le Chevalier.... dont j'ai à vous parler, Madame ;....& tout-à-l'heure, parce que je ne veux point perdre mes idées ; ... c'est qu'il m'en est venu de très-bonnes..... sur la fin du souper... là-dessus ;....& comme je vous dis.... je ne veux point les perdre.... Asseyons-nous, s'il vous plaît.... asseyons-nous. *Il s'assied.*

(a) Les points qui se trouvent dans le rôle du Marquis marquent les pauses qu'un homme, pris de vin, fait à chaque instant, lorsqu'il parle.

La MARQUISE, *à part, avant de s'asseoir.*

Il n'est point tout-à-fait ivre; il lui reste encore beaucoup de raison; cela me fait peur. *Haut, en s'asseyant.* Comment, Monsieur, des idées sur le Chevalier! me feriez-vous l'honneur d'en être jaloux? donneriez-vous dans cette frénésie-là?

Le MARQUIS.

Moi, jaloux, Madame!..... Vous plaisantez apparemment?..... Vous croyez parler à quelque mari de la rue des Bourdonnais, sans doute!... Exiger de la jalousie d'un homme de la Cour!... Celui-là est un peu fort!... Vous devriez savoir, Madame, que nous ne donnons pas dans cette ânerie-là... nous autres.

La MARQUISE.

En ce cas-là, Monsieur, que prétendez-vous dire?

Le MARQUIS.

Je veux dire, Madame, que sur votre dernier arrangement.... qui est sçu de tout le monde, avec le Chevalier..... j'ai fait, moi, des réflexions.... très-sensées..... très-judicieuses.... pour vous; mais, pour vous seule, Madame;... car, d'ailleurs, vous devez sentir que

cela ne me regarde point.... cela ne me regarde point du tout.

LA MARQUISE, *très-vivement & avec colère même.*

Eh mais, cela me regarde encore moins; je ne sçais où vous avez été ramasser les belles imaginations que vous avez-là, sur le Chevalier & sur moi; cela n'a ni vérité, ni vraisemblance. Cela me passe, Monsieur, cela me passe.

LA MARQUISE.

Oh mais, Madame, je veux pourtant... que cela aille jusqu'à vous, quoique cela vous passe... & je vous répéte qu'ils disent tous que vous avez pris le Chevalier.... ils n'en veulent pas démordre.

LA MARQUISE, *avec impatience & fureur.*

Et rien n'est plus faux, Monsieur; rien n'est plus faux! c'est l'homme du monde avec lequel je voudrois le moins vivre, si j'avois à vivre avec quelqu'un.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, Madame; l'amitié... la grande amitié que j'ai toujours eue... pour Monsieur votre frere.... m'oblige de vous aver-

tir... que votre Chevalier est attaché depuis long-tems... à une femme de Finance;... qu'il y a trois semaines qu'elle a vendu ses diamans.... & que dans le monde, l'on met cette plaisanterie-la... sur le compte de votre Chevalier... à notre souper, ils sont tous convenus que c'étoit lui; ... & ils l'ont barbouillé de toutes les manieres.

La Marquise, *avec une fureur aigre.*

Eh bien, Monsieur, s'il vit avec cette petite Financiere, s'il la ruine, le Chevalier n'a donc rien de commun avec moi; & je ne vois pas pourquoi vous venez m'étourdir, m'assommer des calomnies & des horreurs..... qu'il n'y a que des femmes qui puissent débiter contre ce jeune homme-là; & dont, en vérité, je ne le crois point du tout capable, si vous voulez que je vous parle naturellement.

Le Marquis.

Eh, mon Dieu! avec quelle chaleur vous le défendez!... Je ne viens point ici dans le dessein prémédité... de vous dire du mal de votre Amant.... je ne suis point assez gauche... & assez impoli pour cela;... je vous dis seulement moi,... tout ce que le Public dit.

La Marquise, *impétueusement.*

Eh! il n'est point mon Amant, Monsieur

que ce public & vous [illegible] dessus.

Le Marquis.

Oh ! moi, je serai toujours [illegible] sur vos Amans... quand je vous verrai [illegible] des choix convenables ; ... [illegible] femme se respecte... dans [illegible]

La Marquise.

Eh mais, où avez-vous [illegible] jamais manqué ?

Le Marquis.

Non pas jusqu'à présent... [illegible] tice, Madame ;... aussi [illegible] dit... quand je vous [illegible] ment le Vicomte [illegible] ny... le Marquis de [illegible] réchal... Milord [illegible] même ;... je ne vous [illegible] dont... voyez jusqu'où [illegible]

La Marquise, [illegible]

Juste Ciel, Monsieur [illegible] venez-vous me faire [illegible]

Le Marquis.

Ce ne sont point-là [illegible] ce sont des faits ;... [illegible] moi ;... & jusqu'ici, [illegible]

votre Chevalier.... pour lequel je me sois senti dès.... le commencement.... une répugnance, dont je ne pouvois pas me rendre raison... mais sa belle histoire... justifie mon aversion pour lui.

La Marquise, *hors d'elle-même.*

Eh! je vous dis, Monsieur, que c'est une noirceur qu'on lui fait; je vous le répéte.

Le Marquis.

Il suffit, Madame, qu'il soit soupçonné;... cet homme-là ne vous convient plus, dès-lors.... le seul soupçon jette sur vous un ridicule insoutenable;.... & quoique je sçache très-bien que c'est vous qui êtes chargée des ridicules de votre Amant.... & que c'est lui, ré... ci.. réciproquement, qui répond des vôtres.... & non pas moi;.... cependant, quand ces ridicules passent de certaines bornes.... il n'est pas dit alors que le mari ne les partage point, entendez-vous bien?

La Marquise, *avec fureur.*

Je n'entends rien; & une femme comme moi, Monsieur, ne peut rien entendre à tous ce que vous dites-là.

Le Marquis.

Eh mais, tâchez de n'être pas une femme

comme vous, Madame; & vous n'en ferez que mieux; & alors..... vous entendrez que votre considération.... dans le monde... tient à celle de votre Amant,... vous verrez...

La MARQUISE, *l'interrompant avec fureur.*

Continuez, Monsieur, je ne vous interromprai plus. Voilà une Scène charmante que vous me faites-là !

Le MARQUIS.

Mais, ne prenez donc pas cela.... pour une Scène..: je vous parle de sang-froid.... c'est en ami... de Monsieur votre frere,... qui... m'a prié de vous en dire un mot.... Et croyez-moi,... rompez avec le Chevalier... aussi-tôt que vous le verrez.... Je vous donne là un conseil sage.

La MARQUISE.

Fort bien, Monsieur, fort bien !

Le MARQUIS.

Ou plutôt, ne le revoyez plus;... faites-lui fermer votre porte.

La MARQUISE, *outrée.*

Poursuivez, Monsieur, poursuivez.

Le MARQUIS, *clignotant les yeux, & le sommeil le gagnant.*

Songez, Madame, qu'une femme... se doit

des égards... à elle-même... d'abord... si elle veut... qu'on en ait.... pour elle.

Il ferme les yeux, & s'assoupit un peu.

La MARQUISE, *à part, & en souriant.*

Oh, oh! cela commence à devenir plaisant: il s'assoupit.

Le MARQUIS, *sans ouvrir les yeux, & tout en dormant.*

Il faut qu'il y ait de la décence... j'ose dire même... une sorte de dignité.... dans le choix de.... ses Amans. *Il retombe sur son siege.*

La MARQUISE, *à part.*

Il a les yeux fermés; il dort sûrement.

Le MARQUIS, *se relevant un peu, & parlant endormi.*

Et dans une matiere... aussi délicate.... une femme doit être d'autant plus scrupuleuse... sur les bienséances... extérieures... qu'elle sçait bien... intérieurement que... dans le fait.... elle les viole toutes. *Il retombe endormi.*

La MARQUISE.

Oh! sûrement; il va tout-à-fait s'endormir.

Le MARQUIS, *faisant un mouvement violent, comme s'il se réveilloit, & cependant dormant toujours.*

Eh bon, Madame, cette morale ne doit pas

vous endormis.... primò.... cette morale-là...,
cette morale-là.... n'est point févere,... ce n'est point de la pé... pé...' pédanterie, je ne suis point pédant, *il ronfle*, pédant. *Il ronfle encore, & s'en dort absolument.*

La Marquise, *en riant.*

Ah! comme il ronfle! Grands dieux, comme il ronfle! Pour ce coup-ci, sûrement il est entiérement endormi. Faisons-le vîte enlever d'ici. Félicité, Félicité.

SCENE VII.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le MARQUIS.

Félicité, *accourant.*

Que veut Madame!

La Marquise.

Monsieur a-t-il là quelqu'un de ses gens?

Félicité.

Oui, Madame, son Valet-de-chambre & son premier Laquais sont-là.

La Marquise.

Faites-les entrer. *Félicité sort. La Marquise, en riant.* En vérité, voilà une Scène qui en même tems me divertit, & m'afflige prodigieusement!

SCENE VIII.

Le MARQUIS, la MARQUISE, les gens du MARQUIS.

La MARQUISE, *aux gens du Marquis.*

TENEZ, vous autres : emportez votre Maître ; allez le coucher & sans le réveiller. Cela ne sera pas bien difficile, car il se meurt de sommeil. *On emporte le Marquis sur la chaise où il est.*

SCENE IX & *derniere.*

La MARQUISE, FÉLICITÉ, *sortant du cabinet de toilette avec le* CHEVALIER, *qui est en pantoufles, en robe-de-chambre & en bonnet de nuit.*

FÉLICITÉ.

MADAME aura-t-elle besoin de moi ?

La MARQUISE, *appercevant l'accoutrement du Chevalier, & redevenant* THALIE, *à cet Acteur.*

Comment, Monsieur ! en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit !

nuit ! Oh ! je ne sçais point jouer de ces sortes de Scènes-là ; je redeviens Thalie. Allez, Monsieur ; allez dire au joli Seigneur qui vous a amené ici, que je n'admets point ce genre de Comédie-là. Il est trop vrai. Oh ! ce genre-là est aussi trop dans la nature ! trop est trop. Allez, allez, Monsieur ; je vous mets dehors par les épaules.

[*Elle le pousse effectivement hors du Théâtre : il sort, & Félicité le suit.*]

SCENE VIII.

THALIE, *seule.*

CET homme du monde-là est charmant ! mais voyez donc quelle jolie scène de dénoûment il me préparoit-là ! — C'est sûrement un persifflage de sa part. [*On chante dans la coulisse.*] Mais, qu'entens-je ?

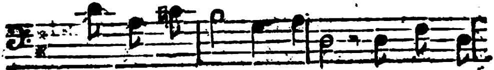
SCENE IX.

THALIE, L'ARIETTE.

ARIETTE.



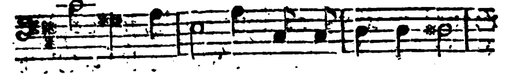
Je suis la fo - lâ- tre A-ri - et - te,



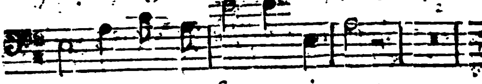
J'ai du génie & du goût; Je le ré-



pe- te, je le ré- pe- te, J'ai du gé-



nie & du goût, Et ma musi- que peint

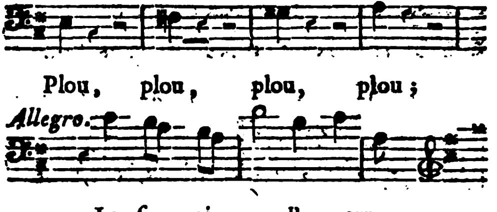


tout; Et ma mu-si- que peint tout.

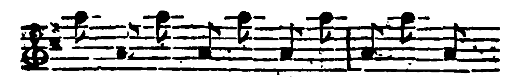
La Musique de cette Ariette, est de la composition de Monsieur DE MONSIGNY.


Je peins l'effet de l'eau qui bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout ; Le
bruit du grand jet de Saint-Cloud ; *Fiicht*,
fiicht, *fiicht*, *fiicht* *fiicht* ; Le
pas tar-dif d'u-ne ma - zet - te :

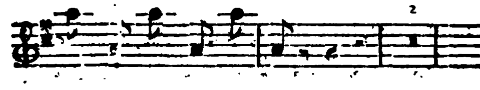
Grave.



Le son ai- gu d'un verrou:



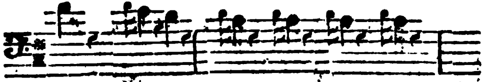
i - ou, i - ou, i - ou, i - ou, i - ou,



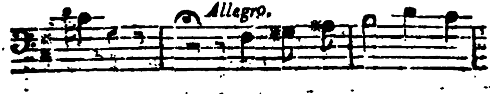
i - ou, i - ou, i - ou;



Le tendre chant de la fau- ver- te;



P'si, siou, p'si, siou, siou, siou, siou,



siou, Le ja-pement d'un rou-


tou; A-ou, a-ou, a- ou, a-ou, a-
ou, a-ou, a-ou, a-ou, a- ou:
Le cri railleur des coucous;
Qui di-sent à nos é-poux, Cou-
cous, coucous, coucous, coucous. Je
peins jusqu'aux sou-pirs séduc-teurs
Andante.
du ma-tou, Miaou, miaou, mia-


Allegro.
ou, miaou. Je suis la fo- lâtre
A- ri - et - - te, J'ai du gé - - nie
& du goût; Je le ré - pe - te, Je
le ré - pe - te, J'ai du gé- ni- e, j'ai
du gé - ni - e & du goût, & du
goût, Et ma mu- si- que peint tout;
Et ma mu-si-que peint tout.

THALIE.

A merveille, ma chere Ariette! vous avez bien raison de vanter votre génie & votre goût. J'en connois toute l'élévation & toute la noblesse.—Par ce que j'en avois déja entendu, & par ce nouvel échantillon, je vois bien que, si vous l'entrepreniez, vous peindriez avec grace le hennissement des chevaux, le rugissement des lions, le sifflement des serpens..... [*à part; s'adressant au Parterre*,] & d'un Parterre qui lui feroit justice. —Mais, vous m'avouerez que tout cela n'est point autrement galant; & c'est du galant, moi, que je vous demanderois dans ce moment-ci, pour une fête dont...

L'ARIETTE, *l'interrompant.*

Je sçais de quoi il s'agit, divine Thalie; & quand le Dieu du goût est venu m'en parler, il a trouvé la besogne toute faite; c'est une espece de miracle. J'avois composé justement quelques bagatelles,

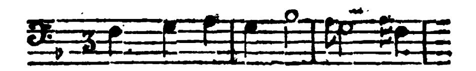
quelques couplets pour la personne même que vous voulez fêter ;... & que de mon côté, j'avois d'avance madrigalisée pour son bouquet.

THALIE.

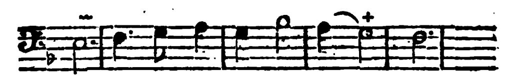
Eh mais, cette rencontre est heureuse ! chantez-moi donc vîte ce que vous avez fait.

L'ARIETTE.

Oh ! très-volontiers. Voici mes couplets ; ils roulent sur les différens rôles que votre Elève a joués si supérieurement.

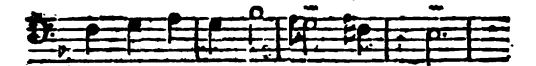


AMOUR, qui de ses mains for-



moit une Eleve à Tha- li- - - e,

Les Couplets sont de M. L.... le premier Chansonnier de notre siécle, sans contredit, pour la noblesse, l'agrément, la finesse & la délicatesse de ses idées, dans les Couplets de société qu'il compose.



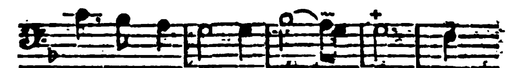
Par ce ta-lent qu'il a - ni - moit,



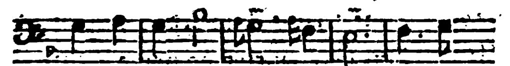
Vit la scene em- bel- li- - - e,



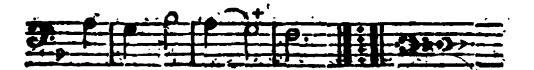
Sur le thé - â- tre du plai- sir,



Chacun deman- doit pla - - ce, ... L'on



a des Acteurs à choisir, Au dé-



but d'une Gra - . ce.

Le second Couplet désigne les rôles de la Comtesse dans l'*Homme du jour*; de Céliante dans le *Philosophe marié*; & de *Nanine*.

De jouer la frivolité
L'on charge notre Actrice ;
L'on rit de voir l'égalité
Sous les traits du caprice ;
Mais, quand d'un cœur tendre & sans fard,
Elle offrit la peinture,
Chacun dit : c'est un vol que l'art
A fait à la Nature.

En voici un autre sur le rôle de l'Abbé Madrigal, qu'elle a rendu avec tant de graces.

Sous l'habit d'un Abbé coquet,
Son sexe en rien ne perce,
Maint Tendron, pris à son caquet,
A s'abuser s'exerce ;
L'erreur se soutient jusqu'au bout ;
Du plaisir, notre Apôtre
Hors un droit qui nous reste... à tout
Ce qu'un sexe aime en l'autre.

Enfin, voici le dernier.

À risquer de foibles essais
Son talent nous excite ;
L'Amour jouit de ses succès,
Et Thalie en profite ;
Chagrine de n'avoir qu'un jour
Pour fêter sa conquête,
Dont au calendrier d'Amour
C'est tous les jours la fête.

Voilà tout.

THALIE.

Comment donc, charmante Ariette, tout ce que vous avez composé-là me convient fort. Allez donc retrouver le Dieu du Goût, de ma part, & faire notter & arranger tout cela avec lui. Je vais vous joindre l'un & l'autre à l'instant.

L'Ariette sort en chantant, je suis la folâtre Ariette.



SCENE IX & *derniere.*

THALIE, *seule.*

De tout ce qu'on m'a fait entendre au Parnasse, il n'y a, en vérité, que la scène de la Demoiselle Ariette dont je puisse faire usage, pour la fête que je veux donner. —, Revenons-en à la premiere idée que j'ai eue. [*S'adressant à l'Actrice, qui est parmi les Spectateurs de ce Prologue.*] Ma belle Elève, la façon la plus flatteuse dont on puisse louer les talens, c'est de les employer, & de les faire briller par eux-mêmes ; & comme vous avez déja rendu divinement *le rôle de la petite Paysanne* dans Henri IV, nous vous prions de le jouer encore aujourd'hui, Thalie veut vous faire applaudir par les Spectateurs les plus délicats qui soient dans la Nation ; voilà le bouquet qu'elle vous donne.

FIN.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par M. COLLÉ, Secrétaire ordinaire & Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

OXFORD



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez déja permis de vous dédier Dupuis & Des Ronais ; *vous me défendîtes alors toute espece d'éloges. Vous me permettez aujourd'hui d'offrir à*

VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV; *& vous me renouvellez cette même défense. Heureusement,* MONSEIGNEUR, *que tout puissant que vous êtes, vous ne pouvez pas imposer au Public le silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveller les assurances de l'attachement inviolable, & du très-profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, COLLÉ.

AVERTISSEMENT.

Les noms de Henri IV & de Sully sont si chers à la Nation, qu'un Auteur peut presque se flatter de la réussite d'un Ouvrage dans lequel il a le bonheur de rappeller la mémoire adorée de ce grand Roi, & de ce digne Ministre.

Cette idée, qui m'a inspiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public, ma Comédie de la Partie de Chasse de Henri IV.

Le titre seul de la Piece annonce assez que je n'ai point eu la prétention de montrer, dans une Comédie, le grand Roi, le premier Capitaine de son siecle, le Politique équitable, le Conquérant légitime, &c. Cette entreprise auroit été au-dessus de mes forces.

Ce sont seulement quelques instans de sa vie privée que j'ai saisis; c'est (si l'on veut me passer cette expression) *le Héros en déshabillé*, que j'ai essayé de peindre.

Par cette raison, j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes caracteres, dans le premier acte même de ma Piece, où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de

faire néanmoins parler les deux grands hommes que j'introduis sur la Scène, *avec ce langage de la familiarité* qu'ils avoient réellement ensemble, & que l'Histoire leur donne; de conserver à Henri IV ses façons de s'exprimer, qui sont consacrées; & (si j'ose le dire), cette *bonhommie adorable*, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particuliere.

Aussi doit-on prévenir les personnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs Sociétés, que son exécution demande la plus grande vérité & la plus naïve simplicité; qu'il faut, par conséquent, que les Acteurs s'éloignent de quelque espèce de déclamation que ce soit; il faut, dans les Scènes sérieuses, ou intéressantes, que leur jeu soit naturel, & que leurs tons soient nobles, sans avoir rien de guindé.

J'ai assisté à des représentations de cette Piéce, jouée dans cet esprit, & dans un point de vérité & de perfection que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après ce que j'ai vu, je pourrois assurer que cette Comédie, ainsi rendue, est d'un grand effet théâtral, & fait aux Spectateurs l'illusion la plus complette, sur-tout lorsque l'on y joint (comme je l'ai encore vu), le costume des habits à la diversité des décorations analogues au sujet.

Je ne dois pas laisser ignorer que j'ai pris l'idée & une partie du fond de ma Piece, d'*une Comédie Angloise*, dont la traduction est imprimée. Le Public judicieux distinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'est propre. L'on verra aussi que les Mémoires de Sully ne m'ont pas été inutiles.

M. Sedaine, dont les talens & le génie marqué pour le Thâtre sont si connus, n'a pas dédaigné de puiser dans la même source que moi; c'est de cette même *Comédie Angloise* qu'il a tiré *le Roi & le Fermier*, ainsi qu'il l'a avoué lui-même, en le faisant imprimer. Le succès brillant qu'il a eu, & qu'il continue d'avoir, justifie le choix qu'il a fait de ce sujet. Heureusement nous ne nous sommes nullement rencontrés dans la maniere dont nous en avons tiré parti l'un & l'autre : tout ce qui me reste à desirer à présent, c'est que mon succès ne soit pas différent, & approche un peu du sien.



PERSONNAGES.

HENRI IV, ROI DE FRANCE.

Le DUC DE SULLY, *son premier Ministre.*

Le DUC DE BELLEGARDE, *Grand Ecuyer.*

Le MARQUIS DE CONCHINY, *Favori de la Reine.*

Le MARQUIS DE PRASLIN, *Capitaine des Gardes.* }
Différens Seigneurs de la Cour. } *Personnages muets.*
Deux Gardes du Corps. }

LA BRISÉE, } *Officiers des Chasses de la*
SAINT-JEAN, } *Forêt de Fontainebleau.*

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, *Meûnier à Lieursain.*

RICHARD, fils de Michau, *Amoureux d'Agathe.*

MARGOT, *Femme de Michau.*

CATAU, fille de Michau, *Amoureuse de Lucas.*

LUCAS, *Paysan de Lieursain, Amoureux de Catau.*

AGATHE, *Paysanne de Lieursain, Amoureuse de Richard.*

Un BUCHERON.

Deux BRACONNIERS.

Un GARDE-CHASSE, *demeurant à Lieursain.*



LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

ACTE PREMIER.

La Scène est à Fontainebleau dans la Galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'anti-chambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, *tous deux en uniforme de chasse.*

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air triste.*

NOUS voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau, ... & nous allons partir dans

deux heures pour la chasse, mon cher Duc de Bellegarde ?

Le Duc de BELLEGARDE. *à part.*

Mon cher Duc de Bellegarde! .... le fat!... *haut.* Oui, mon très-cher Marquis de Conchiny; nous allons aujourd'hui prendre un cerf, ... peut-être deux; ... & au retour, nous soupons avec le Roi (car il vous a nommé aussi, vous, Monsieur,) *d'un air mystérieux.* Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues que j'ai pénétrées.... Pour moi, ... cela me contrarie un peu, ... mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande Dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper, ce soir, avec le Roi.

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant. Et cette chasse, ... & ce souper sur-tout, ... que dans tout autre temps j'eusse desiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, Monsieur de Conchiny ? ... Eh! mon Dieu oui, je sçais bien; & vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... *d'un ton plus sérieux*

Mais, mon très-cher Monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du Roi, pour que ce contretems-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre Maître,) puisse tant vous désoler..

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord, Monsieur le Duc; & je sens bien que je dois tout sacrifier, pour suivre ici cette grande affaire que vous sçavez....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! Monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord.... Que les femmes viennent après, rien n'est plus juste; on leur donne ensuite son tems, s'il en reste.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon Valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; .... & .... ce négligent coquin me marque que cette petite Paysanne s'est sauvée hier dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?.... Je ne

conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois.... j'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ! allons donc, quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien, ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Et mais, cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire-là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est point une fable, vous dis-je; d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de Paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabricio ;.... elle adore Monsieur Richard ;.... le fils d'un Meûnier qui est de son village, qui est de Lieursain.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un Paysan de Lieursain !.... l'héritier présomptif d'un Meûnier ! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre ! comment diable ! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

Le

Le Marquis de CONCHINY.

Ne pensez pas rire, Monsieur le Duc, ils ont été insurmontables, du moins pour moi. C'est que c'est une vertu !...., c'étoit des fureurs !.... Quoi donc ! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, & que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien, continuez, Monsieur, vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraisemblable; car enfin, rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer.... & sur-tout quand on l'en empêche.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Oh ! parbleu, elle ne jouoit pas cela; elle y alloit bon jeu, bon argent.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon ? cela étoit sérieux ! .. mais c'est du vrai tragique, en ce cas là.

Le Marquis de CONCHINY, *sans l'écouter, & après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres; .... & de pousser jusqu'à Paris, moi; si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là.... Eh ! parbleu,

j'apperçois là-dedans deux Officiers des chasses ; permettez-vous que je sçache d'eux ?.... Messieurs, Messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les deux OFFICIERS des Chasses.

Les OFFICIERS des chasses, *ensemble.*

Que souhaitez-vous, Monsieur le Marquis ?

Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu, Messieurs, de quel côté de la Forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui ?

I. OFFICIER des Chasses.

Monsieur le Marquis, c'est au carrefour de Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh ! où est ce carrefour-là ?

II. OFFICIER des Chasses.

Eh mais, Monsieur le Marquis, c'est à près de trois lieues d'ici ;.... en tirant droit vers Paris.... & par le rapport que nous en avons entendu faire à Labrisée qui a détourné le cerf au

buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin; il a les pinces & les os gros; il est fort bas jointé: & par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il se juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied.

I. Officier des Chasses.

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix corps. Oh! il vous conduira loin... que sçait-on?... peut-être jusqu'à Rosny..... *d'une voix basse & d'un air de mystère, au Duc de Bellegarde:* où l'on dit que Monsieur de Sully est exilé d'hier au soir.

II. Officier des Chasses, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin..... la nouvelle est-elle vraie, Monsieur le Duc?

Le Duc de Bellegarde, *avec indignation.*

Eh, fi donc! eh! non, Messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

Le Marquis de Conchini.

Et qui ait moins d'apparence; je viens de le voir entrer au Conseil avec le Roi.

I. Officier des Chasses, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son

exil; il ne continueroit pas-là ses injustices, qu'il appelle des Économies Royales.

II. OFFICIER des Chasses.

Cela est vrai; car tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; & sûrement c'est pour en profiter lui-même; je suis bien certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retranchemens-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton à imposer.*

Doucement, Messieurs, doucement; parlez avec plus de retenue & de respect d'un si grand Ministre.

Le Marquis da CONCHINY.

Messieurs, Monsieur le Duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place, *à part*..... tant qu'ils y sont.

Le Duc de BELLEGARDE.

Allons, allons, Monsieur, laissez-nous.

Ces deux Officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'Acte.



SCENE III.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

EH bien! Monſieur le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de Monſieur de Sully, la preuve du deſir que l'on en a;... ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du ſouper de ce ſoir;.... & d'y ſaiſir l'occaſion de parler au Roi, pour achever de le déſabuſer de ſon Monſieur de Roſny, que je crois actuellement perdu, ſi vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh bien, tenez: je ſerois fâché qu'il le fût: au vrai, j'en ſerois fâché; car j'aime la perſonne de Monſieur de Sully, moi: mais cependant on ne ſçauroit s'empêcher de deſirer un peu qu'il ne ſoit plus en place; car dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en ſon chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là..... & cela eſt excédent.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Sans doute; & c'eſt ce caractère intraitable & qui ne ſe plie point, qui auroit dû vous en-

gager, Monsieur le Duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée.... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entiérement à vous ; j'ose vous assurer d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté ; je vois cela clairement. La Signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là, c'est elle qui a tout conduit.... c'est un génie.

Le Duc de Bellegarde.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

Le Marquis de Conchini, *très-vivement.*

Oh ! elle est admirable ! indépendamment des Ecrits satyriques, & des Pasquinades qu'elle a fait semer à la Cour contre Monsieur de Rosny, (& que je crois même qu'elle a fait composer,) c'est encore par ses soins & d'après ses recherches, que le Public a été inondé de Mémoires véridiques & sanglans, qui dévoilent toutes les malversations de Monsieur de Sully, & qui démasquent ses projets ambitieux & criminels..... Ensuite je sais qu'elle a fait passer jusqu'au Roi, par des personnes sûres & honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle, je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monsieur..... Monsieur..... je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore ; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du Roi, & dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eue pour lui.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Eh ! Monsieur le Duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu & conserve d'amitié pour Monsieur de Sully, & plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

Conduisant mystérieusement le Duc de Bellegarde à un coin du Théâtre, & baissant le ton de la voix.

Nous avons porté hier le dernier coup ; c'est un écrit de Monsieur de Rosny lui-même ; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui ; ... & cela pourtant sans malignité.... Après l'avoir lu, le Roi, dans la derniere colère, le lui renvoya sur le champ par la Varenne, qui vint me le redire, & qui, sur quelques mots échappés à Sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil qui s'est répandu, comme vous l'avez vu.. Ah ! Monsieur le Duc, si vous aviez voulu nous aider !

Le Duc de BELLEGARDE, *légérement.*

Vous aider, moi ! ... j'en suis bien éloigné,

Monſieur de Conchiny, aſſurément ; & comme je vous l'ai dit, il me reſte toujours pour ce chien d'homme-là un fond d'amitié, dont je ne ſçaurois me débarraſſer.... Et puis, d'ailleurs, c'eſt que je ſuis ſi peu fait à l'intrigue, j'y ſuis ſi gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une ſurpriſe de place, que dans une tracaſſerie de Cour. J'y ſuis moins mal-adroit, vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, *ſouriant.*

Monſieur le Duc, vous avez plus d'adreſſe que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas ; & voici en quoi elle conſiſte : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il eſt heureux ; & au cas qu'elle ſoit éventée, vous ne pourrez pas même être ſoupçonné d'avoir été un des Ingénieurs.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſérieux & fier, & avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monſieur, s'il vous plaît ; vous ne pouvez, ni ne devez penſer que....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, d'un air ſoumis & reſpectueux.*

Eh, non, non, Monſieur le Duc ; je vois à préſent ce que je puis, & ce que je dois penſer

de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres Seigneurs François, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal; moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que Monsieur de Rosny cause dans le Royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la Signora Galigaï, & à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sçais bien que c'est-là votre but..... mais voici le Roi qui sort du Conseil.

Le Marquis de CONCHINY, *bas au Duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble; cela est excellent!



SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse*, le Duc de SULLY, *en habit ordinaire*, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY; suite de COURTISANS, & les deux OFFICIERS des Chasses, *qui se tiennent tous à la porte de l'anti-chambre du Roi.*

HENRI, *s'avançant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il se contient & se retourne vers le Duc de Bellegarde.*

BON jour, mon cher Bellegarde; bon jour, Monsieur de Conchiny; *à Sully*. Le Conseil a fini plutôt que je ne croyois, Monsieur de Sully; notre rendez-vous n'est qu'à midi, Messieurs; nous aurons du tems pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, votre Majesté aura aujourd'hui un tems admirable pour sa Chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui; l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée pour cette saison-ci...... pour l'automne.

Le Duc de SULLY.

Avant son départ, Votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner ?

HENRI, *d'un air froid & géné.*

Non, Monsieur ; il me semble vous les avoir tous donnés dans le Conseil..... à moins que vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

Le Duc de SULLY.

Non, Sire ; je ne crois avoir rien oublié.... Ah ! pardonnez-moi ; je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon, & je vais de ce pas chez lui pour....

HENRI, *l'interrompant avec un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le tems de finir avec Crillon, Monsieur ; il vient à la Chasse avec moi.... Mais, n'auriez-vous rien à me dire, *de l'air de l'embarras*, qui vous regardât, vous, Monsieur ?.... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment ?... cela ne vous gêne-t-il point, Monsieur ?

Le Duc de SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire, m[illegible] mon tems ont toujours

appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez....

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la Reine, que j'aille embrasser mes enfans, je m'en meurs d'envie. Attendez-moi, ici même, dans cette galerie... *d'un air contraint* : il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier...... Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi; vous n'entrerez pas chez la Reine, il est de trop bonne heure; il ne sera pas encore grand jour; mais en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre Gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

Le Roi sort avec M. de Bellegarde, une partie de ses Courtisans le suivent; les autres restent dans la pièce du fond, avec les deux Gardes-Chasses, M. de Sully & M. de Conchiny s'avancent.

SCENE V.

Le Duc SULLY, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

FAISONS parler Monsieur de Sully ; il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets & pleins de hauteur, & je les rendrai au Roi ce soir, tels qu'il me les aura tenus ; *haut.* Vous me voyez, Monsieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous & lui, depuis quelque tems.... je le desire bien vivement du moins.

Le Duc de SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, Monsieur de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Ah, Monsieur ! qu'un grand Ministre est à plaindre ! l'envie & la calomnie le poursuivent sans relâche ; avec tout autre Prince que notre Monarque, je craindrois que....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant d'un ton fier.*

Oui, mais avec lui, je n'ai rien à craindre, & je ne crains rien, Monsieur.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce Prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre; ... qui se souvient que dans les premiers tems vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore.....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! Monsieur, de grace, abrégeons.

Le Marquis de CONCHINY, *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monsieur; & le Roi doit toujours avoir présent à l'esprit, que vous avez négocié au-dedans avec tous les Grands de son Etat, desquels il a été obligé de racheter son Royaume piece à piece... qu'au dehors, vos négociations ont encore été plus brillantes; il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue Reine Elisabeth vous donna à Londres...

Le Duc de SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu! Monsieur, encore une fois, finis-

sons. Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons; à quoi en voulez-vous venir?

Le Marquis de CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, Monsieur le Duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le Roi n'ait pas conservé pour vous au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; & je vous supplie de me dire, si vous n'êtes pas de la derniere surprise, que ce Prince, après toutes les obligations qu'il vous a, & connoissant aussi-bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses, dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois?

Le Duc de SULLY, *avec un air froid & railleur.*

Tenez, Monsieur de Conchiny..... avec un homme moins franc que vous ne l'êtes.... & qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites-là, seroit tout-à-fait insidieuse, & qu'il me seroit également dangereux d'y répondre, ou de me taire; mais avec vous...

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Moi, qui vous ſuis dévoué, & qui...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant auſſi.*

Oh! je le ſçais bien, Monſieur de Conchiny! auſſi je vous dis qu'avec tout autre que vous, ſi je gardois le ſilence dans ce cas-ci, ce ſilence pourroit être interprété au Roi, (par tout autre que par vous,) comme l'effet d'une fierté criminelle; & que... ſi je parlois, au contraire, & que je conviniſſe de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis, j'offenſerois injuſtement mon Maître & mon bienfaiteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui, j'entends très-bien....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Cependant, Monſieur, malgré les riſques qu'il y auroit à courir, en s'expliquant dans une circonſtance ſi délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, de mal-intentionné, & qui viendroit pour ſonder mes ſentimens ſur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, Monſieur de Conchiny; ce que je dirois à mon meilleur ami: c'eſt qu'ayant toujours vécu ſans reproches, & comptant fermement ſur la juſtice du Roi, je ſuis ſi perſuadé, ſi convaincu d'ailleurs de ſes bontés pour moi, que quand j'entendrois de la

bouche même de Sa Majesté, qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas ; & que j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah ! Monsieur ! ... oui ; ... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle... & voyez...

Le Duc de SULLY, *d'un air fier & avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien, & ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentimens de mon ame, & que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes.... dans les mêmes termes.... c'est ce que je n'attends pas de vous ; cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair & moins figuré...

Le Marquis de CONCHINY, *troublé.*

Comment, Monsieur !... moi ! pourriez-vous me croire capable ?.... Mais voici le Roi de retour.

SCÈNE VI.

HENRI IV, le Duc de SULLY.

Le Roi s'arrête à la porte de la galerie. Le Duc de Sully & le Marquis de Conchiny vont à lui ; ce dernier entre dans l'anti-chambre du Roi ; il doit y rester en vue avec le Duc de Bellegarde pendant la Scène ; M. le Marquis de Praslin & quelques autres personnages muets, ainsi que les Officiers des Chasses ci-dessus, resteront aussi dans cette piece, & marqueront leur curiosité & leur inquiétude de l'événement de cet entretien.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, & vous aussi Monsieur de Montmorenci, tenez vous tous quelques momens dans cette piece-ci, je vous prie ; nous partirons après pour la Chasse ; mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à Monsieur de Sully.... Marquis de Praslin ?

Le Marquis de PRASLIN (1).

Sire...

(1) *Note historique.* Charles de Choiseul, Marquis de

HENRI, *au Marquis de Praslin.*

Tenez-vous aussi là-dedans ; & mettez à cette porte deux de mes Gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma Galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes ; je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas qu'on soit à portée de nous entendre.

Monsieur de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la Galerie.

HENRI, *prenant M. de Sully par la main, & l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes ; quittant ensuite sa main, il le regarde, & reste un moment sans parler.*

Eh bien, Monsieur, la façon dont nous sommes ensemble, depuis six semaines ; le froid que je vous marque, & la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre ; vous vous accommodez donc de tout cela, Monsieur ? vous n'en êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble & respectueux.*

Sire, avec tout autre Prince que Henri, je

Praslin, mort Maréchal de France en 1629, étoit Capitaine des Gardes de Henri IV. Ce fut lui qui en 1602, arrêta le Comte d'Auvergne au Château de Fontainebleau.

me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours; mais avec Votre Majesté j'ai pour moi votre équité, vos sentimens;... oserois-je dire votre amitié, & mon innocence! tout cela me rassure & je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, & qui n'a point de reproche à se faire; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie, & m'adresse des plaintes contre vous, & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme & respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits, dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie.... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses & absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit & en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, Sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh mais, mais...

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité; ou, pour mieux dire, de la vraisemblance. *Tirant de sa poche un papier.* C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par la Varenne; quatre mots que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jetter les yeux sur l'explication que j'en donne. *Il donne au Roi ce papier.*

HENRI.

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de Sully.* Ah! Monsieur de Rosny, comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

Le Duc de SULLY.

Quant aux satyres; & sur-tout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force, de style & d'éloquence, & que j'ai lu tout aussi bien que Votre Majesté....

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosny? & vous n'êtes pas venu tout de suite, pour vous expliquer avec moi?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Votre Majesté m'en eût parlé la premiere, j'eusse voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous justification, mon ami? Ventresaintgris, l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet, répond lui seul à tout à tout; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification, & la voici.... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté, se joint l'honneur, dont je ne me suis, & dont je ne veux jamais m'écarter; ils se réunissent l'un & l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... ce sont là mes vrais sentimens.... Pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des possibilités

purement chimériques.... Eh ! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand ?... De me mettre votre couronne sur la tête ?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible ? De la faire passer à quelqu'autre branche de votre Maison, ou à quelque Puissance étrangere ? ah ! mon Prince ! ah, mon Héros ! quel autre Monarque, quelles Puissances, quels États, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne ?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah ! mon cher Rosny ! mon cher Rosny !

Le Duc de SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah, mon cher Maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui Sire, vous m'estimez au point, que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légeres inquiétudes.... & si foibles encore, qu'elles

à...

n'avoient aucune tenue. Eh ! tiens, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse même jamais eu ces légeres inquiétudes ; jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons ; où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots ;... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, Monsieur de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation, & vous & votre Maison. Je veux que....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire, vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin ; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, & les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances ; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi.... je le mérite... mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence, & une extrême circonspection dans les bienfaits dont Elle voudroit

droit encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux, de ne jamais me donner de Places fortes, de Principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui pussent me donner la possiblité de me déclarer Chef de Parti, si je voulois le tenter. Ces graces-là, Sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-Maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! Sire, plût à Dieu que cela fût vrai! mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtisan.

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah Rosny, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous

ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu ſur le cœur que je ne l'aie dépoſé dans votre ſein ; projets, affaires, plaiſirs, amitié, amours, chagrins domeſtiques, je vous ai tout confié ; & vous, vous vous tenez ſur la réſerve pour une mince explication avec moi ! eſt-ce-là être mon ami ?... Ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !... Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Le Duc de Sully, *du ton le plus attendri.*

Ah, mon adorable Maître ! cette force, cette vérité de ſentiment m'éclaire à préſent ſur ma faute. Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier inſtant, & de...

Henri, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monſieur, & vous ſentiriez encore mille fois davantage votre tort, ſi vous ſçaviez, mon ami, ce que j'ai ſouffert, moi, pendant notre eſpece de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous, Roſny ?

Le Duc de Sully, *avec paſſion.*

Oh ! je les préviendrai dès leur naiſſance ! Ah, Sire !... ah, mon ami !... pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot qui vient de m'échapper...

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami. Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens : lorsque tout-à-l'heure, avant de passer chez la Reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, & que je t'ai appellé *Monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête, & une révérence profonde? Eh bien, en voyant ta douleur & ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s'en est fallu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie commencé par-là notre explication.

Le Duc de SULLY, *dans le dernier attendrissement & d'une voix entrecoupée.*

Ah, Sire! ce dernier trait... ah! permettez qu'avec les larmes de la joie.... & de la plus tendre sensibilité.... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier.

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosny? Relevez-vous donc; prenez donc garde; ces gens-là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disons, vont croire que je vous pardonne; vous n'y songez pas, relevez-vous donc.

Rosny, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du Roi, pendant tout ce couplet; le Roi le releve & l'embrasse à plusieurs reprises.

SCENE VII.

HENRI, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les SEIGNEURS de la suite du Roi, les OFFICIERS des Chasses.

HENRI, *s'avançant vers la porte.*

MARQUIS de Praslin, faites relever vos sentinelles. Tout le monde peut entrer; & partons pour la Chasse. Mais avant que de monter à cheval, je suis bien aise, Messieurs, de vous déclarer à tous, que j'aime Rosny plus que jamais;... & qu'entre lui & moi, c'est à la vie & à la mort.

Le Duc de SULLY.

Ah, Sire! comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, Monsieur de Rosny,

Le Duc de BELLEGARDE, *au Duc de Sully.*

Ah! parbleu, mon cher Duc, je prends bien part...

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Ah ! Monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons ; vous lui ferez tous vos complimens à la Chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire ?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosny ; je sçais bien que vous n'aimez pas autrement la Chasse ; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites-là, Sire, cependant si votre Majesté me dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosny, ma Chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas ; & j'ai des pressentimens que si vous en êtes, il nous y arrivera dés aventures agréables ; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, & venez nous joindre au rendez-vous ; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. *Il lui donne un petit coup sur la joue, en signe d'amitié.*

Le Duc de SULLY.

Allons, *Sire*, je cours donc vîte m'habiller.

Il sort.

SCENE VIII.

HENRI, & les précédens.

HENRI.

MONSIEUR de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est pas à moi, *Sire*, je vous le jure.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, *Sire*, ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, & il est d'une habileté dans les affaires....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires ! ajoutez donc, à la tête de mes Armées, dans mes Conseils, dans les Ambassades.... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis, & à mes ennemis; mais partons, partons.

Le Roi sort, suivi de toute sa Cour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'entrée de la Forêt de Senart, du côté de Lieursain.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, *habillés en Paysans du tems de* Henri IV.

L'on entend un Cor-de-Chasse dans l'éloignement.

LUCAS.

PARGUENNE, Mamselle Catau, entendez-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous en voir la Chasse avec moi; all n'est pas loin d'ici; allons du côté que j'entendons les Cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le tems; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la Chasse vienne jusqu'à Lieursain! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connoissons pas pu qu'toi, Lucas; mais, il se fait tard, ma mere m'attend: faut que je ly aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! Monsieur Richard arrive ce soir! queu plaisir! queue joie! j'asperons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, Monsieur Michau votre pere, qui barguigne toujours.... Mais morguenne, c'est bien mal à vous de ne m'avoir pas dit ste nouvelle-là?

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus-tôt donc? je viens de l'apprenre tout à stheure.

LUCAS.

Eh bian falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queue raison! est-ce que je pouvois vous dire ça, paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon, vous pensiais bien à me rencontrer tant seulement! vous ne pensiais qu'à courir après la Chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un?

CATAU.

Mais, voyez-donc queue qurelle il me fait; pendant que jenn'voulois voir la Chasse, que parce que je sçavois ben que je l'rencontrions en chemin, ce bijou-là! ... & il faut encore qu'il me gronde! ... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, Mamselle Catau: c'est que j'ignorions tout ça, nous... dame, voyais-vous; c'est que j'vous aimons tant, tant, tant.

CATAU.

Eh pardi! je vous aimons ben aussi, nous, Monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuque fois sans que je l'méritions; par exemple, hier encore, devant Monsieur & Madame Michau, ne me grondîtes-vous pas d'importance, à propos de ste dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune Seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne sçaurois croire, moi, qu'Agathe s'en soit enallée exprès avec ce Monsieur; c'est une fille si

raisonnable, elle aimoit tant mon frere Richard! Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigois, je l'comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens: Lucas, ne renouvellons pas ste querelle-là, car je te gronderions encore, si j'avions le tems. Mais j'ons affaire, ma mere m'a dit de r'venir. Adieu Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jettant son bouquet au nez.*

Méchante! tiens, vla pour t'apprendre à parler.

SCENE II.

LUCAS, *seul.*

ATTENDAIS-DONC, attendais-donc. La petite espiégle! alle est déja bien loin.... C'est genti, pourtant, ça! la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jetter au nez! ça est tout-à-fait agriable! *Ramassant le bouquet, & appercevant Agathe en se relevant.* Mais, que vois-je? ons-je la barlue! avec tous

ces biaux ajustocions-là, c'est Mamselle Agathe, Dieu me pardonne!

SCENE III.

LUCAS, AGATHE, *habillée comme une Bourgeoise étoffée du tems de Henri IV, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, & coëffée en dentelles noires.*

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas; de grace écoute-moi, un moment.....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué, comm'vous vla brave, Mamselle Agathe! vous vla vêtue comme une Princesse! vous arrivais donc de Paris?.... de la Cour?.... faut qu'vous y ayez fait une belle forteune, depis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieursain! Monsieur Jérôme vot pere, qu'est l'pu p'tit Fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnaître....! Allais, vous devriais mourir de pure honte!

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable: le Marquis de Con-

chiny m'a fait enlever malgré moi, & m'a fait conduire à Paris ; ce cruel m'a tenue six semaines dans une espece de prison.... ma vertu, mon courage & mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant, & t'ayant apperçu d'abord, & ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, & qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur ! les biaux tarmes ! comme ça est bian dit ! vla c'que c'est que d'avoir demeuré, depis vot enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux ste Signora Léonore Galigaï, là ousque le Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça ! ça vous a apprins à bian parler, & à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous ?.... crayais-vous que je vous crairons ? tarare, comme je fis la dupe de ste belle loquence-là !

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vôt ami! après c'qu'ous avais fait! l'ami d'une parfide qui trahit Monfieur Richard, à qui alle affure qu'all'laime; & qui, par après, le plante-là, pour un Seigneur qu'all' ne peut époufer!... à qui all' vend fon honneur pour avoir de biaux habits, & n'être pus vêtue en payfanne! moi, l'ami d'une criature comm'-ça!.... fi, morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qui gni en a fur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'eft plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'eft pus vrai.... Et ça eft indigne à vous, d'avoir mis comme' ça le trouble dans not' Village.... d'avoir arrêté tout court nos mariages!... J'étois prêt d'apoufer, moi, Mamfelle Catau, la fœur de Monfieur Richard; Monfieur Michau, fon pere, à elle, & à lui.... Monfieur Michau, qu'eft le pus riche Meûnier de ce Royaume, vous auroit mariée vous-même à Monfieur Richard fon fils, qu'eft un garçon d'efprit... qu'a fait fes études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous:.... qui fçait le latin; & qui à caufe de ça, & de dépit de

ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il, se percipiter dans l'Église, à celle fin de devenir par après not' Curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mamselle, à celle fin de demander justice à not' bon Roi, qui ne la refuse pas pus aux Petits, qu'aux Grands.

AGATHE, *à part en soupirant.*

Que je suis malheureuse! comment me justifier?... *haut.* Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un gros tort d'en conserver, oui!... Bon! vous larmoyez! eh ouiche! Toutes ces pleurs de femmes-là sont de vrais attrapes minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne me pas croire sincere; mais, si ce n'est pas pour moi; du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un

service, qu'en t'appercevant au commencement de la Forêt, je suis venue te demander ici.... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu'c'est, Mamselle?

AGATHE, *très-affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grace, rends-lui cette lettre, *(Elle lui présente une lettre.)* que je lui écrivois à tout hazard, & que l'occasion que je trouvai sur le champ de me sauver, ne m'a pas même laissé le tems d'achever..... donne la lui donc;..... prends-moi en pitié.... & ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri, & se retenant.*

Baillez-moi ste lettre, la belle Pleureuse; je la ly rendrons. Vous m'avais attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau, non... Non, palsangué; & je ly parlerons conter vous, je vous en pervenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, & qui sera biantôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Vas, ce n'est pas toi qu'il m'importe de

convaincre de mon innocence ; c'eſt mon amant, c'eſt ſon pere, aux pieds deſquels je ſuis réſolue de m'aller jetter, pour leur jurer que je ne ſuis point coupable. Avertis-moi ſeulement dès que Richard ſera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le pormettons.

SCENE IV.

LUCAS, *ſeul, & mettant la lettre dans ſa poche.*

COMME ces femelles avions les larmes à commandement ! ça pleure quand ça veut déja & d'un.... & pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shiſtoires, d'shiſtoires.... qui n'ont ni pere ni mere : & preſque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finiſſons toujours par gober ça ; je ſomme aſſez bénais pour ça.

Baiſſer ici les lampes.

Et dalieure, ſte petite mijaurée-là, qui par ſon équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout

not' cœur ! C'est-il pas endevant çà !... Mais l'ami Richard devroit être arrivé ; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais, c'est ly même !

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

PARDI, Monsieur Richard, que je nous embrassions !... encore... morgué, encore. Je n'me sens pas d'aise, mon ami !

RICHARD.

Ah, mon cher Lucas ! j'ai plus besoin de ton amitié que jamais, mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc ?

RICHARD.

Comment ? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jetter aux pieds de Sa Majesté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny qui a sçu mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien apperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir ; c'est une lettre, qu'après cela, j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas ; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle !... elle !... Ah ! sans doute, cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même !... Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! elle l'aime, vrai ?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime ;... elle ne m'aime plus ;... ma rage... Mais calmons ces transports qui ne font qu'irriter mes maux ; oublions la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh ! vous ferez très-bian. Alle est ici stapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle eſt ici ! elle eſt ici !

LUCAS.

Oui, alle eſt ici de tout à ſtheure. Ell' m'eſt déja venu mentir ſur tout ça, la petite fourbe.... Et pour ſe juſtifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que jons-là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as eune lette d'elle, & pour moi ? Donne donc vîte, donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre ſans la donner.*

Tenais, la vlà ; mais croyais-moi, déchirons-la ſans la lire ; ignia que des fauſſetés là dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours.... Quelle eſt ma foibleſſe ! Tu as raiſon, Lucas, je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment eſt de ſentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'eſt bian adoré à vous ! Mais liſais donc tout haut que je voyons c'qu'a chante.

RICHARD, *liſant la lettre d'une voix altérée, & le cœur palpitant.*

Très-volontiers. *Il lit.* « *Le Lundi, à ſix*

» *heures du matin. N'ajoutez aucune foi, mon*
» *cher Richard, à l'affreuse lettre que vous avez*
» *sans doute reçue de moi; c'est le valet de cham-*
» *bre du Marquis de Conchiny, ce vilain Fa-*
» *bricio, qui m'a forcée de vous l'écrire, en*
» *m'apprenant que vous étiez à Paris, & que*
» *son Maître étoit déterminé à se porter contre*
» *vous aux dernieres violences, si je ne vous*
» *l'écrivois pas. Il m'a promis en même tems*
» *que pour prix de ma complaisance, l'on m'ac-*
» *corderoit plus de liberté. Ce dernier article m'a*
» *décidée; car si l'on me tient parole, je compte*
» *employer cette liberté à me sauver d'ici; nul*
» *danger ne m'effrayera; je crains moins la*
» *mort, que de cesser d'être digne de vous. Je*
» *vous écris cette lettre sans sçavoir par où ni*
» *par qui je puis vous la faire tenir; c'est un*
» *bonheur que je n'attends que du Ciel, qui*
» *doit protéger l'innocence. Je vous aime tou-*
» *jours, je n'aimerai jamais que... Mais j'ap-*
» *perçois que la petite porte du jardin est ou-*
» *verte... ma fenêtre n'est pas bien haute.... avec*
» *mes draps je pourrai... J'y vole.*

Ah, Ciel! elle sera descendue par sa fenêtre; Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas!

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée! eh! je venons de la voir. Vous don-

nais donc comme un gniais dans toute ſtécriture-là, vous !

RICHARD.

Comment, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'alle a d'genie ſte fille-là ! la belle lettre ! queu biau ſtyle ! comm'ça eſt en même tems magnifique & parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrois penſer qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pouſſeroit la perfidie juſqu'à....

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué ; je l'croyons de reſte. Ce Marquis & elle, ils auront arrangé ſte lettre-là enſemblement, & par exprès, pour qu'ous en ſoyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'eſt point capable d'une telle horreur, & toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous diſons que c'eſt sûrement-là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à ſon Village.

RICHARD.

Comment ! malheureux ! tu t'obſtine... à vouloir qu'une fille comme Agathe....

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures not' ami! Mais tenais ; quand je n'nous y obstinerions pas.... là, posez quall' soit innocente ;... après avoir été six semaines cheux ce Seigneur, qu'est-ce qui le croira? faut qu'all' le prouve, paravant que vous pissiez la revoir avec honneur! Voudriais-vous en la revoyant sans qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, & qu'all' vous conduise à l'épouser? c'est ce qui arriveroit da, & ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très-tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas ; je ne dois pas m'exposer à la voir, je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais, allons chez toi, mon cher ami, j'y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes sens, & me remettre un peu.

Baisser les lampes tout-à-fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere, & au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous ; aussi-bian v'la la nuit close ; & ste forêt, comme vous sça-

vais, n'est pas sûre à ces heures-ci; ignia tant de Braconniers & de Voleurs, c'est tout un. Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en soupirant.*

Oui, allons mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau; & puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon pere de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur, ce seroit un chagrin de plus pour moi. *Ils se retirent.*

SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obscurité, & en tâtonnant.*

Nous avons manqué nos Relais, Monsieur le Duc, cela est cruel!

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire!

Le Marquis de CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la

peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant*.

Un chemin du diable ! ... Quel cerf ! il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly ; il passe ensuite la riviere ; nous fait traverser la Forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures ; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous sommes.....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant*.

Sans sçavoir où nous sommes. Mais, j'entends marcher ; ... quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

Le Duc de SULLY, *arrive en tâtonnant, & saisit le bras du Duc de Bellegarde.*

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Duc de SULLY.

AH, Sire, seroit-ce vous ! Est-ce vous, Sire !

Le Duc de BELLEGARDE.

C'est la voix de Monsieur de Rosny, & son cœur ; car il n'est occupé que de son Roi.

Le

Le Duc de SULLY.

C'est moi-même... Eh ! c'est vous, Duc de Bellegarde ! Êtes-vous seul ici ? sçavez-vous où est le Roi ? a-t-il quelqu'un avec lui ?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé ; il n'étoit point avec le gros de la Chasse quand je l'ai perdu ; & pour moi, je suis ici, uniquement avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre serviteur, Duc de Sully. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval ?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux Valet qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais dites-moi donc, Messieurs, en quel endroit de la Forêt nous trouvons-nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi, nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous sçavons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela est agréable !... & sur-tout pour un galant Chevalier comme moi, qui devoit, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ;.... soit dit entre nous...... sans vanité & sans indiscrétion, Messieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! je pense au Roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon ! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh ! quoi, Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier, par quelque voleur ? Que sçais-je, moi ! ... *avec colère.* En vérité, le Roi devroit bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui ! Quel diable ! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le tems ; & cet homme-là ne sauroit-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles !...

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez, &c....

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Et moi aussi; assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu! Messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente..... Car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

Un PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois.*

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN, *chantant sur l'air des Forgerons de Cythere.*

Je suis un Bucheron
Qui travaille & qui chante.....

Le Duc de SULLY, *arrêtant le Paysan.*

Qui va là? qui es-tu?

Le PAYSAN, *jettant son bois de frayeur, & tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miséricorde! Messieurs les voleurs, ne me tuais pas... Mon cher Monsieur, si vous êtes leux Capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie!... la vie, Monsieur le Capitaine, la vie!.... V'la quatre Patards & trois Carolus, c'est tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous! Capitaine des voleurs, mon cher Sur-Intendant! Cela est piquant au moins, mais très-piquant?

Le Duc de SULLY, *d'un ton sévere.*

C'est plaisanter bien à propos, & bien légérement, Monsieur!

Le Duc de BELLEGARDE, *au Paysan.*

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi; nous ne sommes point des voleurs, mais des Chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

Le PAYSAN.

Eh! parguenne, Messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

Le Duc de SULLY.

De Lieursain, dis-tu?

Le PAYSAN.

Oui, Monsieur, & v'navais qu'à me fuire.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près ; car nous sommes excédés de lassitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi ?

Le PAYSAN, l'interrompant.

Oh oui, car je vons vous mener cheux le Garde-Chasse de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux ; & les lapins nous mangiont, nous.

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au Paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri ; conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *lui en donnant aussi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

Le Marquis de CONCHINY, *lui en donnant de même.*

Tiens encore. Eh bien ? nous crois-tu toujours des voleurs ?

m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons.....

Il paroît se reposer un instant, on tire un coup de fusil, il s'éveille, & se releve en mettant la main sur la garde de son épée.

Il y a ici quelques voleurs; tenons-nous sur nos gardes.

SCENE X.

Deux BRACONNIERS, HENRI IV.

I. BRACONNIER, *sortant du bois, & voyant son camarade tirer, en paroissant.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

II. BRACONNIER.

Oui, c'est une Biche. Il me semble l'avoir entendu tomber.

HENRI, *allant vers le fond du Théâtre.*

Ce sont des Braconniers; je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux, je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guètte ; je me sauve, moi.

II. BRACONNIER.

Parguenne, & moi je m'enfuis.

HENRI, *les appellant.*

Eh ! Messieurs !... Messieurs !... Bon, ils sont déja bien loin... ils auroient pu me tirer d'ici, & me voilà tout aussi avancé que je l'étois.

SCENE XI.

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, & une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

AH ! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les Cerfs de notre bon Roi. Qu'ètes-vous ? allons qu'ètes-vous ?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... *(à part, & se boutonnant pour cacher son Cordon bleu.)* Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais-donc, qu'ètes-vous ?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne ſuis point un coquin.

MICHAU.

M'eſt avis que vous n'valient guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'eſt-ce qu'a tiré le coup de fuſil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'eſt pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je ments.. je ments? ... *A part.* Il me ſemble bien étrange de m'entendre parler de la ſorte... *Haut.* Je ne ments point; mais....

MICHAU.

Mais... mais... mais je ne ſons pas obligé de vous craire. Queul eſt vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom.... mon nom?....

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où vénient vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il eſt preſſant... *Haut:* Mais voilà des queſtions... des queſtions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas ;... &, dans ce cas-là qu'on me suive cheux le Garde-Chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre ! eh ! de quel droit ? de quelle autorité ?

MICHAU.

De queu droit ? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous sommes de Paysans ici, de garder les plaisirs de not' Maître.... Dame ! c'est que voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici j'y sarviont de Gardes-Chasses, sans être payés pour ça, afin que vous ell' sachiais.

HENRI, *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même ! ma foi c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore !

MICHAU.

Queuque vous marmottez-là tout bas ? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien ; mais auparavant voudriez-

vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grace-là ?

MICHAU.

C'eſt, je crois, pus qu'ous n'méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' déſenſe ?

HENRI, *toujours du ton badin.*

Je vous repréſenterai bien humblement, Monſieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi, & que, quoique je ſois un des plus minces Officiers de Sa Majeſté, je ſuis auſſi peu diſpoſé que vous à ſouffrir qu'on lui faſſe tort. J'ai ſuivi le Roi à la chaſſe ; le cerf nous a mené de la Forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci ; je me ſuis perdu ; &....

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieurſain ! ça n'eſt guère vraiſemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah ! je ſuis à Lieurſain !

MICHAU.

Ça ſe peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher bon Roi à la chaſſe ? ça eſt indigne, ça !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'eſt que mon cheval eſt mort de laſſitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué. S'il y arrive quelqu'accident, vous m'en répondrais déjà. Mais, tenais, j'ons bien de la peine à craire.... Là, dites-moi là; dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais! eh! c'est mentir ça.

HENRI, *légérement.*

Eh bien, Monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, & je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une piece d'or, & demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué je voyons à présent qu'vous dites vrai; vous êtes de la Cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui, & vous faisient pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quienrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, appernais que je n'sis pas Courtisan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; & j'aime mieux ça, parce que ça est plus court; que je sis Meûnier de ma profession; que je n'ons que faire de vot' argent; que je sons riche.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon; & je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant le sourcil.*

Tu me parois!... avec toi!.... Eh mais, v's'êtes familier, Monsieur le mince Officier du Roi! eh mais, j'vous valons bian, peut-être! Morgué, ne m'tutoyais pas, j'naimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, Monsieur! bien des pardons....

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh non, ne gouaillais pas; c'n'est point que je soyons fiar; mais c'est que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce soit, que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là; je veux devenir votre ami, Monsieur Michau, & que nous nous tutayons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh oui, tout différent..... Mais de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers; & pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je fis bon-homme. Venais-vous-en cheux nous; vous y verrais ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée; & ma fille Catau qui est jeune & jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous pernais feu d'abord! vous m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui; j'aime tout ce qui est joli, moi; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh oui, l'on vous en garde! Oh! mais, ne badinons pas: venez-vous-en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'soir, j'ons

eune poitraine de viau en ragoût, eun cochon de lait, & un grand lievre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner? mais sans découcher Mademoiselle Catau

MICHAU.

Oh! j'vous coucherons dans un lit qui est dans not' gregnier en haut, & qu'est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau, & ça, pour cause. Je vous aurions bian baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu; mais dame, je voulons que not' enfant soit bian couché par perférence.

HENRI, *toujours gaiement & avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu, je serois fâché de le déranger; & vous avez raison, cela est d'un bon pere.

MICHAU.

C'est qui sera las; c'est qui sera harrassé, voyais-vous. Allons, allons, venais-vous-en, Monsieur. Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible.

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un Chasseur, c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué! v'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi; je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici; il est excellent, quand ce seroit pour la bouche du Roi. Laissais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaintgris, je ne demande pas mieux!

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian q'vous n'avais pas menti, vous êt' Officier de not' bon Roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes; il me paroît plaisant de ne me point faire connoître.

MICHAU.

Allons! allons! Suivez-moi donc, Papa!

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Maison du Meûnier.

L'on voit au fond une table longue de cinq pieds sur trois & demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe & les serviettes sont de grosse toile jaune; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les assiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Batteliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles, près de l'une est un rouet à filer, au pied de l'autre est un sac de bled sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU, *suivant sa mere.*

MARGOT.

VOIS, Catau; vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvart; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table? Vla Michau, vla ton pere qui va rentrer de la Forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mere, rien n'y manque; tout est ben arrangé à présent, mon pere trouvera tout tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui; vla qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l'ons mis sur d'la cendre chaude; il n'y a plus rien à voir de ce côté-là; ainsi, remettons-nous donc à not' ouvrage; car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mere.*

Vous avez raison, ma mere.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mere de tous vices; eh, tiens: si ste petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rien faire, cheux ste grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui comme une criature, si elle avoit sçu s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman: vla mon frere qu'arrive ce soir, je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai crue toujours sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds ! vla eune belle sagesse encore ! mais n'en parlons pus ; c'est eune trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d'autres histoires. Contez-moi, par exemple, d'shistoires d'Esprits... C'est ben singulier ! je n'voudrois pas voir eun Esprit pour tout l'or du monde, & si cependant je sis charmée quand j'entends raconter d'shistoires d'Esprits. Si ben donc ma mere, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit. Mais stella est ben sûre, ma fille ; c'est Michau, c'est vot' paire ly-même qu'a vu revenir st'Esprit-là qui revenait.

CATAU.

Mon paire l'a vu ! il l'a vu !

MARGOT.

Vot' paire : ce ne sont pas-là des contes, pisqu'c'est ly-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, & y venoit de pardre son paire ; & vla que tout d'un coup, quand Michau fut couché, & que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'Esprit qui revenoit, sans doute,

du sabat.... qui glissit tout le long de sa cheminée ;... & qui entrît dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes, trela à, trela à... trela à, trela.

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes !... ah ! le cœur me bat !... de grosses chaînes !

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, & qui faisient un bruit terrible... &, pis après, le Revenant allît tout droit tirer les rideaux de son lit ; cric, crac.... cric, crac.

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! que j'aurais t'eu de frayeur !... Eh de queue couleur sont les Esprits ? Dites-moi donc ça, pisque mon paire à vu st'ilà.

MARGOT.

Oh ! pardinne ! il n'ell' vit pas en face ; car, de peur d'ell voir, vot' paire fourit bravement sa tête sous sa couverture.... Mais il entendit ben distinctement l'Esprit, qui lui disit : rends à Monsieu le Curai six gearbes de blé dont ton paire ly a fait tort sur sa dixme ; ou sinon, demain je vienrai de tirer par les pieds.

CATAU, *plus tremblante.*

Ah ! tout mon sang se fige ! & mon paire eut-il

ben peur? *On frappe à la porte.* Bonté divine! n'est-ce pas-là un Esprit?

MARGOT, *tremblante aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte. Va t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourante de peur.*

Ah, ma mere! je n'oserois.... allez-y vous-même... vous êtes plus hazardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben, eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais, ne parlais donc pas, comme si vous aviais peur, ma mere, ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant; si je pis m'en empêcher. *L'on frappe encore plus fort.* Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi, ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah, ma mere! ça ressemble à la voix de mon frere Richard!... y sera mort, & c'est son esprit qui revians.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise! j'ai dans l'idée moi, que c'est ly-même. *On frappe encore.*

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc. Eh mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh ! c'est ly-même, je vons ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *embrassant sa mere.*

COMMENT vous portez-vous, ma mere ?

MARGOT.

Fort bian, mon cher enfant.

RICHARD, *embrassant Catau.*

Et vous, ma sœur Catau ?

CATAU.

A merveille, mon cher frere.

RICHARD.

J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu, si fait, mon pauvre garçon; mais c'est qu'ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant.*

Oui, c'est que ma mere a eu peur.... Mais

qu'avous fait, cher frere ? eh ben avous vû le Roi ?

MARGOT.

Est-il bel homme ? oh ! il doit être biau, il est si bon !

RICHARD.

Hélas ! je n'ai pas pu le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon pere ?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil, & il est sorti pour vouaire qui s'peut être.

RICHARD.

Les Braconniers ne vous laissent point tranquilles ?

MARGOT.

Oh ! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Hola hée ! Margot, Catau, eune lumiere, eune lumiere.

MARGOT, *allant ouvrir.*

Tian, tian, vla ton paire qu'arrive.

SCENE III.

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

EH ben ! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil, est-il pris ?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que st'étranger à qui faut qu'tu donne à souper, & eun logement pour ste nuit.

MARGOT.

Oh ! j'ons ben nous, trouvé eun étranger ben meilleur, puisqu'il nous appartient : vla Richard revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri.*

Not' fils est revenu ! Eh ! le vla ce cher enfant !

HENRI, *à part, & en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, & il m'eût jetté à terre.

MICHAU.

Mais queue joie de te revoir ! eh bian, comment t'en va, mon garçon ?

RICHARD.

A merveille, mon pere ; & le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve !

MICHAU.

Ma foi, Monsieur, vous m'excuserais, je sis ravi de revoir ce pauvre Richard, si ravi..., *tournant le dos à Henri.* Ignia pus d'un mois que je n'l'ons vu ; oh oui, faut qu'gni ait pus d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mere ; cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami. Mais aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... Et toi, mon fils : dis-nous donc, accoute ici. *Il continue de parler bas avec Margot, Richard & Catau, qui paroissent lui répondre, & il ne se leve que lorsque le Roi finit son à parte.*

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir ! je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire.... de voir la nature humaine sans déguisement ! cela est charmant ! Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir si-tôt ? Est-ce que t'aurois réussi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

RICHARD.

Non, mon pere ; je ne l'ai pas même pu voir ; ce qui m'auroit fait grand plaisir, car je ne l'ai pas vu plus que vous tous.... & ce qui m'en a empêché, c'est que.... je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison, je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à st'heure-ci, moi, parlons donc de la Chasse du Roi qu'est venu ici de Fontainebleau ; c'est singulier ça ! & ce Monsieur qu'est un petit Officier de Sa Majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse ; qui s'est égaré, & que je ramassons.

RICHARD.

Cela eſt très-bien à vous, mon pere; & nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis bien ſenſible à vos bonnes façons pour moi. *A part.* Pardieu, ces Payſans-ci ſont de bien bonnes gens!

MICHAU.

Allons, Margot: allons, Catau; faites-nous ſouper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. *Elle ſort.*

CATAU.

Mon paire, vla la nappe qu'étoit déja miſe d'avance; je vons chercher encore eun couvert pour Monſieur. *A Henri lui faiſant la révérence.* Monſieur a-t-il un couteau ſur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuiſine.



SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raison, papa Michau, Mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Ah ! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfans, nous. Mais, Catau, kée ! J'oubliois....

SCENE V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

Quouqu'vous souhaitez, mon pere ?

MICHAU.

Parguienné, fille, c'est que j'ny pensions pas. Rince un grand gobelet, & apporte à Monsieu un coup de cidre; il le boira bian en attendant le souper; il doit être altéré, c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU, *à Henri.*

Vous l'allais avoir dans l'instant, Monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

SCENE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'EST qu'on a soif quand on a chassé, je sçavons ça. *A Richard.* Eh bian, mon garçon, dis-nous donc quéqu't'as vu de biau à Paris.

RICHARD.

Mon pere, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand Monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce Roi bien aimé.

MICHAU.

Ça été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tian: le Seigneur de not'village avoit bian raison de dire, que c'est lorsqu'un Roi est bian malade, qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses Sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction !

RICHARD.

Oui, mon pere. Hélas ! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, Monsieur Richard ? Eh ! pourquoi cette exception ? Quelle raison ! Quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris ?

MICHAU.

Oh, ça c'est une autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort ; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh ! ignia pas grand mal à ça.



SCENE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant du cidre.*

MICHAU.

ALLONS, varse à boire à Monsieu, ma Catau, il t'sarvira le jour de tes nôces. *A Henri.* J'vous ont fait donner du cidre putôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça ; pere.

Il lui frappe sur l'épaule.

HENRI.

A votre santé, Monsieur Michau ; à la vôtre Monsieur Richard ; à la vôtre & pour vous remercier, très-belle & très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh, morgué, j'oubliois... Richard, avant de souper viens-t'en ranger avec moi, queuques sacs de farine qui sont dans nôt' cour. Ne faut point leux laisser passer la nuit à l'air... Vous voulais bien le permettre, Monsieu ?... Toi, Catau, reste avec not' hôte, pour l'y tenir compagnié.

CATAU, *courant après son pere.*

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon pere ?

MICHAU, *derriere la coulisse.*

Non fille, tian toi-là.

SCENE VIII.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part sur le bord du Théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante...... mais charmante... Si elle sçavoit qui je suis.... Non, non, rejettons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites-donc là tout de bout dans un coin, Monsieu? Que ne vous assisez-vous? Je vons vous chercher eune chaise.

HENRI, *l'arrêtant par la main.*

Demeurez, belle Catau; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, vla encore eune belle peine! est-ce que vous nous perneź pour vos poupées de filles de Paris? Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant, & la caressant.*

Votre main? oh! pour cela non; elle est trop ...lie, je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh ! laissez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les complimens ; & sur-tout ceux des Messieux, ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons, je sçavons ça.

HENRI.

Oh, mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais.... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur.... Oh ! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles ! voyais encore comme il me regarde !

HENRI, *en riant.*

Eh, mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche ! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les Paysans de votre village ?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

CATAU.

Eh mais, tredame ! Monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien. Eh sans doute, il y en a quel-

qu'un auquel votre petit cœur donne la préférence ? Je le trouve bienheureux !

CATAU.

Et bien ! il dit toujours comme ça lui, qu'il n'est pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contens.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien. Avouez-le-moi ?

CATAU.

Eh ! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas ; stapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon paire barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh ! il faut que votre pere vous fasse épouser Lucas ; qu'il en finisse ; je le veux absolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux... comme il dit ça ce Monsieu ! Je le veux ! Et le Roi dit ben nous voulons. Oh ! sachez qu'on ne fait vouloir à mon pere que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite. *A part en s'éloi-*

gnant. J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le Roi, sans m'en appercevoir.

CATAU, *allant à lui.*

Il le souhaite !.... & il me plante-là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chere fille; & vous verrez si je me moque. Je compte parler à Monsieur Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux.... Et j'ose vous prédire, qu'avant que je sorte d'ici, vous serez heureuse. *La serrant entre ses bras.* Mais bienheureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenez pas comme ça; aussi-bien vla que j'apperçois mon paire.

SCENE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU.

PARDON, Monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec ste petite fille, qui ne sçait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primò*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU.

Eh bian, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici la table, pour qu'on puisse passer derriere. Mon frere, prêtez-moi un peu la main.

Elle va pour prendre la table avec Richard, & Henri veut lui en épargner la peine.

HENRI, *à Catau.*

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte! allons-donc, Monsieu, je n'souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine....

HENRI.

Eh non, laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux Richard. *Ils vont prendre la table & l'apportent sur le devant du Théâtre.* Toi, Catau, va-t'en avertir ta mere, & sarvez-nous à souper tout de suite. *Catau sort.*

SCENE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD,

Pendant que Michau & Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc; & range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

OH, parguenne, Monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous; Richard & moi, j'aurions été charché le banc, & arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon, bon! sans façon, Monsieur Michau; eh parbleu sans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaise.*

Non, Monsieu; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCENE XI.

MARGOT & CATAU, *apportant les plats.*
HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

ALLONS, boutons-nous vîte tretous à table. Mettais-vous sus ſte chaiſe-là, Monſieu ; toi, Margot, prend ſtaute chaiſe, & mets-toi ilà.

MARGOT, *à ſon mari, avec reſpect.*

Eh non, pernais-la puſtôt ; vous avais d'couteume de vous mettre ſus eune chaiſe, mon ami.

HENRI, *offrant ſa chaiſe.*

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, Monſieur Michau, reprenez votre chaiſe ; je ſerai ravi d'être ſur le banc, moi ; cela m'eſt égal en vérité.

MICHAU, *à Henri.*

Morgué, Monſieu, eſtc' qu'vous vous gauſſez de nous, avec vos façons ? Je ſçavons vivre. Eſtc' qu'vous nous pernais pour des cochons ! Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur ſiége, donc ?

HENRI.

Allons, allons ; j'obéis, Monſieur.

MICHAU.

Vous faites bian... ſied-toi donc, femme ;

je voulons rester-là entre ma fille & mon fils. *Ils s'asseient tous.* Oh ça, beuvons un coup d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, & vous inspirez la franche gaieté, Monsieur Michau;.... *Refusant de la pinte de Michau, & se saisissant de celle qui est devant lui.* Non, servez Madame Michau; je vais en verser, moi, à notre belle enfant, & je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit. Tiens donc, femme; tends donc, Richard. *Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.* Monsieur, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *buvant aussi à la santé de Henri.*

Monsieur, permettez-vous?....

HENRI.

Bien obligé, Messieurs & Mesdames; *serrant la main de Catau.* Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aïe, aïe! Monsieur, comme vous me sarrez la main! ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné

savoir l'intention de vous faire du mal ; au contraire.

MICHAU.

Tenais, Monsieu, je vous sars ste première fois-ci ; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes, sans çarimonie, c'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI.

Grand merci, Monsieur. *Il sert Catau.* Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sçai si vous avez de l'appétit ; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace, ben obligée Monsieur ; v'sêtes ben poli !

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres ; je sis sarvi, moi..... (*Ils paroissent manger comme des gens affamés ; sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.....*) V'la un biau moment de silence. *Silence.* Allons, ça va bian, nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chair que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vîtesse.*

Oh ! ma foi, voilà un civet qui en donneroit,

quand on n'en auroit pas ! il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la grosse morguenne ; mais c'est qu'Monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere, c'est que Monsieur est honnête ; il veut bien trouver à son goût, ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant & dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh mais ! Si je beuviémes !

HENRI.

C'est bien dit, car je m'ennoue ; & puis je veux griser un peu Mademoiselle Catau, pour sçavoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, Monsieu ; comme vous y allais !

Ils boivent & choquent tous.

MARGOT, *à Richard.*

Queuque t'as mon fils, tu ne manges point ?

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mere, & je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu n' manges plus, chante nous la petite chanson! — Ou, putôt, femme, commence, toi! ça vaura mieux! Tian! dis-nous lacelle que le Garde-Chasse rapportit de Paris, la semaine dergniere.

MARGOT.

Laquelle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne, lacelle, qui découvre le Pot aux Roses des amours de not' bon Maître, avec ste belle Jardigniere du Châtiau d'Anet.

MARGOT, *d'un air d'embarras.*

Eh! mon ami, j'enn'me souvian pus de l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc! Eh, c'est l'air de ce Noël nouviau!

Il chante: Où s'en vont ces gais Bergers?

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui! Je m'ell'rappelle! en vla assez, *à Henri.* Vous excusrais, Monsieu, si je chantons comme au Village.

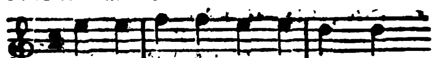
HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très-bien.

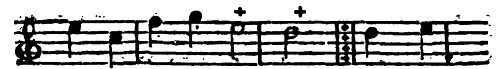
MARGOT.

C'est vot' grace! — Mais v'la toujours la chanson, à bon compte. *Elle chante sur l'air : où s'en vont ces gais Bergers?*

Très-lentement.



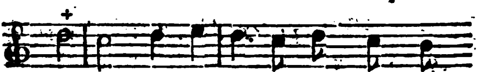
C'EST dans Anet que l'on voit la



belle Jar-di-nie-re; Qu'un grand



Prince, à ce qu'on croit, aime d'une ma-



niere, Qu'avant deux ou trois mois l'on



prévoit Qu'elle deviendra me-re.

MICHAU, *à Henri.*

Alle deviandra mere? ... C'est un peu libre, ça!

(1) Le Grand-pere de Dufresny, dont nous avons des Comédies, étoit fils de la belle Jardiniere d'Anet, & de Henri IV.

HENRI, *en souriant*.

Oui, oui; ce n'est pas autrement se géhenner.

MARGOT, *à Henri*.

Accoutez-donc le reste! ignien a encore deux verſets.

Deuxieme Couplet.

C'eſt lui, qui de ta beauté,
La belle Jardiniere,
Cueillit, avec loyauté,
Cette Fleur printaniere,
Dont le fruit, à ſa maturité,
Te doit rendre bien fiere.

MICHAU, *à Henri*.

All'aura raiſon d'être fiare; tenais, ſi j'aviais été jolie fille, j'auriais voulu, moi, avoir un rejetton de ſt' Heros-là, par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon pere!

MARGOT.

Ah! ça n'eſt pas ſage, not'homme, ce qu'ous dites-là! ça n'eſt pas bian ſeyant! Vaux mieux me laiſſer achever de chanter.

Troiſieme & dernier Couplet.

Tu fais courir après toi,

La belle Jardiniere,
Un Galant, qui ſous ſa loi
A mis la France entiere:
Gaſcon, Soldat, Capitaine & Roi,
Tu dois être bien fiere!

MICHAU, *à Henri.*

L'appeller Gaſcon, ça eſt plaiſant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un air badin, mais ſans rire.*

Oh, très-plaiſant! très-plaiſant!

MICHAU.

Oh! oui, oui! ça eſt drôle; mais, à toi, à perſant, Richard: dégoize-nous ſte chanſon, que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi!...

HENRI, *l'interrompant tout en dévorant.*

Quoi! votre Maîtreſſe vous a trahi, Monſieur Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours en mangeant.*

Ne ly en parlais donc pas; vous le feriais pleurer; point de queſtion là-deſſus; vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT.

Oui, chante mon fieu; ça t'égayera, & nous itout.

CATAU.

Oh oui, oui; chantez, chantez, mon frere; & pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *à Catau avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux; ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste & contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon pere; & par égard pour Monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

Il chante.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand-Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri:
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma Mie,
O gué,
J'aime mieux ma Mie.

Henri se détournant & répétant à demi voix, au Roi Henri, d'une façon gaie & d'un air satisfait.

HENRI.

La chanſon eſt jolie, très-jolie ; & Monſieur la chante à merveille.

MICHAU.

Jell' crois qu'il la chante bian ! Parguenne ! eh ! c'eſt ly qui l'a faite. Dame ! Monſieur, il eſt ſçavant not' fils !

HENRI.

A vous, aimable Catau ; la vôtre à préſent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas preſſer : car je n'avons pas une aſſez belle voix pour ça.

Elle chante, le viſage tourné vers Henri IV.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards ;
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour !

Henri ſe détourne, & répète avec émotion : Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue à chanter, & ſans qu'elle s'interrompe pour cela.*

HENRI.

C'eſt chanter comme un Ange ! *Il embraſſe Catau.* Cela méritoit bien un baiſer.

CATAU,

CATAU, *honteuse, & s'essuyant la joue.*

Pardi, Monsieu, vous êtes ben libe avec les filles !

MICHAU, *à Catau.*

Allons, tu t'es attirée ça par ta gentillesse, faut en convenir... *Sérieusement à Henri.* Mais il ne fautroit pas recommencer au moins, Monsieu, je vous en prions. Guiable ! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, Papa Michau ; Mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal. Eh bian, moi, je vons itout vous dire une chanson, & pis vous viandrais me baiser par après, si je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air .... C'est l'air du Pas d'Henri Quatre dans les Tricotet. La, la, la, la, m'y voici, j'y suis.

Il chante sur l'air qui est noté ci-après.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Allons, chorus.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :

J'aimons les filles,

Et j'aimons le bon vin.

Choru.

L'on reprend le refrain en chœur.

2.

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'Ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

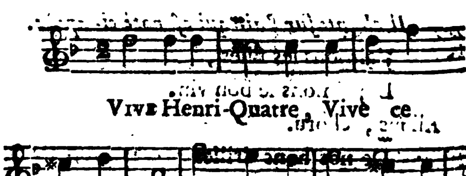
Chœur.

Tous chantent les deux derniers vers en chœur.

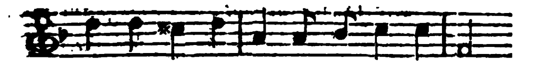
3

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant;

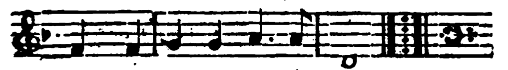
Henri doit marquer pendant que l'on chante ce Couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroisse aller jusqu'aux larmes; & c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette Scène, jusqu'au moment où il se lève de table, affecter de pleurer, & leur donnent.



Roi vaillant! Ce Diable-à-quatre



le tri-ple ta-lent De boire & de bat-



tre ; Et d'être un verd galant.

Ah ! grand choru pour celui-là.

Tous reprenant en chœur.

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant,

Mais parguenne, Monsieu, beuvons à la santai de ce bon Roi, & vous ly dirai, au moins ; mais dites ly, vous qu'avez l'honneur de l'aporcher ; dites ly ; promettais-le-moi.

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets, il le sçaura sûrement.

Ils se versent du vin, & choquent tous avec le Roi.

MARGOT, *se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons.

MICHAU, *debout & choquant.*

Et que je l'chérissons.

CATAU, *aussi debout & choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout, & s'alongeant pour choquer,*

Et que nous l'adorons,

HENRI, *attendri, au point d'être prêt à verser des larmes,*

Je n'y puis... plus tenir... je suis prêt... à verser des larmes,... de tendresse & de joie. *Il se détourne.*

MICHAU, *à Henri.*

Comme vous vous détournais ! est-c'que vous n'topais pas à tout c'que je disons-là de not'Roi, donc ?

HENRI, *d'un ton entrecoupé,*

Si fait, mes amis.... au contraire ; votre amour pour votre Roi.., m'attendrit au point que mon cœur... allons, allons, à la santé de ce Prince. *Ils recommencent à choquer,*

MARGOT.

De ce bon Roi

CATAU,

De ce cher Roi.

MICHAU,

De ce vaillant Roi.

RICHARD,

De ce grand Roi,

MICHAU.

De ſes enfans, de ſes deſcendans... Eh bian! dites donc itoût un mot d'éloge de not' Roi! Eſt-c'que vous n'oſeriais le louer donc vous; à vous peür qu'ça ne vous écorche la langue? M'eſt avis, morgué, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne ſeriez-vous pas un d'ces anciens Ligueux? Oh! vous n'êtes pas un bon François, morgué.

HENRI, *dans le dernier attendriſſement.*

Pardonnez-moi.... de tout mon cœur... à la ſanté.. de ce bon Roi.

MICHAU, *avant d'avaler ſon vin.*

De ce bon Roi!... Parguenne, l'on a ben de la paine à vous arracher ça!

MARGOT, *après avoir bu.*

Stapendant, ſes louanges venons d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coutent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué! ça fait du bian de boire à la ſanté d'Henri! oh ça, je n'mangeons plus; levons-,

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en Paysanne.*

Eh bian, Mamselle ! Ie vla Monsieu Richard : parlais-ly donc ! mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *se jettant aux pieds de Michau & de Richard successivement.*

Ah, Monsieur Michau !... Ah, Richard !... Je viens me jetter à vos pieds, & vous supplier de m'entendre.

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... je ne souffrirai pas.

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh, qui vous amene ici, ma Mie ? faut êtr' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait !

RICHARD.

Eh ! mon pere, épargnez....

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, Monsieur, que l'excès de ma har-

desse mériteroit ce nom, si j'étois coupable : mais c'est le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi..... mes pleurs m'empêchent...

HENRI.

A part. Conchiny! Conchiny! *Haut à Michau.* Qui est cette fille-là! elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche! c'est eune jolie fille qui s'est vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pustôt que d'apouser honnêtement mon fils! Ça fait eune jolie fille, ça!

L'on frappe à la porte, Margot & Catau arrivent & ouvrent.

SCENE XIII.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, le GARDE-CHASSE.

MARGOT & CATAU, *ensemble.*

{ Mon mari,
{ Mon pere, c'est Monsieur le Garde-Chasse.

MICHAU.

Ah! ah! c'est bian tard que...

Le Garde-Chasse.

C'est, Monsieur Michau, qu'il y a trois Seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le Roi, qui ont soupé chez moi, & à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. Mais, les voici..... Bon soir Monsieur, Michau.

Michau.

Bon soir, Monsieur le Garde-Chasse.

Le Garde-Chasse se retire.

SCENE XIV & *derniere.*

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Michau.

Voyais, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieu-là est un Seigneur itout; je ne l'crois pas; il s'est dit Officier du Roi; *tirant par le bras le Roi, qui a le visage tourné d'un autre côté.* Voyais, reconnoissais-vous st'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY, *ensemble.*

Quoi! c'est vous, Sire!... Sire, c'est vous-même!

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi! c'est-là le Roi! c'est-là notre bon Roi! notre grand Roi!

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis; je le veux, mes enfans; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du Roi.*

Non, Sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du Marquis de Conchiny, qui m'a arraché à tout ce que j'aime, au moment que j'étois prête à épouser Richard... les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'est Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, & d'un ton sévère.*

M. Conchiny.... qu'avez-vous à répondre?

Eh bien ? eh bien ? répondez-donc ! vous paroissez interdit !

Le Marquis de CONCHINY, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, Sire ; ... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit ?... &... n'avoûrois-je pas à Votre Majesté une affaire de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie ?

Le Duc de BELLEGARDE, *légerement, au Duc de Sully.*

Eh mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien, Sire, le fait est que j'ai eu envie, (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune Paysanne ; ..... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle !... vous y avez donc employé la violence ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh mais, *Sire*, si vous voulez;... c'est mon Valet de chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; & je vais....

HENRI, *d'un air sévère.*

Eh, c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY, *avec feu.*

Ah, Sire! ne m'accablez point de votre colère! J'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte; Agathe est vertueuse; Agathe ne m'a point cédé la victoire; & pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis; & qu'il me punisse sur le champ, si je vous en impose.... Eh! dans cet instant, c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrace, que les remords cruels & le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble & sévère.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime de votre part n'en est pas moins commis, je leur en dois la réparation. Ainsi donc: je veux que vous fassiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire ; je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons....

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah ! divine Agathe ! cet aveu du Marquis de Conchiny... & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine & entiere conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable ; c'est moi qui le suis, d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle ; &c....

MICHAU.

T'as raison, mon fils, & tu peux à présent épouser ste digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *Au Marquis.* Retirez-vous, & ne paroissez pas devant moi, que je ne vous le fasse dire. *Conchiny se retire. A part, au Duc de Sully.* Aussi-bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là, d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites ; nous en parlerons dans un autre tems... *Haut.* Oh ça ! mes enfans, j'ai bien des enga-

gemens à remplir ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe, & à votre fils, Monsieur Michau ; mais vous ne sçavez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche ; & pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *sautant de joie.*

Dix mille francs & Catau!

Tous ensemble.

MICHAU.

Quel bon Roi!

RICHARD.

Ah, Sire!

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince!

HENRI.

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, Sire. *Se relevant & d'un air attendri.* Ah, mon cher Maître! par ces traits de justice & de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en Roi, & en Pere avec ces bons Paysans, qui sont vos Sujets & vos En-

sans, tout aussi bien que votre Noblesse. Mais, Sire, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous le faites tous les jours. *Avec colère.* Permettez-moi de le dire à Votre Majesté; cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu! Sire, votre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le Duc de Bellegarde*) à des Serviteurs comme nous qui vous adorent; (*montrant les Paysans*) & au Peuple François dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui; tu as raison, mon ami; tu m'attendris: ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, Sire! c'est que ce Gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS *ensemble, s'inclinant.*

Ah, notre Roi! ah, notre Pere! consarvais-vous, consarvais-vous!

HENRI, *regardant tous ces Paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué, consarvais-vous! Vous

venais de marier nos jeunes gens ; faut, Sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais queul excellent homme ! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu ; je n'connoissions pas tout nct' bonheur, & si j'avons manqué au respect.... de la considération....

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, & je veux demeurer votre ami au moins, Monsieur Michau... Mais brisons-là ; j'ai besoin de repos, &...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire ; venais coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon fils & de Catau. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au Moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

Michau conduit le Roi & les deux Seigneurs.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons remener Agathe cheux elle ; & à demain aux nôces, mes enfans.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LE GALANT ESCROC,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose ;

PRÉCÉDÉE

DES ADIEUX DE LA PARADE,

Prologue en Vers libres.

PERSONNAGES.

LA PARADE. *Ce Rôle doit être joué par un homme, grotesquement habillé en femme.*

L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE.

LA FONTAINE.

LA GRAVELURE.

La Scène est au bas du Parnasse.

Après avoir vu représenter quelques Parades, l'on s'en dégoûta bien vîte; & c'est à cette occasion, que fut fait le Prologue suivant, qui annonce des COMÉDIES DE SOCIÉTÉS.

L'on ne se fût pas amusé à jouer des Parades il y a vingt-cinq ans & plus, si les Proverbes charmans de M. Carmontel eussent été imprimés alors.



LES ADIEUX DE LA PARADE, PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA PARADE, L'AUTEUR.

LA PARADE.

AH çà, Monsieur l'Auteur, ah çà,
Vous sçavez comme j'emme prête !...

L'AUTEUR, *interrompant.*

Madame la Parade, allons, laissez-moi là.

LA PARADE.

Queu petit impoli c'est-là !
Quoi ! c'est ainsi que l'on me traite,
Après m'avoir fait treize enfans, (1)
Que sur notre Théâtre on a vu triomphans !
Treize enfans !...

(1) L'on avoit joué une douzaine de Parades.

SCENE II.

L'AUTEUR, *seul.*

Voyez la funeste menace !...
Mais, poursuivons mon projet Calotin;
J'apperçois le bas du Parnasse;
Cherchons-y cette Muse, au regard libertin,
Qui, jadis, inspira Bocace.
Mais, ne la vois-je pas ?... Non, ce masque à sa main
Me désigne Thalie.

SCENE III.

LA FAUSSE DÉCENCE, *un petit masque à la main.* L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Eh ! non, ce n'est point elle;
Mais, je vous arrête en chemin
Pour vous donner des conseils pleins de zèle...
Je sçais que vous quittez la Parade, & je vais...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ah ! Madame, pardon; trouverez-vous mauvais

Si

Si j'ose prendre la licence
De vous demander votre nom?...
C'est que j'en meurs d'envie...

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Oh! non;
Je le dis, volontiers..... Mon nom est la Décence.
C'est moi, qui dans le monde établis les égards,
L'étiquette & la convenance;
Qui d'une feinte Agnès compose les regards;
Et qui lui fais sa contenance;
Je donne le bon ton; je supprime l'aisance;
C'est moi qui fais donner dans les plus grands écarts,
Le beau sexe, avec bienséance.

L'AUTEUR, *à part.*

Eh! je me la remets! C'est la fausse Décence!

LA FAUSSE DÉCENCE.

Que dites-vous tout bas?

L'AUTEUR.

Mais je dis que je pars.

LA FAUSSE DÉCENCE.

Eh! pourquoi donc?

L'AUTEUR.

C'est qu'il me semble,
Pour répondre à votre pourquoi,

Peut-être bien....

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant avec un cri & une grimace.*

Ah fi! je l'ai toujours haï.

L'AUTEUR.

J'en suis fâché pour vous; car ce conte folâtre
Offre à la Comédie, & d'excellens portraits,
Et des caractères très-vrais.

LA FAUSSE DÉCENCE, *d'un air ironique.*

Fort bien! à votre place aussi, je risquerais
De faire un jour, en plein Théâtre,
Parler les *Bijoux indiscrets.*

L'AUTEUR.

Pourquoi non? je ne vois pas, moi, que l'on raisonne,
Dans le monde, beaucoup mieux qu'eux.

LA FAUSSE DÉCENCE.

Fi! l'horreur! je vous abandonne.
Cet homme est-il assez affreux?

L'AUTEUR, *la retenant.*

Qu'un moment, à mon tour, ici je vous arrête,
Pour ne nous revoir de nos jours;
Déesse, qui n'avez que le dehors honnête....
Écoutez mes avis, ils sont bons, & sont courts:
Réglez vos actions, plutôt que vos discours;

Et ne vous faites point toujours
Des chimères pour les combattre.
Souvenez-vous, qu'au tems du joyeux Henri Quatre,
La Gravelure dominoit,
L'on disoit, tout à trac, le mot, comme il venoit.
L'on ne connoissoit point, dans notre ancien langage,
Cette *Décence*, triste & pédante, & sauvage,
Que le défaut de mœurs, en ce siécle perdu,
Met en place de la vertu;
Mais aussi, dans cet heureux âge,
En revanche, on voyoit plus d'une femme sage;
Au lieu que, de nos jours....

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant d'un air de mépris.*

Arrête. A cet outrage
Tant, & tant de fois rebattu,
Je ne puis tenir davantage....
Tu ne vaux pas l'honneur de te voir combattu.

Elle sort avec indignation.

Quand on le dit, ce n'est pas pour s'en plaindre;
Choisissez, n'ayez point de peur..

L'AUTEUR.

Sur mon ton libre, ils m'ont tant fait la guerre....

LA FONTAINE.

Bon! bon! (*bas & à part.*) embarrassons-le; & j'en sçais un moyen.

Haut, & d'un ton malin & de persifflage.

La femme du compere Pierre;

Lui désignant un de ses volans.

Tenez, c'est un sujet, qu'on peut mettre très-bien
Sous les yeux de votre Parterre.
Rendez-le tel qu'il est; & qu'il n'y manque rien.
L'on vous demande ici des Pieces de Spectacle;
Ce Conte, en action, en doit présenter un,
Qu'on ne doit pas trouver commun.

L'AUTEUR.

Oui dà! mais, j'y vois quelqu'obstacle.

LA FONTAINE, *se retenant de rire.*

Ma foi, moi, je n'en trouve aucun.
Encor un coup, voyez que de jeu!... de spectacle
Ce sujet-là vous donne!... Eh! quel moment!
Si vous pouvez le rendre décemment;...
Et l'on peut s'en tirer.

L'AUTEUR.

Je vous crois un Oracle;
Mais, sur ce point je suis d'un autre sentiment.
Appercevant la Fontaine, qui éclate de rire.
Quoi! vous me persifflez?... Je suis bien sot, vraiment.

LA FONTAINE, *riant encore.*

Eh bien cherchez un autre Conte
Qui n'aille point au criminel.
Trouveriez-vous mieux votre compte
Dans la *Chose impossible*, ou l'*Anneau d'Hans-Carvel*?

L'AUTEUR.

Tout aussi peu.

LA FONTAINE.

Prenez: à *Femme avare*,
Galant Escroc.

L'AUTEUR.

L'aventure est bizarre...
J'en ai le plan tout fait;... mais il est bien gaillard.

LA FONTAINE.

Tant mieux! mais, mettez beaucoup d'art
A farder les détails; à bien voiler l'ordure.
Appercevant la Gravelure.
Eh! par bonheur, ici le hasard nous procure
Cette Muse Gauloise, & dont l'esprit naïf,

L'air ſans apprêt, le crayon expreſſif,
Me fit dans mes écrits égayer la nature;
C'eſt la gentille GRAVELURE.

SCENE VI & *derniere.*

LA GRAVELURE, LA FONTAINE, L'AUTEUR.

LA GRAVELURE, *voilée d'une gaze très-fine.*

OUI, c'eſt moi qui gaiement viens vous offrir mes ſoins;
Mon but eſt de vous ſatisfaire.
Je ſçais tous vos projets, j'entre dans vos beſoins;
Mais, c'eſt à la charge au moins,
Que quand j'aurai de vous affaire,
Vous entrerez auſſi dans ce qui peut me plaire.

LA FONTAINE.

La choſe eſt juſte de tous points.
Madame, à nos efforts que les vôtres ſoient joints;
C'eſt le *Galant Eſcroc*, qu'il met en Comédie.

L'AUTEUR, *vivement.*

Qu'on me paſſe des libertés.

LA FONTAINE.

Il le faut; il veut faire une Piece.... hardie.

L'AUTEUR.

Brûlantes.

LA FONTAINE.

Pleine de gaîtés.

L'AUTEUR.

De traits vifs.

LA FONTAINE.

De naïvetés,

L'AUTEUR.

D'horreurs charmantes....

LA GRAVELURE, *l'interrompant.*

Arrêtez.

Ce siécle, dans les mots, veut de la modestie;
Sur tout le reste il vous absout.
Les équivoques, les ordures
Sont, à présent, de mauvais goût.
Voyez ce voile, il faut en couvrir tout.....
Mais, vous viendrez très-aisément à bout
De plaire au sexe, même en faisant des peintures,
Et, j'ose dire les moins pures;
Sauvez le mot, vous sauvez tout.

LA FONTAINE, *en riant.*

C'est à moi que cela vint d'abord dans la tête.
Je tentai le premier, pour surprendre les sens,
De mettre un coloris honnête
A des Tableaux fort indécens.

LA GRAVELURE.

Oui, tout dépend de la tournure.

L'AUTEUR, *éclatant de rire.*

Ma foi, le monde en avançant,
De plus en plus devient plaisant;
Comment! même la Gravelure
Se refuse au terme indécent?

LA FONTAINE, *à l'Auteur.*

Mon fils, vous aimez trop l'ordure;
Cela vous soit-dit en passant.
Ne soyez pas, mais paroissez plus sage.

LA GRAVELURE, *reprenant vivement.*

Oui; pourquoi donner le brûlot?
Mon dieu, je gagne davantage
A présenter toujours l'image;
Et laisser deviner le mot.

LA FONTAINE.

Ne soyez point incorrigible.

L'AUTEUR, *hésitant.*

Oui; je crois la chose possible.

LA GRAVELURE.

Je vais par un exemple ici,
Vous la rendre encor plus sensible.
En vous chantant les couplets que voici.

Elle tire une Chanson de sa poche.

LA FONTAINE & L'AUTEUR, *ensemble.*

Quoi! c'est une Chanson?...

LA GRAVELURE, *l'interrompant.*

Oui, c'est un Vaudeville
Dont le fond trop gaillard s'adoucit par le style...
Par-là vous jugerez à quel degré, combien,
Jusqu'où l'on peut porter, (& sans découvrir rien,)
La transparence de mes voiles.
Écoutez; c'est un entretien
Entre un Berger, nommé Julien,
Et la Bergere Quatre Étoiles.
Dont je vous dirois bien à l'oreille le nom.

LA FONTAINE.

En ce cas dites-le nous donc.

LA GRAVELURE.

C'est la fausse Décence.

L'AUTEUR.

Bon!
Quoi! ce seroit cette fausse Décence,
Dont, un seul instant, la présence
M'a donné pour un an d'ennui?

LA GRAVELURE.

Eh oui, c'est elle-même, eh oui!
Oui, c'est sur elle...... & c'est une avanture

Manqué de respect deux fois,
Il n'en dit pas davantage;
La Bergere l'encourage,
Et lui dit, en l'agaçant:
Votre silence m'outrage;
Mais cela n'est pas décent.

L'AUTEUR.

Quoi! Madame la Gravélure,
En conscience! Quoi! c'est-là
Ce que vous appellez tournure?
Oh! je me rends; oh! me voilà
Prêt à traiter dans ce goût-là,
Ce Conte qu'offre ici le divin la Fontaine.

LA GRAVELURE, *emmenant la Fontaine.*

Allons donc arranger cela.

L'AUTEUR, *aux Spectateurs.*

Vous, de grace, qu'il vous souvienne,
Messieurs, que s'il m'échappe ici quelques gros traits,
C'est que, de la Parade, à peine,
Je suis encor sorti; j'en suis encor tout frais.

Fin du Prologue.

LE GALANT ESCROC,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Monsieur GASPARIN, *Financier.*

Madame GASPARIN, *Tante de Sophie.*

SOPHIE, *Niéce de Madame Gasparin, Amoureuse du Chevalier.*

Le CHEVALIER, *Amoureux de Sophie.*

Le Comte de GULPHAR, *parent du Chevalier.*

La Scène est dans un Sallon commun aux appartemens de Monsieur & Madame Gasparin.



LE GALANT ESCROC, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, *seul, tenant une lettre qu'il lit tout bas, & paroissant parler à cette lettre.*

EH mais, ma chere Madame Gasparin, vous écrivez très-bien.... vous me donnez-là un rendez-vous en bonne forme, cela est très-bon.... Il y a long-tems que j'ai envie de vous avoir; & votre lettre est satisfaisante à cet égard... votre style est fort tendre...; oh très-tendre! mais vous le faites payer cher. Comment, diable! il faut que je vous trouve deux cens louis, que vous dites que vous avez perdus au jeu! je vous aime.... bien.... d'accord;... mais je ne suis pas si tendre, moi. Deux cens louis! à qui les emprunter?...

Parbleu, ma chere Dame, vous me traitez comme un Financier, & je ne suis qu'un homme de qualité. Deux cens louis !... voilà donc où tendoient toutes les agaceries (indécentes, j'ose dire) que vous me faites depuis un mois ?... vous aviez votre but. Je croyois tout platement, moi, que vous en vouliez à mon cœur, ou à ma personne..... & point du tout, c'est à ma bourse que vous en voulez... oh ! cela me fait naître de violens soupçons.... *En s'adressant à la lettre.* Ah ça, Madame Gasparin, répondez-moi : avez-vous véritablement perdu cet argent-là au jeu ?... je n'en crois rien, moi, d'autant plus que vous me demandez le secret sur cette perte avec tant d'affectation, que je parierois ma tête qu'elle n'est pas réelle. Ah ! voici le Chevalier qui pourra m'en éclaircir.

SCENE II.

Le COMTE, le CHEVALIER.

Le Comte.

AH ! bonjour, mon petit Chevalier.

Le Chevalier.

Salut au Comte de Gulphar.

Le Comte.

Quand on veut te voir, mon petit parent, il

faut venir te chercher chez Monsieur Gasparin. Mais dis-moi, il y a cinq jours que je suis à la campagne, as-tu entendu parler d'une perte de deux cens louis, que la Gasparin a faite au jeu, depuis trois ou quatre jours ?

Le CHEVALIER, *vivement.*

Non, Monsieur, & rien n'est si faux que cette prétendue perte au jeu ; c'est un ridicule qu'on veut lui donner ; voilà comme on est dans le monde ; on ne finit point de faire des histoires sur les jolies femmes de Finance.

Le COMTE.

Es-tu bien sûr que ce soit si fort un conte bleu ?

Le CHEVALIER, *plus vivement.*

Oh sûr, & très-sûr. Vous sçavez qu'amoureux, comme je le suis de sa niéce, je ne quitte plus Madame Gasparin ; mais notamment, depuis dix jours je n'ai pas manqué de souper tous les soirs dans ses sociétés avec elle.... Et je vous dirai même une circonstance, indifférente aux autres, mais assommante pour quelqu'un qui aime ; c'est que, depuis six jours j'ai eu constamment le malheur de faire la partie de Madame Gasparin, au lieu de faire celle de sa niéce.

fait; on ne met pas plus de mystère à l'un qu'à l'autre.

LE CHEVALIER.

Oh pour moi, je suis assez heureux pour ne pas connoître encore cette dépravation-là.

LE COMTE.

Dépravation! quel terme! mais vas donc dans le monde, tu n'as nul usage.

LE CHEVALIER.

Oh! s'il faut être vicieux pour....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Oh! trève de morale, mon cher ami, l'on a tant vu de cela.

LE CHEVALIER.

Eh bien oui, Monsieur, laissons cela; revenons à mon mariage avec Sophie: Monsieur Gasparin ne demande pas mieux, mais sa femme n'est point de cet avis; &, parce que je ne suis point riche, l'intérêt s'oppose à la plus belle union.

LE COMTE.

Tu persistes donc toujours à vouloir te marier?

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah! Monsieur, tout mon bonheur....

LE COMTE, *l'interrompant.*

A la fin, tu me ferois croire que tu n'es pas encore

encore arrangé avec cette petite fille, quoi! réellement tu n'es pas arrangé? tu ne l'es pas? je m'y perds.

Le Chevalier, *fièrement; & d'un air presque menaçant.*

Tenez, Monsieur le Comte, faites sur moi tant de plaisanteries que vous voudrez, mais respectez, je vous le demande en grace....

Le Comte.

Oh! tu es amoureux comme un Roman? allons, cela mérite punition; il faut que je te marie pour faire finir tes petites manieres.

Le Chevalier.

Eh! parlons sérieusement, de grace.

Le Comte.

Eh bien, oui, très-sérieusement. Je veux faire réussir ce mariage; il n'y a que le caractère intéressé, (*en riant*,) & très-intéressé de Madame Gasparin qui nous traverse; mais il faudra que nous en venions à bout.

Le Chevalier, *vivement.*

Ah! Monsieur, je vous devrai la vie. Vous sçavez que Sophie & moi nous avons été élevés ensemble; & qu'elle m'étoit destinée, avant que ses parens eussent perdu tous leurs biens; qu'un de ses oncles a laissé par testament à

Sophie deux cens mille écus, à condition qu'elle se marieroit du consentement de Madame Gasparin, qui ne me trouve pas, moi, un parti assez riche pour sa niéce.

Le Comte, *qui a rêvé pendant tout le couplet précédent, sort de sa rêverie par un éclat de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah!

Le Chevalier.

De quoi riez-vous donc? vous me désespérez.

Le Comte.

Point du tout, point du tout; je ris de l'idée qui vient de me venir pour toi, comme pour moi.... Chevalier, ton mariage est fait.

Le Chevalier.

Comment? expliquez-vous?

Le Comte.

Il est fait, te dis-je; il ne sçauroit manquer; mais je ne puis te dire comment je m'y prendrai.... J'entends Gasparin, laisse-moi entamer l'affaire avec lui; & retrouve-toi ici sur le soir.

Le Chevalier sort.



SCENE III.

Le COMTE, *seul.*

MA foi,.. je crois mon idée heureuse. Elle établira mon petit Chevalier, en jouant un tour excellent à la charmante Gasparin, que j'aurai moyennant cela. Et, par-là, d'ailleurs, je me vengerai de ce petit Publicain, qui, à force d'argent, vient de m'enlever *la petite Souris* de l'Opéra. En vérité, si ces gens de Finance continuent, l'on ne pourra bientôt plus avoir de filles; & c'est aussi là la cause qui l'empêche de donner de l'argent à sa femme; & ce qui fait que sa femme m'en demande... mais, le voici justement.

SCENE IV.

Le COMTE, GASPARIN.

Le COMTE.

QUOI! vous sortez déja, mon cher Gasparin?

GASPARIN, *tirant sa montre.*

Oui, Monsieur le Comte; quoiqu'il ne soit guères que trois heures, je vais à ma petite

maison y faire arranger une maniere de petite alcove galante : vous soupez avec nous ?

LE COMTE.

Je compte là-dessus, mais je suis heureux de ne vous avoir pas manqué, car j'ai une confidence, & un emprunt à vous faire, mon cher Gasparin.

GASPARIN.

Voyons, Monsieur le Comte, ce que c'est.

LE COMTE, *hésitant un peu.*

C'est.... c'est.... c'est une honnête femme ; une Citoyenne fort belle, assez jeune, qui a même quelqu'esprit, & dont j'ai envie depuis long-tems. Or voici le fait ; je puis l'avoir, si je veux, mon ami, pour deux cens louis : cela n'est pas plus fin que cela.

GASPARIN.

Allons donc, & vous appellez cela une honnête femme ?

LE COMTE.

Eh mais il le faut bien, son mari a quatre-vingt mille livres de rente, vois si ce n'est pas là une honnête femme ?

GASPARIN.

Est-il possible ?

LE COMTE.

Oh si possible, que si vous voulez, mon cher Gasparin, me prêter les deux cens louis....

GASPARIN.

Eh mais, Monsieur le Comte....

LE COMTE, *avec un peu de hauteur.*

Quoi! mais?... quoi donc?

GASPARIN.

Eh non, je suis tout prêt à vous les donner, mais c'est que je me fais une conscience de prêter de l'argent pour cela; vous vous en repentiriez, & vous me reprocheriez.... Quel diable! une femme comme celle-là ne vaut pas deux cens louis.

LE COMTE.

Oh je conviens de cela, elle ne les vaut pas.

GASPARIN.

Elle a beau être la femme d'un homme riche, c'est une créature que cela.

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah! si je vous la nommois, vous ne m'en parleriez pas comme cela, mon cher.

GASPARIN.

Eh dites-moi son nom, que je voie si je la connois?

LE COMTE.

Je ne le puis, en conscience.

GASPARIN.

Voilà un beau scrupule ! une femme comme celle-là mérite-t-elle des ménagemens ?

LE COMTE.

Non, ce n'est pas une femme de qualité, ce n'est point une femme qui ait un nom ; mais c'est qu'il vous est connu.

GASPARIN.

Eh bien par conséquent....

LE COMTE, *l'interrompant avec une sorte d'impatience.*

Par conséquent vous ne le sçaurez pas ; allons au fait, mon cher Gasparin : voulez-vous me prêter ces deux cens louis, ou me laisserez-vous aller à l'usurier ?.... déja... c'est que la tête me tourne de cette aventure-là.... & je suis déterminé.....

GASPARIN, *lui donnant l'argent.*

Ah, parbleu, plutôt que de vous laisser aller à l'usurier, tenez, voilà les deux cens louis que je viens de recevoir d'une répartition, & que j'avois mis dans ma bourse de jeu.

LE COMTE, *prenant l'argent.*

Mille graces très-humbles.

GASPARIN.

Tenez, j'ai pourtant du regret.

LE COMTE.

Console-toi, mon ami, je tâcherai de l'avoir pour rien ; avec une pareille espece, on peut bien marchander, n'est-ce pas ?

GASPARIN.

Sûrement. Parbleu tâchez de l'avoir pour rien, cela en sera mille fois plus plaisant. Ah çà, je vous laisse.

LE COMTE, *le retenant.*

A propos : j'oubliois. Eh mon ami, terminons le mariage de Sophie & du Chevalier, finissons cela ; unissons ces petites bonnes gens, qui en meurent d'envie.

GASPARIN.

La peste ! je le crois bien que le Chevalier voudroit déja avoir épousé Sophie ! indépendamment de deux cent mille écus, dont sa tante a la disposition, & qu'elle pourra fort bien être notre héritiere à l'un & à l'autre ; c'est que Sophie est une fille adorable.... Ils disent tous qu'elle a de l'esprit comme les Anges.... & d'ailleurs, c'est que c'est le meilleur cœur.... c'est tout plein de sentiment.... &, le sentiment est

leur cheval de bataille, aujourd'hui, comme vous ſçavez ! .... mais ce mariage dépend entiérement de Madame Gaſparin.... Vous avez du crédit ſur ſon eſprit, tâchez de la déterminer, je vous ſeconderai ; ah çà, vous permettez....

Il s'en và.

Le COMTE, *parlant du côté par lequel Gaſparin eſt ſorti.*

Je ſçaurai bien l'amener-là ſans vous, mon pauvre ami, actuellement que j'ai votre argent.

SCENE V.

Le COMTE, *ſeul.*

CELA eſt divin ! ſublime ! ce cher mari qui me prête de l'argent pour payer ſa femme, cela eſt unique ! & puis, cette petite femme va peut-être jouer le ſentiment avec moi, comme vient de dire ſon mari ; je vais avoir de ſa part, une ſcène de la premiere tendreſſe, & de la derniere fauſſeté... Je vais bien m'en donner la comédie : il eſt sûr d'abord, que je puis pouſſer la plaiſanterie auſſi loin qu'il me plaira. Le bon Gaſparin eſt un peu imbécile.... C'eſt un de ces Financiers épais, tels qu'ils étoient autrefois ; cela ne voit, & cela n'entend que le ſon des écus. Mais voici la divine Gaſparin..

SCENE VI.

Le COMTE, Madame GASPARIN.

Madame GASPARIN, *d'un air de retenue.*

ENFIN, Monsieur le Comte, vous voilà!... je vous attendois avec la plus grande impatience.

Le COMTE.

Et moi, Reine, j'arrive exprès de la campagne, pour voler à vos ordres, & vous apporter les deux cens louis.... *Tirant la bourse que vient de lui donner Gasparin.*

Madame GASPARIN, *l'interrompant.*

Laissons cela, Monsieur, j'aurois trop à rougir...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Rougir! eh, de quoi donc, Madame? Seroit-ce de la passion que vous m'avez inspirée? votre lettre m'avoit donné lieu de penser qu'elle vous avoit touchée.

Madame GASPARIN, *affectant l'air embarrassé.*

Quand je vous l'ai écrite, j'avois la tête perdue, par les revers que je venois d'essuyer au jeu; &, par le peu de ressources que je me voyois pour m'en relever.... L'estime singuliere

que j'ai toujours faite de vos sentimens, m'avoit d'abord fait imaginer de m'adresser à vous....

Le Comte, *l'interrompant.*

Eh bien, Madame, c'est le parti le plus sage que vous ayez pu prendre.

Madame Gasparin, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Monsieur. La réflexion m'a fait sentir combien il étoit dangereux pour moi de vous avoir obligation.

Le Comte.

Dangereux pour vous ! mais en quoi donc, s'il vous plaît ? n'est-il pas tout naturel de s'adresser à une personne dont on est sûr d'être aimé ?... Car, je ne crois pas que vous puissiez douter de mon amour... En vérité, je raffole de vous...

Madame Gasparin.

Eh ! c'est précisément tout cela qui m'effraie, & qui me détermine à me défaire plutôt d'une partie de mes diamans. Et c'étoit pour vous le dire que je vous attendois.

Le Comte, *feignant d'être fâché.*

Allons, Madame, vous ne m'aimez point, cela est clair. Je me suis abusé ; votre billet a causé mon erreur ; j'avois cru y reconnoître l'amour, sous le voile de la confiance ; mais, je le

vois, je ne ſuis qu'un viſionnaire. Non, vous ne m'aimez pas; vous ne m'aimerez jamais.... je ſuis bien malheureux!

Madame GASPARIN, *tendrement & baiſſant les yeux.*

Ou bien injuſte!

Le COMTE, *avec un feint tranſport, & d'un ton léger.*

Ah! vous me rendez la vie!.... mais promettez-moi donc d'abandonner le cruel deſſein que vous aviez de vous défaire de vos diamans; j'ai ici de quoi vous ſauver ce déſagrément. Promettez-le moi; je l'exige de vous; je dis plus; je le veux abſolument.

Madame GASPARIN, *d'un ton de molleſſe.*

Mais, de grace, Monſieur le Comte, n'exigez pas ce ſacrifice-là de moi, je vous en prie. Tenez, je ſens que ma délicateſſe ſeroit bleſſée...

Le COMTE, *l'interrompant vivement & légerement.*

Vous parlez de délicateſſe? mais ſçavez-vous que vous offenſez prodigieuſement la mienne, quand vous balancez? mais, ſi j'étois auſſi vétillard, que vous l'êtes ſur le ſentiment, ſçavez-vous bien que vous me feriez imaginer que vous

pensez que le plaisir que je vous fais me coûte quelque chose ? .... & en honneur, cela ne me coûte rien ; mais rien ; d'honneur rien.

Madame GASPARIN.

Ah, Comte ! plus vous mettez de noblesse dans vos procédés, & plus vous excitez ma reconnoissance.....

LE COMTE, *l'interrompant.*

De la reconnoissance ? ah ! je vous supplie, bannissons cette expression. Je vous aime à la fureur, j'ose me flatter que je ne vous suis pas indifférent ; cette vérité une fois établie, tout est dit ; la reconnoissance, la délicatesse, n'ont plus que faire-là. C'est de l'amour dont il s'agit, du véritable amour ; de celui qui rend tout commun, jusqu'à la fortune, entre gens qui en sont atteints & convaincus.

Madame GASPARIN, *tendrement.*

J'aurois mieux fait de ne vous point voir, comme d'abord j'en avois eu l'idée, car vous me persuadez tout ce que vous voulez.

LE COMTE, *très-légerement.*

Voilà assurément une belle idée que vous aviez-là ! je devrois vous en quereller. (*Il lui baise la main.*) Mais, je n'aime point les querelles ; vous êtes bien heureuse que je ne

donne pas dans toutes ces misères d'Amant-là.

Madame GASPARIN, *gracieusement*.

Oh ! vous avez bien raison ; il vaut cent fois mieux vivre en paix.

SCENE VII.

SOPHIE, le CHEVALIER, Madame GASPARIN, le COMTE.

Le COMTE, *appercevant Sophie & le Chevalier, continue tout de suite.*

A part.

VOILA des témoins, profitons de l'occasion. *(Haut à Madame Gasparin & lui donnant la bourse.)* Tenez, Madame, voilà deux cens louis, que vous aurez la bonté de remettre à Monsieur votre mari.

Madame GASPARIN, *à part, pendant que le Comte salue Sophie.*

Il a donné adroitement le change à ma niéce, & au Chevalier qui nous ont surpris. *(Haut & tendrement.)* Monsieur le Comte, ne vous faut-il pas de cela une petite reconnoissance ?

Le COMTE.

Comme vous voudrez, Madame.

ni crainte. Plus je vous ai donné de droits sur moi, plus je suis certaine d'en avoir acquis sur votre cœur & sur votre probité.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Ah! sans doute. Et, ce sont ces mêmes droits qui réclament pour vous, au fond de mon cœur; & qui me font désirer avec passion, d'être honoré du nom de votre époux.

SOPHIE, *avec force.*

Je vous épouserai, Chevalier, & ce ne sera point en secret; je vous le prédis: ma tante se rendra lorsqu'elle verra que rien ne peut ébranler ma constance & ma fermeté... Je compte sur les mêmes vertus de votre part..... *tendrement.* Eh! vous les avez!... non, mon cher Chevalier, vous ne pouvez vivre sans moi; je connois votre cœur.... Eh! ne l'éprouvai-je pas par le mien?... Sophie pourroit-elle vivre sans vous?

LE CHEVALIER, *de l'air le plus passionné.*

Ah! que vous lisez bien dans mon ame!... je vous adore, Sophie; oui, je vous adore. Mais que vous sçavez bien aimer aussi! ce n'est pas seulement dans vos discours que je découvre votre tendresse pour moi.... un geste, un soupir, un regard;.... avec vous mon ame jouit toujours.

SOPHIE, *d'un ton ferme.*

Eh bien, goûtons donc notre bonheur présent, & attendons avec fermeté, un avenir encore plus heureux.

Le CHEVALIER, *impétueusement.*

Non, Sophie, non. Il manque à présent à mon bonheur les liens d'un hymen secret. Je voudrois qu'il y eût des chaînes plus fortes que celles du mariage pour m'unir encore plus étroitement avec vous... Et d'ailleurs, Sophie, voulez-vous que je vous laisse exposée à la malignité des hommes? Du moins, si notre intelligence se découvroit, cet hymen secret vous mettroit autant qu'il auroit été en moi, à l'abri des propos d'un public pervers.

SOPHIE, *avec dignité.*

Eh, que m'importe le jugement du reste des hommes! *(de l'air le plus passionné.)* Tu es tout pour moi; tu es seul pour moi dans l'univers; le reste de la terre ne m'est rien.... l'amour l'a anéanti pour nous.

Le CHEVALIER, *avec transport.*

Quelle ame! quelle force! quelle dignité! quelle vérité dans le caractère! ah! vous me pénétrez d'amour & d'admiration!

SOPHIE, *très-tendrement & très-vivement.*

Avant que d'être sûre de ton cœur..... (car je t'ai aimé la première, tu ne sçaurois me disputer cet avantage.....) Avant, dis-je, d'être sûre de ton cœur, je mettois toute ma gloire à te résister. (*avec la plus grande vivacité.*) Je la fais consister à présent, à te prévenir en tout, à m'immoler à toi dans tout; & à ne rien dérober aux transports de l'amour extrême que tu ressens, & que tu m'a inspiré..... Car, je te l'ai dit bien des fois..... Je n'ai jamais cru que la vertu d'une femme... (libre de tout engagement,) consistât à ne point se rendre à celui qu'elle aime.... Non, Chevalier, mon estime, ma confiance, & mon amour pour toi, m'ont fait triompher de cette foiblesse qui caractérise les passions médiocres;.... de cette foiblesse qui fait rougir une Amante d'avoir tout sacrifié à son Amant. Mon honneur, mes devoirs, ma vertu sont de t'aimer; mon bonheur, que tu sois convaincu de cet amour; & que tu m'aimes, s'il est possible, autant que je t'aime moi-même.

LE CHEVALIER, *avec le dernier transport.*

Ah! Sophie, Sophie! vous me faites éprouver dans ce moment, qu'il y a dans le sentiment

des plaisirs supérieurs à tous les autres, que l'amour peut donner ! oui, ce que vous venez de me dire, en me parlant de votre amour, quand vous vous honorez de votre défaite, a fait passer dans mon ame une sorte de volupté que je n'ai jamais sentie qu'avec vous... C'est une ivresse délicieuse de l'ame.... Ah, Sophie ! acheve mon bonheur ! consens à notre mariage secret.

Il se jette à ses genoux.

SCENE IX.

Monsieur GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER.

Monsieur GASPARIN, *surprenant le Chevalier aux pieds de Sophie.*

Eh bien, eh bien! êtes-vous fous, vous autres ? êtes-vous fous ? & si ma femme, qui est une Madame honnesta, vous avoit surpris dans cette attitude touchante ? en vérité, Monsieur le Chevalier, vous êtes bien imprudent ! par bonheur que c'est moi, & que ma femme est occupée ailleurs.

SOPHIE.

Ah ! mon oncle, soyez donc sensible à....

Le CHEVALIER, *l'interrompant vivement.*

Ah! Monsieur, Monsieur, déterminez Ma-

dame Gasparin, qu'elle ne differe pas plus long-tems de nous unir.

Monsieur GASPARIN.

Eh mais, vraiment oui, je vois très-bien que cela presse; la peste! mais vous sçavez que ma chere moitié n'est pas tendre quand il s'agit de donner de l'argent. Mais la voici qui s'avance avec Monsieur le Comte. Revenez dans un moment tous deux; on ne peut pas décemment traiter votre mariage, en votre présence, mes enfans.

Le CHEVALIER, *bas à Sophie.*

J'espere que Monsieur le Comte aura fait de bonne besogne.

SOPHIE, *bas au Chevalier.*

Il a le visage riant, il a tout l'air d'avoir réussi.

Le Chevalier & Sophie se retirent.

SCENE X.

Madame GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

GASPARIN.

EH! d'où venez-vous donc, vous autres? avouez, Madame, que par la chaleur qu'il fait,

Il faut que vous affectionniez bien ce damné boudoir, pour vous y tenir?

Le Comte.

Il n'y a pas deux minutes que nous y sommes, mon cher, je ne fais que de rentrer, moi.

Madame Gasparin, *reprenant vivement.*

Cela est vrai, Monsieur le Comte arrive dans l'instant.

Gasparin.

Et à propos, Monsieur le Comte, votre affaire a donc manqué, que vous voilà revenu sitôt?

Le Comte.

Comment, sitôt? il y a déja quelque peu de tems que je t'ai quitté, & en très-peu de tems un conquérant comme moi fait bien des choses. Va, va, ne sois pas inquiet, l'affaire est consommée, & très-consommée.

Madame Gasparin.

Qu'est-ce que c'est donc?

Gasparin.

Oh! c'est que vous ne sçavez donc pas son histoire?... ces jours-ci, une fort honnête Dame, de par le monde, lui a fait des propositions assez malhonnêtes à tous égards, &.... mais on vous contera cela,... Je suis impatient

à présent de sçavoir si vous êtes content, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Oh je suis excessivement content, mon ami; mets-toi en tête d'abord que c'est peut-être une des femmes de Paris des plus souhaitables.

GASPARIN.

Bon, bon ! d'abord. Tenez, sans être belle, Madame, Gasparin a cela par exemple.

Madame GASPARIN.

Allons, mon ami, soyez donc sage. *Bas au Comte.* Êtes-vous fou de risquer une pareille plaisanterie ?

GASPARIN.

Et de grace, dites donc.

LE COMTE.

Eh bien, mon cher, c'est un teint ! des yeux !... les plus beaux bras ! la plus belle main !

Madame GASPARIN, *l'interrompant.*

De grace, Monsieur, épargnez-moi des détails aussi singuliers. *bas.* Perdez-vous l'esprit ?

GASPARIN.

Laissez-le donc dire; s'il louoit cette femme sur des beautés que vous n'eussiez pas, alors je ne serois point étonné que votre amour propre

fermât la bouche à Monsieur le Comte ; mais quel diable, n'avez-vous pas les plus belles mains du monde ? ainsi ne l'interrompez donc pas. Eh bien, eh bien, Monsieur le Comte ?

Le COMTE.

Eh bien, mon ami, c'est que, veux-tu que je te dise, un teint de la derniere fraîcheur, un embonpoint raisonnable..... des trésors...

Madame GASPARIN, *l'interrompant encore.*

Doucement donc, Messieurs, doucement! voilà des propos : je ne suis pont ridicule ; mais une femme qui se respecte, n'est point faite pour entendre toutes ces folies-là. Je m'en vais vous quitter, Messieurs.

GASPARIN.

Et cela, parce qu'on loue une autre femme devant vous ; voilà comme vous êtes toutes : si c'étoit de vous dont il fût question & dont on dît des choses aussi agréables, vous ne nous menaceriez pas de vous enfuir.

Madame GASPARIN.

Ce n'est point cela, Messieurs. Mais, c'est que cela devient trop fort. *Bas au Comte.* Cessez donc cette badinerie ; elle m'inquiete.

GASPARIN.

Vous avez mes deux cens louis, Madame?

Madame GASPARIN, *hésitant, & d'un air très-embarrassé.*

Oui, Monsieur..... oui..... Monsieur.

Le COMTE.

Oui, Madame n'est entrée dans son cabinet que pour les serrer dans sa petite armoire.

Madame GASPARIN, *à part.*

Peut-on être plus cruellement dupe !

GASPARIN.

Ah çà, Madame, si vous vouliez bien me faire l'honneur de me rendre mes deux cens louis ; &, tout à l'heure.

Madame GASPARIN, *d'un air d'humeur.*

Oh! tout à l'heure, Monsieur, tout à l'heure, je vais vous les chercher, n'ayez-vous pas peur? *au Comte en s'en allant.* Vous êtes un monstre.

Elle sort.



SCENE XI.

Le COMTE, GASPARIN.

Le Comte.

Ah çà, mon cher ami, au retour de ta chere femme, décidons-la pour le mariage du Chevalier ; finiſſons cela.

Gasparin.

Oui, oui. Mais dites-moi donc, Monſieur le Comte, par quel miracle vous a-t-on rendu votre argent donc ?

Le Comte, *à part.*

Que lui dirai-je ? *Haut d'un air embarraſſé.* Eh mais, mon cher, c'eſt que.... c'eſt que j'ai eu affaire à une femme équitable, remplie de juſtice.

Gasparin.

Comment ?

Le Comte.

Elle a d'abord pris l'argent.

Gasparin.

Et pourquoi donc enſuite l'a-t-elle rendu ?

Le Comte.

Par un eſprit de juſtice, te dis-je :... elle s'eſt

crue obligée de payer de quelque retour.... les attentions.... suivies.....

GASPARIN, *l'interrompant d'un air riant.*

Bon! quel chien de conte!

Le COMTE.

Oh non, cela est vrai. Est-ce à un ami qui m'a prêté si généreusement son argent pour cela, que je voudrois en imposer?

GASPARIN.

Allons donc, allons donc, vous badinez!

Le COMTE.

Non, encore un coup, cela est comme je te le dis; & comme par un hazard qui n'arrivera plus, je suis tombé sur l'ame la plus généreuse & la plus reconnoissante, elle s'est piquée d'avoir de bons procédés aussi de son côté.

GASPARIN, *riant.*

Oh cela est trop plaisant, voilà une femme que j'estime par exemple. Voilà une femme qui a des mœurs, celle-là.

Le COMTE.

Oh dame! mon Roi, voilà la grande maniere de forcer les femmes à rendre, ou à ne pas prendre d'argent.

GASPARIN.

Monsieur, j'en fais mon compliment à la femme que vous avez eue ; je vous prie de le lui dire.

LE COMTE.

Je n'y manquerai pas.

GASPARIN.

Je ne vous aurois jamais cru si merveilleux.

LE COMTE.

Tu n'avois qu'à le demander ; toutes les femmes te l'auroient dit.

SCENE XII.

Madame GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

MADAME GASPARIN, *rapportant l'argent & le rendant de mauvaise grace.*

TENEZ, Monsieur, voilà votre argent, tenez.

LE COMTE.

Parbleu, mon ami, Madame vous rend votre argent de si bonne grace, que vous devriez le lui laisser ; c'est une galanterie qu'elle mérite de vous à tous égards.

GASPARIN.

Au contraire, je lui demande de l'argent, moi,

en la pressant de conclure le mariage de Sophie & du Chevalier.

Madame GASPARIN, *d'un ton d'humeur.*

Eh, Monsieur, ne vous ai-je pas dit cent fois que Monsieur le Chevalier n'étoit pas assez riche pour.....

Le COMTE, *l'interrompant.*

Eh mais, prenez donc garde, ma chere Dame, qu'il est homme de grande qualité; qu'il m'appartient de très-près: Capitaine de Cavalerie à vingt-deux ans; quel diable! il ne faut qu'un malheur pour qu'il ait un Régiment.

GASPARIN.

Eh mais, entrez donc dans ces raisons.

Madame GASPARIN, *d'un ton sec.*

Vous appellez cela des raisons?

Le COMTE, *d'un ton imposant.*

Oh bien, j'en vais dire à Madame, qui peut-être lui feront plus d'impression. Tenez, Monsieur Gasparin, allez chercher ces deux jeunes Amans, qu'ils viennent se jetter aux pieds de Madame; pendant ce tems-là.....

GASPARIN, *l'interrompant.*

Je vais vous les amener moi-même; nous tomberons à ses genoux.... nous.... nous.... allons, allons, je vais vous les faire venir.

Il sort.

SCENE XIII.

Madame GASPARIN, le COMTE.

Le COMTE, *d'un air tranquille.*

AH çà, Madame, vous voyez combien je desire ce mariage; est-ce trop me flatter que de croire que vous me devez quelque complaisance?

Madame GASPARIN, *vivement.*

Moi, Monsieur! je ne vous dois que ma haine.... Après l'indignité & l'horreur de votre procédé avec moi, c'est abuser du mépris que j'ai pour vous, que d'exiger d'autres sentimens de ma part.

Le COMTE, *froidement.*

Mais, attendez donc, ma belle Dame...

Madame GASPARIN, *l'interrompant vivement.*

Que voulez-vous que j'attende pour vous détester, Monsieur? vous trahissez ma confiance & mon amour! vous profitez inhumainement, pour me tromper, du malheur inoui qui m'est arrivé au jeu! vous terminez enfin tout cela par me faire l'objet de la plus cruelle & de la plus sanglante plaisanterie! & devant mon mari, encore!.... & après cela vous venez me

demander froidement des graces, quand vous devriez avoir tout à craindre des effets de ma vengeance ?

Le COMTE, *toujours se possédant.*

Oh ! de la vengeance !... doucement Madame, doucement. Mon procédé n'est point aussi odieux qu'il le paroît. Je sçavois, je suis sûr, & il m'est démontré que votre perte au jeu est purement imaginaire.

Madame GASPARIN, *à part.*

O Ciel ! qui peut lui avoir dit ?

Le COMTE, *avec un sang-froid plus affecté encore.*

D'ailleurs, Madame, il n'est nullement prudent de se brouiller avec quelqu'un qui a notre secret.... Il est vrai que je suis trop galant homme pour en abuser, & que vous pouvez penser assez bien de moi....

Madame GASPARIN, *impétueusement.*

Oh ! je pense Monsieur, que l'on ne vous croira pas ; voilà tout ce que je pense de bien de vous. Toutes les femmes prendront mon parti ; elles sont toutes intéressées à ne point laisser prendre créance à des histoires pareilles ; elles feront regarder celles que vous débiterez sur mon compte comme une fable odieuse, & la calomnie la plus atroce.

Le Comte.

Eh, Madame ! au contraire, par jalousie, par envie, elles appuieroient toutes le conte que je ferois de vous.

Madame Gasparin, *à part.*

Oh ! cela n'est que trop vrai.

Le Comte, *d'un ton de persifflage amer.*

Et puis sans cela même, j'ai une lettre de vous, qui feroit une preuve bien convaincante de cette cruelle anecdote. Mais cette lettre, je ne la lirai à personne ; je suis incapable, comme je vous le dis, de conter cette histoire-là, ni en prose, ni en vers ; quoique je tourne passablement bien quelquefois un couplet, je me regarderois comme un peu trop méchant de vous chansonner.... Oh ! je suis à cent lieues de ces procédés-là ; moi, j'en suis à cent lieues.

Madame Gasparin, *se radoucissant.*

Ah ; cruel ! du ton dont vous le dites, je prévois que vous vous préparez à me faire toutes les noirceurs....

Le Comte, *d'un ton le plus naturel.*

Non, Madame, non, je vous arrête-là. Consentez au mariage de mon parent ; & je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais conter

l'avanture en question, même sous des noms supposés; je vous en donne ma parole d'honneur, & je vous rends votre lettre.

SCENE XIV & derniere.

Le COMTE de GULPHAR, Madame GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER, Monsieur GASPARIN.

Monsieur GASPARIN.

TIENS, Madame Gasparin, prends pitié de ces pauvres enfans; ils me fendent le cœur!

Le CHEVALIER, *aux genoux de Madame Gasparin.*

Ah, Madame! rendez-moi le plus heureux des hommes!

SOPHIE, *aussi aux pieds de sa tante.*

Ah, ma tante! ce n'est que dans vos bontés....

Monsieur GASPARIN, *l'interrompant.*

Tiens, Madame Gasparin, peu s'en faut que je ne me jette aussi à tes pieds, pour....

Le COMTE, *d'un ton imposant & de maître.*

Allons, Madame, un tableau aussi touchant & les raisons que je viens de vous donner, ne vous permettent plus de balancer un moment.

Madame GASPARIN, *d'un air contraint.*

Eh bien, je me rends donc, puisque ce mariage fait votre bonheur ;... & qu'il m'acquiert un mari dans Monsieur le Comte. *Bas au Comte.* Rendez-moi cette cruelle lettre.

Le COMTE, *la lui rendant.*

Cela est juste. *Haut.* Oh, Madame ! je vous suis acquis pour la vie ! *à part.* Elle me craint plus qu'elle ne m'aime.

Le CHEVALIER.

Ah ! Madame ! que de remerciemens !

SOPHIE.

Ah, ma tante ! que de graces !

Monsieur GASPARIN, *d'un air de bonhommie.*

En voilà assez, mes enfans. Mais, en vérité, Monsieur le Comte, je commence à croire que vous êtes un homme très-singulier avec les femmes, puisque vous faites de la mienne tout ce que vous voulez, & que vous l'avez déterminée à nous donner son consentement.... & cela en moins de tems qu'il n'y a que j'en parle. Eh mais, Madame, c'est un diable que cet homme-là !

Madame GASPARIN, *d'un air d'embarras.*

Mais, je ne suis point déraisonnable, moi ! &

pour peu que l'on m'éclaire, je ne demande pas mieux que de céder.

Monsieur GASPARIN.

Oui, vous vous rendez à la raison; cela est singulier! eh bien, il faut donc que de mon côté aussi, je fasse bien les choses, *tirant de sa poche les deux cens louis.* Voici ces deux cens louis qui me sont revenus, & que Madame Sophie me permettra de lui présenter pour son présent de nôces.

SOPHIE.

Je vous suis obligée mon oncle. Mais permettez-moi de ne vous marquer ma sensibilité, ainsi qu'à ma tante; que sur le bonheur dont vous me comblez, en me faisant épouser le Chevalier.

Monsieur GASPARIN.

C'est penser bien noblement!... soyez, mes chers enfans, toujours bien amoureux, toujours heureux. Et vous, Monsieur le Comte, continuez de l'être avec la femme à sentiment que vous avez trouvée.

Madame GASPARIN.

Oui, oui; mais laissons cela, & envoyons chercher le Notaire.

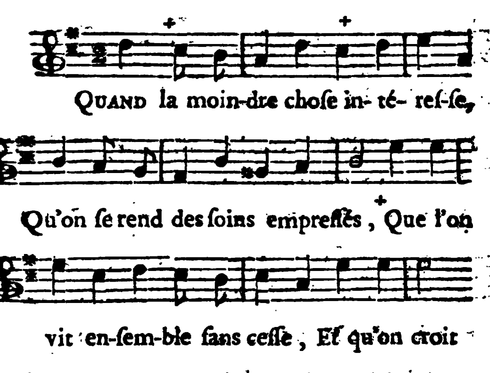
Le COMTE.

Le Notaire? c'est bien dit. Et en l'attendant, divertissons-nous, & chantons.

VAUDEVILLE.

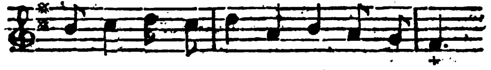
AIR : *Tout est dit.*

Le CHEVALIER.

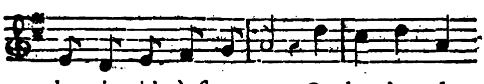




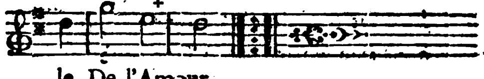
n'y pas vivre assez ; Lorsqu'Iris vous pa-



roît toujours plus belle, Qu'elle vous voit



plus aimable à son tour ; Ce-la s'appel-



le De l'Amour.

MADAME PROLOGUE,

PROLOGUE EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES,

SUIVI D'UN

PROVERBE-COMÉDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE

Madame PROLOGUE : *l'habiller en taffetas, avec des volans, où sont écrits ces mots :* PROLOGUE, ÉPILOGUE, FÊTES, DIVERTISSEMENS, AIRS, CANTATILLES.

Monsieur CORIPHÉE, *en frak élégant, ses cheveux attachés avec un peigne.*

Monsieur l'Abbé MADRIGAL, *un habit d'Abbé, de taffetas, de belles dentelles, & poudré à blanc. Une femme doit jouer ce rôle.*

Monsieur VAUDEVILLE, *son habit doit être de papier bleu galonné, à la mode, de bandes de papier de musique, chargé de notes, un sac de papier marbré, qui lui tombe sur l'estomac, dans lequel il met ses Chansons. Un bonnet de Cocq sur la tête.*

Le SUISSE *a la livrée du Roi, qui est à la porte de l'Académie Royale de Musique.*

La Scène est sur le Théâtre des répétitions de l'Académie Royale de Musique.



MADAME

PROLOGUE,

PROLOGUE EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES,

SUIVI D'UN

PROVERBE-COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Monsieur CORIPHÉE, le SUISSE.

M. CORIPHÉE.

ELLE est ici, n'est-ce pas?

Le SUISSE, *d'un air d'humeur.*

Oui, Monsieur Coriphée : oui, Madame Prologue est chez elle ; mais j'ai déja eu l'honneur de vous dire que c'est à moi à qui vous devez vous adresser, *il tend la main*, pour parler à Madame ; & que je suis son Suisse.

Monsieur CORIPHÉE, *lui mettant dans la main un gros écu.*

Son Suisse ! ... je n'eusse jamais cru que Madame Prologue eût un Suisse.

Le SUISSE, *d'un air agréable.*

Aussi, Monsieur, ne suis-je pas uniquement à Madame Prologue ; je suis en même tems le Suisse de l'*Académie Royale de Musique.*

Monsieur CORIPHÉE.

Oh ! oh ! elle demeure donc toujours ici actuellement ?

Le SUISSE.

Oui, Monsieur, elle s'y est retirée. Elle demeure constamment au fond du magasin, avec tous Messieurs les petits Prologues, ses enfans.

Monsieur CORIPHÉE.

L'on ne m'avoit pas dit cela, quand on m'a adressé ici ; l'on m'avoit dit seulement que Madame Prologue étoit dans ce moment-ci au Magasin rue Saint Nicaise, en conférence avec les nouveaux Directeurs. Mais, toi, pour un Suisse, tu m'as l'air bien délié !

Le SUISSE.

Aussi, Monsieur, suis-je un Suisse du Limousin ; & c'est mon goût de chant & mon talent pour la danse, qui m'ont fait mettre à la porte de l'Académie Royale de Musique.

Monsieur CORIPHÉE.

La peste ! ce que c'est que les talens, pourtant ! — Mais de ce Théâtre où nous sommes, n'est-ce pas par cet escalier que je vois dans la derniere coulisse, qu'on monte chez elle, là..., au premier ?

Le SUISSE.

Oui, Monsieur, mais elle va descendre ; je l'ai fait avertir.

Monsieur CORIPHÉE.

Fort bien ; mais en attendant qu'elle vienne, dis-moi un peu, est-elle fort occupée d'ouvrages à présent ?

Le SUISSE.

Oh ! mon Dieu, non. Hélas ! la pauvre délaissée ! elle ne fait plus rien.

Monsieur CORIPHÉE.

Comment ! elle ne fait plus de Prologues nouveaux ? ce seroit bien le diable ! Et c'est pour un Prologue que je viens lui parler !

Le SUISSE.

Bon ! des Prologues nouveaux !... Eh ! Monsieur, elle ne sçait que faire des anciens. L'on ne veut plus en entendre parler ; son métier est tombé à rien. Et je ne sçais pas de quoi la pauvre créature vivroit, si, au lieu d'arranger des Prologues, qu'on ne lui prend plus, elle ne s'étoit

Prologues ; & à *Roy*, celui des Élemens.... & tant d'autres ?

Madame PROLOGUE.

Allons, allons, je vois que vous êtes adroit avec les femmes ; il seroit dangereux de vous écouter, & si j'étois dans le cas... Mais allons au fait. Que venez-vous me demander ?

Monsieur CORIPHÉE.

Voici de quoi il s'agit, Madame ; je suis chargé de préparer aux Princes qui reviennent de l'armée, une fête qui n'ait point l'air d'une fête ; des bagatelles, sans prétention ; des folies même ; sur-tout rien du trivial des fêtes communes, point d'illuminations, de feux d'artifice, de petits danseurs, de cors-de-chasse, d'ariettes, de beaux chanteurs ; rien de tout de cela. J'ai déja la plus extravagante Tragédie, que le délire ait jamais pu créer, mais elle n'est qu'en cinq Scènes, cela est trop court : & d'ailleurs, pour remplir mon objet, (indépendamment d'une grande étendue que je voudrois donner à mon spectacle) je desirerois encore des louanges fines & délicates, dans un petit Prologue, qui fût absolument du ton de ceux de Quinault.

Madame

Madame PROLOGUE.

Oh! mon petit ami, de ces Prologues-là, le moule en est cassé.

Monsieur CORIPHÉE.

Quoi! il n'y auroit pas moyen d'approcher un peu de....

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Approcher de bien loin.... peut-être bien? ... Voudriez-vous que je vous fisse venir Monsieur l'Abbé Madrigal? il loge ici.

Monsieur CORIPHÉE.

Mais l'Abbé Madrigal n'est-il pas toujours bien fadasse à son ordinaire?

Madame PROLOGUE.

Si vous voulez. Il ne laisse pourtant pas que d'avoir ses entrées dans de fort bonnes maisons, & d'y réussir beaucoup;... du moins vis-à-vis de ceux qu'il perd de louanges.

Monsieur CORIPHÉE.

Mais, n'ennuye-t-il pas cruellement ceux que ses louanges ne regardent, ni de près, ni de loin?

Madame PROLOGUE.

Oh! de cela, je n'en répondrois pas.

Monsieur CORIPHÉE.

Voyons toujours cependant, peut-être en

pourrons-nous tirer parti. — Mais, n'est-ce pas lui que je vois venir ?

Madame PROLOGUE.

C'est lui-même. Je crois qu'il compose. Il ne nous voit pas.... oh ! sûrement il compose !... C'est quelqu'éloge de commande, ou s'il n'a personne qui presse à louer, peut-être travaille-t-i à se louer lui-même.

SCENE III.

Madame PROLOGUE, Monsieur l'Abbé MADRIGAL, Monsieur CORIPHÉE.

Monsieur CORIPHÉE.

OUI, je croirois bien qu'il fait des vers, car il a l'air distrait, & il ne nous apperçoit pas.

MADRIGAL, *sans voir personne & avec transport.*

Oh, parbleu, pour ces couplets-ci, l'on ne me dira pas que les vers en sont mous & languissans. Ils sont pleins de verve & d'enthousiasme,


ECOUTEZ, fillettes, Mes douces
chanſonnettes, Non, il n'eſt rien d'égal
Au tendre madri-gal. Toujours je
préſen- te la fa - ce ri-an-te,
De tous les objets, J'embellis mes ſu-
jets, Je compare à Flore, Je prefere
à l'auro-re, Celles qui dans mes vers
M'ont chargé de leurs fers.

Madame PROLOGUE.

Monſieur Madrigal, un mot,

M. CORIPHÉE.

Il ne vous entend point.

MADRIGAL, *ſans rien voir autour de lui, & continuant avec la même vivacité.*

Eh! quand je peins une beauté.... (qui n'eſt pas belle,)... il n'importe!

Même Air:

Les ris & les graces
Suivent par-tout ſes traces;
Cupidon, dans ſes yeux,
Prend ſes traits & ſes feux.
Vénus eſt moins belle,
Doit plaire moins qu'elle;
L'Amour à Pſyché,
Par elle eſt arraché.
Ce Dieu perd ſes aîles;
Je les coupe pour celles
Qui dans mes tendres vers,
M'ont chargé de leurs fers.

Oh! pour cette fois-ci, l'on ne dira pas que ce ont-là des lieux communs! cela eſt tout battant neuf.

MAD. PROLOGUE & CORIPHÉE, *ensemble.*

A présent, Monsieur, voudriez-vous bien...

MADRIGAL, *leur échappant, & sans les appercevoir encore.*

Eh ! je suis un ouvrier qui travaille également bien pour les deux Sexes. *Il chante, même air;*

Oui, car voici comme
Je travaille pour homme :
Je donne au tendre amant
Le ton du sentiment.
Toujours dans les craintes;
Les soupirs, les plaintes,
Je le fais souffrir,
Languir, gémir, mourir.
Et quand il expire,
Je fais que son martyre,
Au gré de ses desirs,
Finit par les plaisirs.

A la fin de ce couplet, on veut se saisir de Madrigal, qui échappe encore.

Mais c'est lorsque je déploie mes grands traits : *Il déclame ceci en redoublant d'enthousiasme.*

Quand le Dieu des âmes
Me lance ses flâmes ;
Quand je sens égarer mon âme ;

Quand je me meurs, quand je me pâme...
Quand je revis.... quand je fais avec l'âme,
Du sensible objet qui m'enflâme,
Le doux échange de mon âme,

Chantant les deux derniers vers sur la fin de l'air précédent.

Mon, il n'est rien d'égal
Au tendre Madrigal !

Madame PROLOGUE & M. CORIPHÉE, *chantant ensemble.*

Non, il n'est rien d'égal
A cet original.

Madame PROLOGUE, *criant à tue-tête à l'oreille de M. Madrigal.*

Monsieur l'Abbé, l'on voudroit bien vous dire un mot tout bas.

MADRIGAL, *étonné de voir quelqu'un si près de lui.*

Ah ! ah ! Madame, vous étiez-là ?

Monsieur CORIPHÉE.

J'y suis aussi, Monsieur Madrigal ; & c'est moi qui viens implorer votre secours, pour une petite fête, que je...

MADRIGAL, *l'interrompant.*

Oh ! pour des fêtes, l'on fait très-bien de

s'adresser à moi ! des bouquets des fêtes ! c'est où je brille.

Il chante.

J'AI des fêtes très-hon-nê-tes Tou-

tes prêtes; J'ai de beaux Bergers, des Ber-

geres, Dans des vergers, Plus légeres Que

les vents légers. Par la danse, Je com-

mence ; Et, j'a-geance, Après, des cou-

plets dé-li-ci-eux ; Où j'ar- ran- ge la

louan-ge, Tout au mieux.

Poursuivant avec une extrême volubilité.

Tout cela précédé ou suivi d'ariettes à grande symphonie, d'airs de harpe, accompagnés des petits cors, & couronné par une illumination superbe, & un magnifique feu d'artifice.... Et je ne crois pas alors, qu'il y ait rien de plus amusant, de plus spirituel & de plus gai, qu'une fête dans ce goût-là.

CORIPHÉE.

Mais, Madame, comme je vous l'ai dit, ne trouvez-vous pas cela bien commun?

Madame PROLOGUE.

Oh! très-commun. C'est le pont aux ânes des fêtes.

Monsieur CORIPHÉE.

Eh mais, mon cher Abbé, vous ne vous informez seulement pas à qui l'on donne cette fête? si c'est à un homme, ou à une femme?

MADRIGAL.

Bon! bon! tout cela m'est égal, eh! qu'est-ce que cela me fait à moi? en un clin d'œil....

Air: *du Prevôt des Marchands.*

Je changerois du masculin,
Mes louanges au féminin;
Je loûrois même jusqu'au neutre.

Monsieur CORIPHÉE.

Mais vous pourriez enfiler mal.

Madame Prologue.

Mais c'eſt raiſonner comme un pleûtre.

Madrigal.

Tout eſt égal.
A Madrigal.

Mais, mais, quand je vous dis que tout m'eſt égal, à moi.

Monſieur Coriphée.

Comment, vous tourneriez les louanges que vous auriez faites pour une Belle, & vous les feriez ſervir à l'éloge d'un Prince guerrier, par exemple?

Madrigal.

Pardi, voilà quelque choſe de bien difficile! Quatre mots changés, en feroient l'affaire Mais, ſont-ce des louanges pour des Princes guerriers, que vous demandez? Tenez, voici des couplets que j'ai faits d'avance, ſur ces mêmes Princes, dont je parirois que vous voulez que je célebre la gloire. Je vais vous les chanter, vous verrez qu'ils vous conviendront; ils ſont excellens.

Madame Prologue & M. Coriphée, *enſemble.*

Eh chantez vîte! c'eſt ce que nous vous demons

*M. Madrigal chantoit, en cet endroit, des couplets que l'on ne met point ici, par des raiſons qu'il ſeroit inutile de dire. Ils ſont de la compoſition de M. L***. & l'on peut aſſurer que la tournure en eſt d'une fineſſe, & d'une délicateſſe que lui ſeul poſſede.*

Monſieur CORIPHÉE, *avec tranſport, après que Madrigal a ceſſé de chanter.*

Eh! mais, Madame, il avoit raiſon de dire que ces couplets étoient excellens.

Madame PROLOGUE.

Oh! il eſt vrai qu'ils ſont charmans.

Monſieur CORIPHÉE.

Ah! vous êtes un petit Abbé à croquer! il ne s'agit plus à préſent, que de chercher un cadre pour placer ces divins couplets. Allons, mon cher Madrigal, évertuez-vous; de l'invention, de l'imagination.

Monſieur MADRIGAL, *en colère.*

Oh! de l'invention! de l'imagination! eh! ne vous ai-je pas dit mon imagination? des Bergers, des Bergeres. Je ne vois que cela, moi. Que voulez-vous de mieux?... avec leur imagination!... eh! que n'en avez-vous, vous-même, de l'imagination, de l'invention? ils

n'ont que ces mots-là à la bouche. Voilà leur grand cheval de bataille ! de l'imagination ! cela me met en fureur. *Il sort.*

Monsieur CORIPHÉE, *le rappellant.*

Eh ! Monsieur Madrigal...

SCENE IV.

Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE.

Madame PROLOGUE.

LAISSEZ, laissez-le aller. Quand nous aurons besoin de lui, son amour propre nous le ramenera bien vîte. Songeons à présent à quelque plan qui pourroit...

L'on entend dans la coulisse chanter :

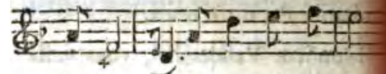
La mirtanplain, lan tire-la-rigot
J'en suis bien contente.

Monsieur CORIPHÉE.

Eh ! qui est-ce qui chante-là ?

Madame PROLOGUE.

Oh ! je connois la voix ! c'est lui, c'est notre charmant ennemi ! c'est Monsieur Vaudeville ! il vient, comme cela, de tems en tems, se fournir à notre magasin de petits airs qu'il parodie ensuite contre nous. Il pourroit nous aider, quoiqu'il soit bien passé de mode, pourtant.



lan-le-res, Que tous les lanla l



moi, Que tous les flon, flon sont à

Monsieur CORIPHÉE.

Quel fonds de bonne humeur ! Eh
devenez-vous donc ? l'on ne vous vo
plus.

Monsieur VAUDEVILL

Ma foi, j'ai quitté les soupers
nuyoient. M. Madrigal & les Ariette
plices, y tiennent le haut bout. Quan
chassera, je me remettrai à soupe
qu'en petites maisons, comme je f
ment. Mais dites-moi : est-ce qu'
mence pas à se dégoûter du doucer
gal ; de ce petit Eunuque-là ?



MON rival, i- né- gal



fluet madrigal Prend-il en

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

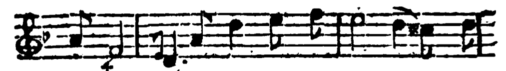
[illegible]

[illegible]

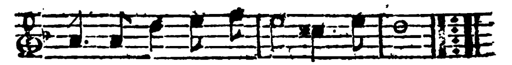
[illegible]

[illegible]

[illegible]



lan-le-tes, Que tous les lanla sont à



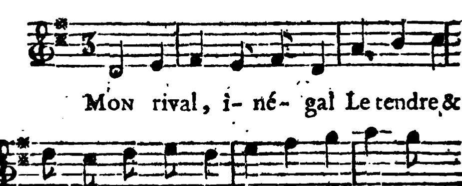
moi, Que tous les flon, flon sont à moi

Monsieur CORIPHÉE.

Quel fonds de bonne humeur ! Eh, mais que devenez-vous donc ? l'on ne vous voit presque plus.

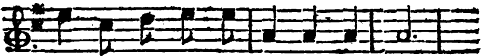
Monsieur VAUDEVILLE.

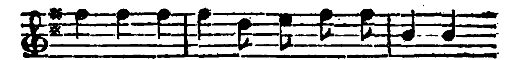
Ma foi, j'ai quitté les soupers, ils m'ennuyoient. M. Madrigal & les Ariettes, ses complices, y tiennent le haut bout. Quand on les en chassera, je me remettrai à souper, ailleurs qu'en petites maisons, comme je fais actuellement. Mais dites-moi : est-ce qu'on ne commence pas à se dégoûter du doucereux Madrigal ; de ce petit Eunuque-là ?



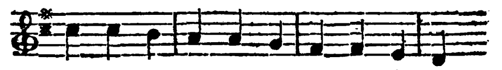
fluet madrigal Prend-il en mal ? N'est-

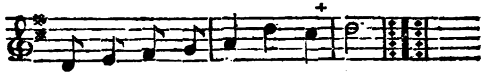

il plus du goût gé - né - ral ? Se moque-


t-on De cet avor- ton Du bon ton ?


Sçait-on qu'à lui L'on doit tout l'ennui D'au-


jourd'hui ? Sa tendre tiédeur, Sa froi-


deur, ſa pudeur, Sa fadeur, Ses langueurs,


Sont l'o- ri- gi- ne des vapeurs.

Madame PROLOGUE.

Cela peut être vrai ; mais parlons-lui de notre affaire.

Monſieur CORIPHÉE.

Vous avez raiſon. Ah ça! mon cher Vaudeville, pourriez-vous nous aider dans une fête ſans prétention ?...

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Et dans laquelle, pourtant, il faudroit jetter beaucoup de gaieté....

M. VAUDEVILLE, *l'interrompant.*

Quant à la gaieté, elle ne me manque pas, comme vous sçavez; mais c'est tout ce que j'ai, & je vous l'offre.

Monsieur CORIPHÉE.

Eh bien! voyons: qu'avez-vous-là de nouveau?

Monsieur VAUDEVILLE.

Eh mais, j'ai-là bien des drogues. Tenez, voulez-vous que je vous chante un Vaudeville de bonne compagnie, dont j'ai déja fait trois couplets?

Madame PROLOGUE & M. CORIPHÉE.

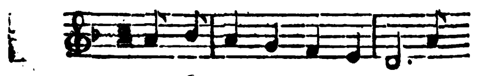
Volontiers, volontiers!

Monsieur VAUDEVILLE.

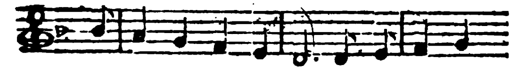
Eh bien! les voici.

Le titre sera: *Les belles manieres & la bonne façon.*

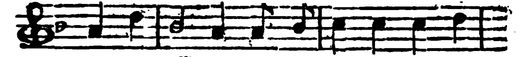
VAUDEVILLE.



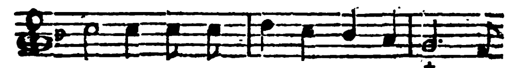
UN Bourgeois qui sort des rangs Et



qui fait ſa cour aux Grands; Voilà la bel-



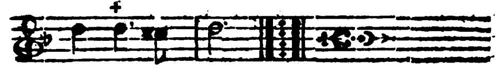
le maniere ; Mais s'il vit dans ſa chau-



mie- re Avec Bacchus & Suzon , &



li- ber- té toute en tie- re , Voi- là la



bonne façon.

Mener des femmes de nom
A ſa petite maiſon ,
 Voilà les belles manieres !
Mais de fleurs plus printanieres ,
Dans Paris faire moiſſon ,
Chez des Beautés roturieres ,
 Voilà la bonne façon.



Vivre enſemble , & l'afficher ;
Ne point s'aimer, mais coucher ,

Voilà la belle maniere !
Mais d'une ame tendre & fiére,
Faire plier la raison ;
Aimer, jouir, & le taire,
Voilà la bonne façon.

Monsieur CORIPHÉE.

Ah ! Madame, ces deux derniers couplets-là iroient comme de cire.

Monsieur VAUDEVILLE.

Oh ! mais, si l'air vous plaît, je vous en ferai encore. En attendant, voulez-vous voir un autre Vaudeville, qui n'est pas d'un si bon ton ; mais qui est drôle, cependant. Je vous préviens qu'il y a quelques endroits un peu gaillards ;... un peu périlleux.

Madame PROLOGUE.

En ce cas-là, chantez-nous-les vîte, tandis qu'il n'y a personne ici.

Monsieur VAUDEVILLE.

Je ne demande pas mieux.

Il chante sur l'air des fraises :

Parlez d'amour à Médor ;
Au guerrier de blessures ;
Au joueur de matadors ;

Et parlez aux femmes d'or,
d'ordures, d'ordures, d'ordures.

Philis, par l'esprit se prend;
L'esprit est sa manie :
Lorsqu'à Claude elle se rend,
C'est à cause de son grand
génie, génie, génie.

En amour, faut-il donc tant,
Tant raisonner pantoufle ?
Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en souffle, j'en souffle, j'en souffle.

La Comtesse de Crusca
Me disoit de Ménalque,
Que le jour qu'il l'attaqua,
Il étoit gai comme un Ca-
taphalque, taphalque, taphalque.

L'on imprime Meursius,
On l'enrichit d'estampes :
L'Editeur fait même plus,
Car il y joint de beaux culs
De lampes, de lampes, de lampes

Madame PROLOGUE.

Et ! fi ! fi donc ! voilà des couplets qui seroient, tout au plus, supportables dans une parade !

Monsieur VAUDEVILLE.

Aussi les avois-je fait précisément pour cela.

Madame PROLOGUE.

On le sent bien ; ils ont le goût du terroir.

Monsieur CORIPHÉE.

Oui, ils ont du montant. Mais qu'est-ce que c'est que ce couplet détaché-là ?

Monsieur VAUDEVILLE.

Il est du même genre ;... un peu indécent.

Madame PROLOGUE.

Chantez-le nous ; j'aime les couplets indécens, pour les censurer, moi.

Monsieur VAUDEVILLE.

Cela est bien honnête ; mais sachez auparavant que ce couplet-ci a été composé sur une jolie créature, qui n'avoit que quinze ans, & à laquelle on ne donnoit que 1500 livres en mariage.

Air : *Com'vlà qu'est fait.*

Je pourrois épouser Therèse ;
Sa mere me l'accorderoit ;
Sa fortune est mince & mauvaise ;

Cet himen me resserreroit.
Mais, comme j'adore Therèse,
Elle, en m'épousant me mettroit
Divinement mal à mon aise.
L'amour avec plaisir seroit
Fort à l'étroit, fort à l'étroit.

Ah! ah! je trouve-là, dans le fond du sac, quelque chose qui pourroit très-bien vous convenir, Monsieur Coriphée.

Monsieur CORIPHÉE.

Voyons ce que c'est.

Monsieur VAUDEVILLE.

Eh! c'est.... c'est qu'il m'a passé ces jours-ci par la fantaisie, de tourner mon talent du côté du genre dramatique, en attendant que le Public retourne au Vaudeville; & pour m'essayer à faire des Comédies, *montrant un petit cahier:* Voici le *CANEVAS D'UN PROVERBE*, que j'ai fait pour être joué en impromptu. Vous sçavez ce que c'est que de jouer des Proverbes?

Madame PROLOGUE.

Oh! oui, j'en ai joué cent fois; lisez-nous cela.

Monsieur VAUDEVILLE.

Eh! non, parbleu! il n'est point nécessaire

ſement? *elle ſe leve*, Meſſieurs, le mot de notre Proverbe eſt : *Ce que Dieu garde, eſt bien gardé*, ou, *il y a un Dieu pour les Ivrognes.* (*Elle ſe raſſied.*) Me prenez-vous pour une bête?

Monſieur VAUDEVILLE, *en s'en allant.*

Eh! non, non! commencez donc tout de ſuite.

Fin du Prologue.

ACTEURS DU PROVERBE.

Madame la COMTESSE de Saint Toquai.

Monſieur le COMTE de Saint Toquai, *ſon mari.*

Un EXEMPT.

Monſieur MI-CLOS, *faux dévot.*

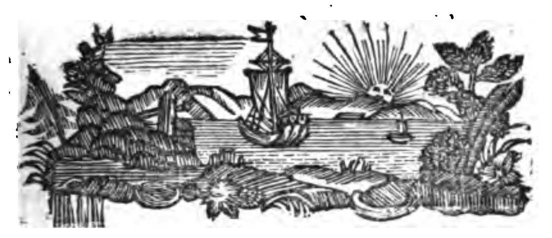
Monſieur le CHEVALIER des COURTINES, *homme de la Cour.*

Monſieur PÉZÉNAS, *Chirurgien Gaſcon.*

SAINT-PIERRE, *Valet-de-Chambre.*

La Scène eſt dans l'Appartement de la Comteſſe.

CE



CE QUE DIEU GARDE, EST BIEN GARDÉ.

PROVERBE-COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, *seule, chiffrant & calculant.*

TRENTE-TROIS & sept font quarante, pose zéro & retient quatre... Quatre mille deux cents soixante-quatorze livres, à quoi monte la dépense... La recette est de quatre mille cinq cent livres... Qui de soixante-dix paie quatre, reste six... *Elle calcule le reste en marmotant des chiffres.* Ainsi, suivant ce compte, que m'a remis la Trésoriere des pauvres de notre Paroisse, la recette excede la dépense de deux cent vingt-six livres; cela est bon; en y ajoutant à-peu-près huit cent livres, je serai en état, au moyen de ces cent pistoles-là, de relever le commerce de ce petit Clincailler, qui alloit faire

banqueroute, & qui a cinq enfans; cela fait trembler! je suis bienheureuse d'avoir trouvé mes longueurs pour empêcher sa faillite. *Appellant ses gens.* Saint-Pierre, êtes-vous-là?... il faut que je sache si mon mari est rentré.

SCENE II.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

MADAME ne m'a-t-elle pas appellé?

LA COMTESSE.

Oui. Je voulois vous demander si Monsieur est revenu?

SAINT-PIERRE.

Non, Madame, il n'est point encore de retour.

LA COMTESSE.

Cela est bon: laissez-moi.

SCENE III.

La COMTESSE, *seule.*

IL a dîné chez ce Commandeur. Je crains fort qu'il n'y ait du punch & du vin sur jeu;.... c'est l'ordinaire. — C'est ce vieux libertin, qui

le fait, lui seul, à présent, donner dans ces excès, dont je l'ai vu tout prêt à revenir;... dont il étoit même revenu. — Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé d'accident!... Je suis toujours dans des frayeurs mortelles, ou pour sa vie.... ou pour sa fortune. — Quand je pense qu'avant-hier, ce vilain Commandeur, après les avoir vu jouer à la paûme, leur donna à dîner chez un Traiteur de cette rue de Bussy;... qu'il enivra mon mari;... & que le garçon de ce même Traiteur me rapporta, le soir, son porte-feuille, où il y avoit pour quarante mille écus de billets des Fermes;... ah! mon Dieu! — *en soupirant.* Il faut soumettre tout cela à la Providence.

SCENE IV.

SAINT-PIERRE, la COMTESSE.

SAINT-PIERRE.

IL y a là un homme habillé de rouge, & que je ne connois pas, qui desireroit parler à Madame. Puis-je le faire entrer?

LA COMTESSE.

Pourquoi pas? Sachons ce qu'il veut.

SAINT-PIERRE.

C'est qu'il a refusé de se nommer.

La COMTESSE.

N'importe ! entrez, Monsieur, entrez.

Saint-Pierre sort, & reste en-dehors de la porte.

SCENE V.

La COMTESSE, un EXEMPT.

La COMTESSE.

QU'EST-CE que c'est, Monsieur ? faites-moi la grace de me dire qui vous êtes, & ce que vous me voulez.

L'EXEMPT, *de l'air du plus grand respect, dit à la Comtesse qu'il vient de la part des MAGISTRATS chargés de veiller à la sûreté publique, lui faire savoir que M. le Comte de Saint Toquai avoit pensé être assassiné, la semaine derniere, par deux hommes apostés; que ces deux scélérats étoient arrêtés, & alloient être punis; qu'elle n'avoit plus rien à craindre de la suite de ce crime; mais que c'étoit un avertissement que l'on donnoit à M. le Comte, pour qu'à l'avenir, il se prît moins de vin, attendu que l'état où il s'étoit mis, lui avoit fait tenir des propos très-indiscrets contre la réputation d'une*

femme de la plus grande qualité, qui avoit voulu s'en venger, &c. &c. (1)

SCENE VI.

La COMTESSE, *seule.*

La Comtesse, *seule, fait, en deux mots, une courte réflexion sur la bonté & l'humanité de ces Magistrats, qui ne lui donnent un pareil avis, que lorsque le danger est absolument passé, que l'affaire est arrangée; & qu'elle ne peut plus en avoir la moindre inquiétude; & tout de suite, elle dit :*

Mais j'entends un carrosse. C'est mon mari.... c'est Monsieur le Comte qui rentre... c'est lui-même. Le voilà encore bien accommodé.

(1) Cette Scène avoit un piquant pour une Société particuliere, & un sel qu'il est impossible de faire passer au Public.



SCENE VII.

Le COMTE, la COMTESSE.

Le COMTE, ivre, entre en chantant sur l'air : *dans le fleuve d'Oubli, biribi, je veux boire.*

DE quelqu'façon qu'on s'y prenne,
Malgré nous, chaque jour,
C' chien d'amour
Nous entraîne.

Ah! Madame! vous êtes... (1) bien seule!... je croyois trouver ici... le petit Cousin... le Chevalier des Courtines, que... que... je vous ai donné à former... ou à réformer;... car il est bien déformé.

La COMTESSE, *d'un air de douceur.*

Ah! Monsieur! personne n'en viendra, je crois, à bout! il manque par les principes; il devient de jour en jour plus fat, s'il n'étoit pas votre proche parent & votre héritier, je vous prierois bien fort d'éloigner cette espece-là de chez moi.

(1) Les points qui se trouvent dans le rôle du Comte, servent à marquer les repos & les pauses, que fait un homme ivre, lorsqu'il veut parler.

Le Comte.

Vous n'en êtes donc pas contente ? tant pis !... tant mieux !... Mais vous sortiez, Madame la Comtesse... j'ai vu, là-bas, en entrant.... vos tristes chevaux.... mis à votre triste voiture.

La Comtesse.

Il est vrai que j'avois dessein d'aller à Trénelle, à un Salut en musique; mais le premier de mes devoirs, en l'état où vous êtes...

Le Comte, *l'interrompant.*

Mais je ne suis point dans l'état.... que vous imaginez... & je ne veux plus même m'y trouver... c'est ce diable de Commandeur.... son vin de Hongrie.... son punch; ... il n'y a plus que lui que je ne saurois refuser!... aussi je ne veux plus le voir... Mais que cela ne vous gêne pas.... dans votre dévotion mu... mu... musicale... allez entendre chanter... votre salut. Je viens d'entendre chanter aussi.... moi, qui vous parle... Oh! j'ai retenu, entr'autres choses.... un couplet de leurs parades !... il faut que je vous le dise....

La Comtesse, *l'interrompant.*

Oh! non, de grace, épargnez-moi.

Le Comte.

Eh! non, non, laissez-moi donc le retrou-

ver !... Je le chantois en entrant ici... *Il fredonne l'air :* ah le voici ! le voici !

LA COMTESSE.

Eh ! Monsieur ! allez plutôt vous reposer....

LE COMTE.

Ah ça ! allez-vous me le faire perdre ?... écoutez-le donc ; & tâchez de le retenir... il est précieux... il faut que vous sachiez auparavant.... que c'est dans une parade.... un *GILLE* qui le chante.

Air : *Dans le fleuve d'Oubli, biribi, je veux boire.*

L'amour, dans ma famille,
Rend tous les amoureux....
Malheureux. —
Ma mere est morte fille,
A son septieme enfant....
L'cœur m'en fend....
De quéqu'façon....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Quelle pauvreté ! quel mauvais ton ! quelle platitude !

LE COMTE.

Mauvais ton ?... platitude ? *le cœur m'en fend ?* C'est que... le cœur m'en fend : cela n'est que sublime.

La COMTESSE, *avec un air d'intérêt.*

Oui, oui, Monsieur; mais croyez-moi, passez dans votre appartement; & tâchez d'y dormir quelques heures; l'on vous tiendra du thé tout prêt à votre réveil.

Le COMTE, *lui baisant la main.*

Eh bien! ma chere Comtesse!... je vais dormir, par complaisance pour vous;... pour vous faire plaisir.... parce que vous l'exigez de moi...

Il déclame.

Zaïre, enfin de moi, n'aura pas un refus

Il sort en chantant.

Ma mere est morte fille
A son septieme enfant;...
L'cœur m'en fend.

SCENE VIII.

La COMTESSE, *seule.*

RESTONS; je ne dois pas le laisser à la merci de ses gens. — Hélas! ne reviendra-t-il jamais de tous ses égaremens? — Saint-Pierre êtes-vous-là?

SCENE IX.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

Que souhaite Madame?

La COMTESSE.

Dites au cocher, d'ôter mes chevaux; je ne sortirai pas. Et faites dire aussi à l'office, que l'on tienne de l'eau chaude pour l'instant où Monsieur demandera du thé. Recommandez encore à son Valet-de-chambre, de ne le pas laisser seul, & d'être toujours là.

SAINT-PIERRE.

Cela est bon, Madame; mais pendant que vous étiez avec Monsieur, j'ai fait attendre une personne, que je ne connois pas, & qui voudroit avoir l'honneur de vous parler.

La COMTESSE.

Eh bien! annoncez-la. *A part.* Il ne sçait pas qui c'est. A ces heures-ci, il ne me vient pas ordinairement des gens que Saint-Pierre ne connoisse pas.

SCENE X.

La COMTESSE, S. PIERRE, M. MI-CLOS, *en habit noir, une cravate & une perruque très-courte* (1).

SAINT-PIERRE, *à M. Mi-clos à la porte.*

AYEZ la bonté, Monſieur, de me dire votre nom, ſi vous voulez que je vous annonce.

MONSIEUR MI-CLOS, *d'un air recueilli.*

Mon ami, je m'appelle *Mi-clos.*

SAINT-PIERRE, *annonçant.*

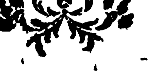
Monſieur Mi-clos.

LA COMTESSE.

Monſieur Mi-clos; je ne connois point cela.

Saint-Pierre ſe retire.

(1) Ce rôle de M. Mi-clos peut être joué par l'Abbé Madrigal même, ſans qu'il ſe donne la peine de changer d'habit.



SCENE XI.

La COMTESSE, Monsieur MI-CLOS.

Monsieur Mi-clos, *les yeux baissés & d'un air d'hypocrite.*

Peut-être, Madame.... (& je m'en flatte)... que mon nom vous sera moins inconnu, que ma personne;... car j'ai donné, ces jours-ci, un livre qui a déja une très-grande réputation; & qui a fait une sensation prodigieuse.

La Comtesse.

Quel livre, Monsieur? son titre?

Monsieur Mi-clos.

Les véritables Réflexions morales, Madame.

La Comtesse.

Je n'en ai point entendu parler, Monsieur.

Monsieur Mi-clos.

Cela m'étonne, Madame! Vous m'en voyez confondu! Pieuse, comme vous êtes, vous ne savez rien du bruit que mon livre a fait?... Je n'en reviens point! — Ce n'est pas que je mette aucun amour-propre mondain à cela;... & je ne vous parle du surprenant succès de mon Ouvrage, que pour en venir à vous dire, Madame,

que ce livre a achevé de me gagner la confiance de la partie du Public, la plus estimable; & que cette confiance des gens de bien, me met, aujourd'hui, dans le cas d'avoir l'honneur de vous aporter, Madame, & à M. votre mari, les deniers d'une restitution assez considérable, que l'on m'a remis pour vous les rendre.

La COMTESSE, *avec étonnement.*

Une restitution!... & assez considérable!... Je crains que vous ne vous trompiez, Monsieur, & jamais personne...

Monsieur MI-CLOS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Madame! Monsieur le Comte de Saint Toquai ne joue-t-il pas fréquemment assez gros jeu, au Quinze & au Witchs?

La COMTESSE.

Rarement, Monsieur; mais cela peut lui être arrivé.

Monsieur MI-CLOS, *d'un air douloureusement cafard.*

Eh! ne lui arrive-t-il pas souvent aussi de se livrer au vin, plus qu'il ne convient à un honnête-homme, & à un bon Chrétien?

La COMTESSE, *d'un air embarrassé.*

Je suis forcée de convenir, Monsieur, qu'il

pousse quelquefois un peu trop loin les plaisirs de la table.

Monsieur MI-CLOS.

Eh bien! Madame, c'est en sortant de table; un peu trop bien conditionné, qu'on l'a une fois chambré; & qu'on l'a fait jouer de malheur. La grâce a touché ceux qui lui avoient fait cette injustice, & ils m'ont chargé de vous rendre, à vous, Madame, ou à Monsieur votre époux, les quatre cent louis qui sont comptés dans cette bourse. *Il la lui présente avec un papier.* En voici la note.

La COMTESSE.

Il y a cinq cent louis sur la note... tenez, Monsieur: voyez donc! *elle lui rend le papier.*

Monsieur MI-CLOS, *un peu embarrassé d'abord; se remettant petit à petit & finissant par être intrépide.*

Oh! c'est.... c'est... c'est une étourderie de leur part!... ils ont été mettre, comme des bêtes.... un cinq, pour un quatre... Les hommes sont si mal-adroits! Ces gens ne m'ont remis que cinq cents louis.... que quatre cents louis, je veux dire; & une preuve de cela, c'est qu'il n'y a que quatre cents louis dans cette bourse; qui est comme on me l'a donnée. Madame peut les compter elle-même.

LA COMTESSE, *d'un air tranquille & doux.*

Je ne compterai point après vous, Monsieur; je crois tout ce que vous me dites; *tirant dix louis de la bourse :* & voilà dix louis *de plus*, que je vous charge de distribuer en aumônes.

MONSIEUR MI-CLOS, *s'inclinant profondément.*

Ah ! Madame.

SCENE XII.

LA COMTESSE, MONSIEUR MI-CLOS, LE CHEVALIER des Courtines.

SAINT-PIERRE, *annonçant & se retirant sur le champ.*

MONSIEUR le Chevalier des Courtines.

LE CHEVALIER, *d'un air étourdi.*

J'arrive à l'instant de Marly, pour vous faire ma cour, Madame la Comtesse. *Appercevant M. Mi-clos.* Mais je vous dérange, peut-être ?.. Vous étiez-là en affaire avec Monsieur ?

MONSIEUR MI-CLOS, *d'un air doucereux.*

Non, Monsieur, nous avons fini; & je vais avoir l'honneur de prendre congé de Madame la Comtesse. *D'un air cafard :* comptez, ma charitable Dame, sur mes prieres ferventes, &

sur celles des pauvres, que vous venez d'assister si angéliquement. *Il se retire en faisant des révérences bien basses & bien gauches.*

SCENE XIII.

La COMTESSE, le CHEVALIER des COURTINES.

LE CHEVALIER, *d'un air badin.*

Qu'est-ce que c'est ce que ce Marguillier-là (1), Madame ? Je lui trouve tout le bas du visage d'*Escobar.*

LA COMTESSE, *d'un ton imposant.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous tenir sur les fades plaisanteries que vous faites continuellement sur les Moines ; je vous les ai interdites, ainsi que celles que vous vous permettiez sur mon mari.

LE CHEVALIER.

Oh ! à ce dernier égard, je vous ai obéi, Madame. Je ne vous dis plus rien sur Monsieur le Comté.... & je vous supplie de m'en savoir quelque gré, du moins.

---

(1) Si l'Abbé Madrigal fait le rôle de M. Miclos, l'on substituera, dans ce cas, un autre *mot* à celui de *Marguillier.*

La Comtesse.

Effectivement! — Mais, Monsieur le Chevalier, mettez-vous donc bien dans l'esprit, que je ne supporte le plaisir de vous recevoir chez moi, que parce que mon mari l'exige absolument, & que ma complaisance pour lui....

Le Chevalier, *l'interrompant & d'un air présomptueux.*

Eh! non, Madame, c'est parce que vous me craignez; que vous vous craignez vous-même; que vous craignez le penchant raisonnable que vous avez pour moi.

La Comtesse, *en riant.*

Moi, du penchant pour vous, & que vous appellez raisonnable, encore?

Le Chevalier, *d'un ton très-affirmatif.*

Eh! oui, Madame, je vous l'ai dit.... & j'ai l'honneur de vous le dire encore. Je sçais bien que vous êtes dévote;... & sincérement dévote même... mais cela n'empêche pas que malgré vous, je ne vous aie inspiré un goût très-vif pour moi.

La Comtesse, *d'un air moqueur.*

Pour vous?... mais y pensez-vous bien?... Pour vous?... quoi! pour vous-même?

Le CHEVALIER.

Pour moi-même... Je pense bien aussi, que c'est un goût que vous n'osez pas vous avouer... mais vous avez beau vous débattre !... il faut que, tôt ou tard, cela finisse un beau jour par nous arranger.

La COMTESSE, *d'un air de pitié.*

Allez, allez ! arrangez seulement votre pauvre petite tête ; & tâchez...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! non, Madame, encore une fois, j'ai l'honneur de vous assurer que vous m'aimez !... — Eh ! ma folie, à moi, c'est d'être aimé, une fois en ma vie, d'une dévote... c'est que cela ne m'est jamais arrivé, & cela doit être délicieux... J'imagine que rien n'est plus satisfaisant pour l'amour ;... & même pour l'amour-propre, que de se soumettre un cœur qui vous combat, & qui se combat sans cesse lui-même. — Ce doit être un charme que ce chamaillis de devoirs & de desirs... ce passage des plaisirs aux scrupules ;... & ces scrupules, culbutés par les plaisirs... oh ! tout ce grabuge, toute cette petite guerre-là doit donner un spectacle charmant, unique !

La Comtesse, *d'un air tranquille & flegmatique.*

Mais vous êtes dans le délire, Monsieur le Chevalier!... Je ne prendrai pas la peine de me fâcher de ce que vous avez un peu le transport au cerveau. Je pense qu'une forte dose de persifflage peut en diminuer l'accès, plutôt que le ton sérieux, que vous ne méritez pas qu'on prenne avec vous. *En souriant avec mépris.* Convenez-en vous-même, mon cher Monsieur?

Le Chevalier, *sans se démonter.*

Eh! non, Madame; convenez plutôt vous-même, des rapports qui fondent, sur nos caractères également sensibles, ce goût involontaire que vous avez pour moi.

La Comtesse, *d'un ton de badinage.*

Eh bien! Monsieur, tous ces rapports ne m'avoient pas saisie, comme ils me frappent actuellement! Oh! j'en conviens: vous avez un jugement sûr & solide;... moi, je suis une femme frivole, & dont l'esprit n'est point arrêté. — Vous êtes attaché scrupuleusement à tous vos devoirs;... Je me fais une gloire, moi, de n'avoir ni principes, ni mœurs;... Je les tourne même en ridicule;... vous mettez, vous, Monsieur, à toutes ces drogues-là, une importance

qui fait mourir de rire les gens du monde. — Mais comment se pourroit-il, effectivement, qu'avec des caractères qui se rapprochent autant, nous n'eussions pas senti naître, entre nous, une sympathie, telle qu'il n'en est point ?

Le CHEVALIER, *un peu déconcerté.*

Ah ! Madame !... je sens... je vois très-bien... que vous me plaisantez-là un peu.

La COMTESSE, *malignement.*

Un peu ?... oh ! vous vous trompez.

Le CHEVALIER, *se rassurant.*

Oui, oh ! oui, oui, Madame la Comtesse ! Mais tout cet élégant persifflage ne me persuadera pas que l'amour n'ait point ses droits sur votre cœur & sur votre jeunesse, & que la mienne n'en ait sur votre sensibilité...

La COMTESSE, *l'interrompant gaiement.*

SENSIBILITÉ ! c'est le mot propre. — Tenez, c'est encore-là un de ces rapports le plus marqué, qu'il y ait entre vous & moi ; ... je suis née, moi, avec cette espece de sensibilité, à laquelle *nos tendres Philosophes de ce tems-ci,* rapportent tout ; & ils n'en connoissent point d'autre. — Vous, au contraire, Monsieur le Chevalier, vous n'admettez que *la sensibilité de l'ame* ; toutes les chimères du cœur, les senti-

mens les plus épurés, & sur-tout une extrême délicatesse. — Oh ! vous concevez combien cette conformité dans notre façon de sentir, doit ajoûter encore à cette admirable sympathie qui nous a subjugués l'un & l'autre !

Le CHEVALIER, *d'un air d'embarras.*

Vous voudriez bien venir à bout, Madame, de me déconcerter... par vos plaisanteries ironiques. Mais, je ne les vois, moi, que comme les derniers abois d'une défense superbe... Vous vous y retranchez.... pour combattre encore la nature des sentimens que...

La COMTESSE, *l'interrompant d'un air sérieux.*

Il est vrai, Monsieur, que je combats encore dans ce moment-ici, la nature des sentimens que je dois vous conserver. Jusqu'à ce jour, vous ne m'aviez inspirez que ceux de la pitié pour vos égaremens. Je vous laisse, de peur de dénaturer ces sentimens-là ; de peur d'être forcée de les changer, & de vous les faire connoître, par l'expression la plus vive du mépris, que vous prendriez peut-être pour de la colère... & la colère vous honoreroit trop.

Elle sort, en le regardant avec le plus froid mépris.

SCENE XIV.

Le CHEVALIER, *seul.*

JE demeure confondu ;... écrasé... anéanti !... elle me fait entendre, avec un froid dédain, que je ne suis qu'un fat... Eh ! mais, sans doute, je le sçais bien ! mais, depuis quand donc un fat déplaît-il à des femmes ? Il faut que celle-ci soit bien singuliere ! ou bien, est-ce qu'il y auroit encore des femmes véritablement honnêtes ? cela seroit dur.

SCENE XV.

Le COMTE, *encore un peu gris*, le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

AH ! Monsieur le Comte, c'est vous ! Mais dites-moi donc un peu : je viens tout-à-l'heure de faire l'agréable auprès de Madame votre femme ;... & (cela ne se conçoit pas) elle m'a traité comme un Negre.

Le COMTE.

Tenez, dès le premier moment que je vous ai vu faire la roue... autour d'elle, je vous en

ai averti... vous ne m'avez pas voulu croire...., je vous ai dit que c'étoit une femme... pleine d'une vraie piété.... qui a de la vertu sans affectation ;... une femme extraordinaire.

Le CHEVALIER.

Oh ! très-extraordinaire ; où diable voit-on de cela ?

Le COMTE.

Eh ! mais, chez moi !... & soyez bien sûr, mon petit Mirliflor, qu'elle ne vous prendra jamais, ni vous.... ni personne... ce n'est pas ma faute ;... je vous en ai prévenu d'avance.

Le CHEVALIER.

Cela me donne de l'humeur.

Le COMTE.

Mais vous ne devez pas m'en vouloir pour cela ; mon ami... ce n'est pas moi, en vérité, qui l'empêche de vous bien traiter... vous auriez le plus grand tort du monde... de me donner un ridicule là-dessus.

Le CHEVALIER.

Oh ! non, parbleu ! c'est à la Comtesse, plutôt, à qui je voudrois pouvoir donner des ridicules cruels, pour en faire un exemple.

Le COMTE.

Oh ! ne craignez rien !... c'est un exemple

qui ne prendra pas, que celui... que donne ma femme.

Le CHEVALIER.

Adieu, mon cher Comte: pour éclaircir un peu le noir que j'ai dans l'ame, je m'en vais arranger un ſouper de filles à ma petite maiſon: en voudriez-vous être?

Le COMTE.

Non, mon ami, comme je ne me meurs pas de douleur.... comme vous, moi... je n'ai pas beſoin d'une diſſipation... ſi générale... J'ai de mon côté, un petit arrangement... particulier... & très-particulier.

Le CHEVALIER, *en ſortant.*

En ce cas-là, je vous baiſe bien les mains.

SCENE XVI.

Le COMTE, *ſeul, en s'aſſeyant.*

AH çà, ne perdons point la tête. *Il tire ſa montre.* Quelle heure eſt-il!.... Bon! j'ai encore deux heures devant moi;... les fumées du vin ſont déja beaucoup diſſipées: ... dans deux heures d'ici il n'y paroîtra plus... — Je l'ai vu naître; elle n'a pas ſeize ans... & pour mes cinquante louis... le jour que j'avois tant bu...

tant

tant bu de vin de Hongrie.... ce fut ce jour-là même, je m'en souviens... que sa tante, qui est une bonne femme.... me fit tous les serments les plus probables.... que sa niéce prétendue.... me convaincroit qu'elle est une *Agnès*.... mais une *Agnès*, proprement dire. — Eh! en effet, pourquoi ne le seroit-elle pas?... Il faut bien commencer par quelque chose.... une fois;.... & je croirois volontiers.... Ah! ah! c'est Monsieur Pézénas, mon Chirurgien : eh! que viens-tu?...

SCENE XVII.

Le COMTE, Monsieur PÉZÉNAS.

PÉZÉNAS, *l'interrompant.*

JE viens, Monsu le Comte, vous donner prûve combien je vous suis dévoué.

Le COMTE.

Quoi donc, petit Docteur! y a-t-il ici, parmi mes gens, quelques bras démis.... quelques jambes cassées.... quelqu'apoplexie sous roche?.... car il n'y a que ces sortes de drôleries-là.... qui vous attirent, & qui vous amusent.... dans les maisons, vous autres.

PÉZÉNAS.

Eh! cadedis! petit ingrat, je ne viens ici que

pour votré bien ; jé laisse-là toutes mes affaires ;... eh ! j'en ai par-dessus les yûs. L'on ne vût plus sé servir qué dé moi. *Avec volubilité.* J'ai, s'il vous plaît, onze saignées à faire, cette soirée, & à gens, dont il n'y a qué moi qui connoisse les vaisseaux roulants. Eh ! sandis ! jé ne les saigné pas toujours dé même, de pûr de les user. Il faut qué jé pass' ché votre amie, Madame la Maréchale, pour uné suité dé couches ; ché Monsu le Duc de Navailles, pour une blessure dé fû. Ché un pauvré diable qué jétaille avec le lithothome caché ;....& si j'ai lé tems, il faut qué jé fasse encore des visites, jusqu'à onze hûres du soir, chez un tas dé Marquises & de Coumtesses, pour dé vrais chifonages ;... sans compter, dans tout cela, lé courant dé mes affaires mistériûses.

Le Comte, *en riant,*

Et accablé, comme tu l'es.... tu viens perdre ton tems avec moi, à qui tu n'as point affaire.., car je me porte très-bien.

Pézénas,

A qui jé n'ai point affaire.... cap de bious ?.., quand jé viens vous rétirer d'un petit précipice, où vous été prêt à glisser ;

Le Comte,

Quel précipice ? quel galimathias me fais-tu là ?

PÉZÉNAS.

Eh! doncques! cette petite fille, si nûve..., si nûve?... dont la Tante est convenue dé vous approvisionner pour cé soir, hem?... hem?... suis-je au fait? répondez-moi, Monsu le Comte?... Suis-je instruit dé cé qui sé passe?

Le Comte.

Qui t'a dit cela, d'abord, vieux fou?

Pézénas.

Qui me l'a dit?... jé lé tiens de la pétite même, qui est en train de m'avoir des obligations qui né sont point encore finies.

Le Comte.

Quel diable me contes-tu-là?

Pézénas.

Cé n'est point un conte ventresaint-gris! jé vous confie, malgré sa vilaine Tante, qué cet enfant, pour son coup d'essai, est malheureusement tombée à un Américain, dont...

Le Comte, *l'interrompant en reculant de frayeur.*

A un Américain?... cela est-il bien vrai?... à un Américain?

Pézénas.

Certes!... & un Américain, bien Américain, même.

ÉPILOGUE.

Les trois Acteurs qui se trouvent à la Scène derniere que l'on vient de lire, vont presque jusqu'au fond du Théâtre, pour marquer que le PROVERBE *est fini. Ils reviennent ensuite & ils reprennent chacun leurs personnages de* Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE, M. VAUDEVILLE.

Monsieur CORIPHÉE.

MA foi, Monsieur Vaudeville, votre Proverbe est tout neuf; il est délicieux; voilà ce qu'il me faut! en adoucissant un peu...

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Eh mais! il n'y a rien à adoucir; le sens moral de ce Proverbe, tourne entiérement au profit de la vertu.

Monsieur VAUDEVILLE, *vivement.*

Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que mon principal personnage, en se corrigeant du vin, se corrige aussi nécessairement de ses autres vices? C'est une conversion que cela!

Monsieur CORIPHÉE.

Oui, oui, nous verrons; c'est uniquement quelques légers changemens à faire dans la

forme; car, pour le fond, j'ai tout ce que je pouvois desirer. Allons donc retrouver l'*Abbé Madrigal*, & nous ajusterons, avec lui, mon petit Spectacle, qui sera terminé par l'inouie Tragédie de COCATRIX.

Madame PROLOGUE, M. VAUDEVILLE, *ensemble, en s'en allant tous.*

Allons, allons arranger tout cela.

L'on voit que les rôles du Comte & de Pézénas, doivent être, de toute nécessité, remplis par les deux Acteurs qui auront joué ceux de Coriphée & de Vaudeville.

Fin de la Piéce.

L'ISLE SONANTE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 4 Janvier 1768.

AVERTISSEMENT.

JE suis entiérement de l'avis du Public sur *l'Isle Sonante*. C'est une mauvaise Piéce.

Je la joins ici, parce qu'elle fait partie *de mon Théâtre de Société*. Elle fut représentée en Juillet 1767, sur celui de Villers-Coterets, pour lequel elle avoit été faite, & où elle n'eut aucun succès.

Le Public fut plus indulgent : elle eut quatorze ou quinze représentations à la Comédie Italienne. L'excellente Musique de M. de Moncigny la soutint un peu contre mon Poëme.

Dans ce sujet, qui est totalement de mon invention, (& il n'y a pas là de quoi se vanter), j'avois eu le dessein de faire une critique douce & badine, *du genre des Comédies à Ariettes*; que je prends la liberté de trouver d'aussi mauvais goût, tout au moins, *que l'ancien genre des Piéces en Vaudevilles*; & qui, à la fin, tombera comme ce dernier.

Je me suis trompé dans mon projet, ou je l'ai mal exécuté; &, sans doute, ces deux raisons réunies, se sont rencontrées, pour ennuyer le Spectateur.

Ce sujet, d'ailleurs, ne comportoit qu'un acte, au plus; & puis, il falloit me faire entendre; & des gens de bien m'ont assuré qu'on avoit trouvé ma Piéce inintelligible : cela n'entroit point dans mes vues, & j'ai tort.

En effet, l'oubli, presque total, où sont tombés les refreins des vieux Vaudevilles, doit avoir jetté une merveilleuse obscurité sur quelques Ariettes, qui étoient fondées sur cette plaisanterie.

PERSONNAGES.

VIVATCHÉ, Sultan.

Le Chevalier DURBIN.

PIANO, Eunuque.

PRESTO, Magicien.

ZERBIN, Ecuyer de Durbin.

UN ESCLAVE.

GARDES du Sultan.

CÉLENIE.

MÉLOPHANIE.

HENRIETTE.

ESPRIT INFERNAL.

La Scène est dans l'Isle Sonante.



L'ISLE SONANTE,
OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente les Jardins & l'extérieur du Palais de l'Isle Sonante.

SCENE PREMIERE.

DURBIN.

Toi qui crois en tous lieux mériter des éloges
Par le goût & le choix des mots dont tu te sers;
Tyran, cesse, Tyran, de fatiguer les airs,
Par ces paroles allobroges,
Dont tu composes tes concerts.
Dieu! quel pays, & quels concerts
Pour la musique, & pour les vers!
Je crois ouir des fous échappés de leurs loges.
Toujours chanter, rimer sans cesse, quels travers!

Tous ces gens-ci me semblent des horloges,
Dont on tire des sons par des ressorts divers ;
Encor faut-il combler d'éloges,
Et leur prose rimée, & leurs voix, & leurs airs.
Dieux ! quel pays, & quels concerts
Pour la musique & pour les vers !

SCENE II.

DURBIN, ZERBIN.

ZERBIN.

Ah, Seigneur Chevalier ! j'en ai appris plus que je ne puis dire : on peut me raconter à présent tous les prodiges qu'on voudra, & de l'isle des Maragons & des Lestrigons ; je croirai tout, je croirai tout. Ce n'est pas seulement le Roi & toute sa Cour qui chante ici, c'est le corps du peuple en entier ; tout chante, tout frédonne, roulades, cadences, ports de voix, martellemens : toute une ville, imaginez, toute une ville ; cela fait un si grand bruit, que bien des gens trouveroient cela admirable.

DURBIN.

Et notre vaisseau ?

ZERBIN.

Votre vaisseau ? Ah ! parbleu votre vaisseau, il

est à l'ancre ; on en a fait descendre tout l'équipage, Capitaine, Officiers, Matelots : mais comme ils n'ont pu s'exprimer qu'en prose, ils ont été mis sur le champ dans une prison bien loin hors de la ville, comme des gens dangereux, corrupteurs, novateurs, & mal sonans.

DURBIN.

Ce que tu me dis, est-il bien vrai ?

ZERBIN.

Comment, Seigneur, oserois-je mentir ? & moi n'ai-je pas voulu hasarder quelques mots de prose ? On m'a menacé de me donner vingt coups de bâton sous la plante des pieds : on dit que cela apprend à aller de mesure ; alors je me suis exprimé en Vaudevilles, que je contourne de mon mieux, pour leur donner un air du pays.

DURBIN.

Et Célenie, qu'est-elle devenue ?

ZERBIN.

Célenie, qui vouloit se jetter aux pieds de la Sultane favorite, a été conduite aux pieds du Sultan. Heureusement on l'avoit instruit, & son Ariette a été goûtée, à deux mesures près ; & je crois qu'on nous rendra notre vaisseau.

DURBIN.

Quel fatal voyage !

ZERBIN.

Quelle fantaisie aussi d'aller consulter cette vieille Fée sur le succès de vos amours !

DURBIN.

Tu sçais ce qu'elle a répondu.

ZERBIN.

Parbleu oui, plaisante réponse avec son nazillonnement ! » Mon fils, mon fils, ta Célenie t'aimera ; mais elle ne te le dira que quand elle ne parlera plus. « Vous insistez, vous la pressez, vous la tourmentez : » oui, oui, tu ne sçauras ce qu'elle pense que quand elle ne pensera pas. » Peut-on un radotage plus complet ?

DURBIN.

Il est vrai que je n'y conçois rien.

ZERBIN.

Hé ! concevez-vous mieux ce qu'elle m'a répondu, quand je l'ai consultée ; car les valets ont la rage de faire comme leurs maîtres, & ce n'est pas ce qu'ils font de mieux. » Mon garçon, mon garçon, tu veux sçavoir si tu réussiras dans tes amours ; tu n'en seras jamais si loin que lorsque tu en seras près. « Concevez-vous ?

DURBIN.

Ah, il est aisé de voir qu'elle s'est moquée de toi.

ZERBIN.

J'ai bien peur que cela ne soit pas, *Seigneur*. Tout entier à l'idée de Célenie, tout rempli de votre amour, vous n'entendez que cela, vous ne pensez qu'à cela : mais un peu de réflexion, je vous supplie. Sçavez-vous ce que la Fée a dit, lorsque vous l'avez quittée en chantonnant avec cet air détaché, si naturel aux grands Seigneurs, lorsqu'on leur dit ce qui ne leur plaît pas ?

DURBIN.

Qu'est-ce que c'est que ce verbiage-là ? Est-ce que je sçais tout ce que cette femme a dit ?

ZERBIN.

Cette femme, cette femme ! Cette femme a dit, en vous entendant chantonner : » Chante, chante, mon fils ; mais prends garde de chanter plus que tu ne voudras. «

DURBIN.

Hé bien.

ZERBIN.

Hé bien, hé bien, notre vaisseau, en dépit du gouvernail, en dépit du vent & de la marée, vient ici par le chemin le plus droit. Nous y voici : on y chante, on y chante ; encore trois jours, & vous voilà bon gré malgré le plus déterminé chanteur. (*Il paroît ici un Habitant.*) Mais tenez, voici un habitant qui nous es-

pionne ; si vous êtes curieux d'entendre chanter, vous pouvez l'interroger.

DURBIN.

Il écoute apparemment si nous chantons ?

ZERBIN.

Non, ces espions-là ont une autre commission de la part du Gouvernement. Il y a eu quelques rumeurs pour la basse fondamentale, & on craint quelque soulevement.

DURBIN.

Ce peuple-là est donc bien sujet à remuer ?

ZERBIN.

Je le crois ; il se feroit égorger pour des miseres : ils ont eu une guerre civile qui a duré quarante ans pour le *fa* dièze & le *mi* bémol. Mais j'apperçois... oui, c'est le confident, c'est le favori de la Sultane favorite. Bonne nouvelle, bonne nouvelle : notre vaisseau sera rendu.

SCENE III.

PIANO, DURBIN, ZERBIN.

PIANO, *récitant.*

Pour la charmante Célenie,
Noble Etranger, l'amour de Vivarché

fait du bruit, & son feu n'est plus un feu caché.

DURBIN, *à part.*

Pour Célenie !

PIANO.

Son premier Médecin Presto, ce grand génie,
Des attraits d'Henriette est lui-même touché.

ZERBIN.

Pour Henriette ? ah, ciel !

PIANO.

Quant à l'amour du Roi, connois Mélophanie ;
Son cœur jaloux prendra les plus cruels moyens
Pour perdre sa rivale & briser leurs liens.

DURBIN.

Qu'apprends-je ? Ah, ciel ! & quelle tyrannie !

PIANO.

ARIETTE.

La jalousie
En ce lieu
S'alarme de peu.
Dans notre Asie,
La jalousie
S'alarme de peu ;
Un rien ici la met en feu.
Dans notre Asie,
La jalousie

Pousse l'emportement jusqu'à la frénésie !
Elle ne garde aucun milieu,
Un rien la met en feu,
En feu, en feu.
Adieu, adieu.

SCENE IV.

ZERBIN, DURBIN.

ZERBIN.

AU diable.

DURBIN.

Quoi ! Célenie pourroit.... Non, je connois son cœur.

ZERBIN.

Et moi, je connois mon rival : il est magicien ; c'est le magicien du Roi ; je suis perdu. Ah, maudit voyage !

DURBIN.

Si j'en croyois ma valeur ; mais ma valeur contre tout un peuple est bien inutile.

ZERBIN.

Et la mienne encore plus.

DURBIN.

Ah ! si je ne peux la défendre, je peux périr à ses yeux.

ZERBIN.

Ce n'est pas mon avis.

DURBIN.

Forçons le Palais,

ZERBIN.

Ne forçons rien.

DURBIN.

Mais ciel! je la vois,

SCENE V.

DURBIN, CÉLENIE, ZERBIN, HENRIETTE.

DURBIN.

Ah, Célenie!

CÉLENIE.

Durbin!

ZERBIN.

Mon Henriette!

HENRIETTE.

Zerbin!

DURBIN.

Quoi! le Sultan vous aime?

CÉLENIE.

Cela n'est que trop vrai.

ZERBIN.

Et toi, Henriette?

HENRIETTE.

Le Visir m'adore. Il ne tient qu'à moi de gouverner & le Maitre & l'Empire.

DURBIN.

Quoi ! charmante Célenie, lorsque mon sincere amour....

CÉLENIE.

Chevalier, sont-ce là vos sermens ? La Fée ne vous a permis de m'accompagner que sur la promesse que vous lui avez faite de ne me parler jamais de votre amour.

DURBIN.

Je me tais.... Et ce cruel Sultan ?

CÉLENIE.

Il m'a fait sa déclaration.

DURBIN.

Zerbin, allez veiller autour de ces bosquets.

CÉLENIE.

Henriette, vous nous avertirez s'il paroît quelqu'un.

SCENE VI.

CÉLENIE, D'URBIN.

D'URBIN.

IL vous a fait sa déclaration ?

CÉLENIE.

La voici. Lisez, lisez ; jugez vous-même de ses sentimens.

D'URBIN.

Quoi ! elle est en musique.

CÉLENIE.

Oui, oui, sa déclaration est en musique, en Ariette encore, avec un grand accompagnement de *fanfares*. Elle m'a été apportée, présentée, & exécutée par une armée de Musiciens. Chantez, chantez.

D'URBIN.

Quoi ! vous voulez, Madame ?...

CÉLENIE.

Oui, je veux que vous chantiez, pour me pénétrer de toute l'horreur qu'il m'inspire.

D'URBIN.

Quelque Musicien que je sois, cela demande...

(Il rêve, & Célenie se promene avec fureur pendant la ritournelle, & dit: L'inſolent, oſer me déclarer que... Ah, ciel !)

ARIETTE.

Vivatché, Roi des Rois,
Souverain de l'harmonie,
Adoratour des belles voix,
A la mélodieuſe Célenie
Salamalek cent & cent fois.

O vous, dont la voix ſonore
Se développe ſans travail,
Venez régner dans mon ſerrail,
Venez, je vous adore.

Venez; & que j'entende encore
Cette voix faite pour charmer.
Je vous adore; il faut m'aimer;
Venez, je vous adore.

DUFRIN.

Parce qu'il adore, il faut l'aimer. Voilà bien le tyran le plus fat....

CÉLENIE.

Auſſi, écoutez la réponſe que j'ai faite à cet horrible galant. En voici le brouillon : je crois que vous en ſerez content; je crois que vous en ſerez content.

ARIETTE.

ARIETTE.

Grand tyran, & petit Roi,
Compositeur sans harmonie,
Rimailleur sans génie,
Plagiaire de symphonie,
D'une oreille juste l'effroi,
Écoute-moi,
Petit Roi,
Écoute-moi.

A quel injuste excès veux-tu t'abandonner,
Barbare, & de quel droit oses-tu m'ordonner,
D'être en ton serrail ton esclave?
Je ne crains point la mort, je la vois, je la brave,
Je sçaurai bien me la donner:
On plutôt l'honneur veut que dans ton sang je lave
Un affront dont l'horreur ne peut se pardonner:
Un cœur ferme qui voit la mort, & qui la brave,
A son tyran est sûr de la donner.
Hé bien!

DURBIN.

Ah, Madame! qu'avez-vous fait? Votre Ariette pleine de traits insultans & de menaces l'aura mis en fureur, & son amour changé en rage.....

CÉLENIE.

Cela est vrai, je me suis peut-être un peu trop livrée à mon indignation. Mais dans cette extrémité quel parti prendre?

DURBIN.

Attendez, il me vient une idée ; il faut user d'adresse. Voici son Ariette de déclaration, scellée de son sceau; donnez-moi la réponse harmonieuse & sanglante que vous lui avez faite : je veux faire passer l'une & l'autre, par mon Ecuyer, dans les mains de la Sultane favorite.

CÉLENIE.

Et vous croyez que sa jalousie?...

DURBIN.

Oui, oui.

SCENE VII.

CÉLENIE, DURBIN, ZERBIN, HENRIETTE.

ZERBIN.

Sur l'air : *Ah! que la forêt de Cythère.*

MONSEIGNEUR, que l'on se prépare
A chanter. Prenez bien vos tons,
Tontaine, tontons, tontons, tontons.

Avec sa musique barbare
Le Sultan vient à nous ; chantons.

HENRIETTE & ZERBIN.

Tontaine, tontons, tontons, tontons,
Tontons, tontons, tontaine, tontons.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, HENRIETTE.

VIVATCHÉ.

ARIETTE.

PAIX-là, paix-là, taisez-vous ;
Paix-là, taisez-vous devant nous,
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Partisans imbécilles
Des lanla, des flons, flons,
Des gai, gai, des lampons.
De tant vous l'avez doux, Guillemette doux!
Partisans imbécilles
Des tirelironfa, des sans dessus dessous,
Des pere Barnabas & des Madame Anroux.
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Paix-là, taisez-vous devant nous :
Henriette, Zerbin, sortez, retirez-vous.

HENRIETTE & ZERBIN.

Sortons, retirons-nous.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CÉLENIE, PRESTO, DURBIN.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

Pour vous, piquante Célenie,
Dont le satyrique génie
Contre moi fait de si bons vers
Sur de si beaux airs,
Et de si bonne symphonie,
Je vous le dis, en termes clairs;

ARIETTE.

Je ne réponds aux épigrammes,
Je ne repousse les traits
Des belles Dames
Qu'en adorant leurs attraits,
Qu'en les embrasant de mes flâmes.
Quand leur haine s'éteint, c'est alors qu'en leurs ames
L'amour pour moi s'allume après :
Et voilà comme il faut qu'on se venge des femmes
En adorant leurs attraits,
En les embrasant de ses flâmes.
Venez régner à jamais,
Venez régner dans mon Palais,

VIVATCHÉ & PRESTÓ.

Venez régner à jamais

Vivatché. { Dans mon Palais.
Prestó. { Dans son Palais.

QUATUOR.

Célenie. { En ton Palais !
Vivatché. { Dans mon Palais.
Presto. { Dans le Palais.
Durbin. { Dans ton Palais !

VIVATCHÉ.

Holas, Gardes, conduisez-les
Dans mon Palais.

(Ils sortent conduits par les Gardes, mais par le même endroit ; & cela pendant la ritournelle. Il faut qu'ils mesurent leurs pas de façon qu'on voie encore des gens de la suite à la fin de la ritournelle. Vivatché parle bas au Capitaine de ses Gardes.)

SCENE X.

PRESTO, VIVATCHÉ.

PRESTO, *en parlant.*

TRÈS-OLÉMENT Prince, à quel supplice
Destinez-vous votre rival ?
Car il l'est.

VIVATCHI, *parlant aussi.*

Oui, je viens à mon grand Sénéchal,
Je viens d'ordonner qu'il subisse
Un supplice
De caprice,
Un supplice original.
Pour me divertir, je commande
A des bourreaux de chant, que le coupable entende,
Pendant ses repas seulement,
Tous les jours le concert charmant
Que formeront des voix fausses & discordantes,
Détonnantes & glapissantes,
Et des siflets aigus pour accompagnement.
Si je punis mon rival doucement,
C'est que mon goût pour Célenie
Est foible : mais par-là je veux adroitement,
Dans celle que j'aime ardemment,
Dans le cœur de Melophanie
Ranimer plus vivement
La chaleur du sentiment.

PRESTO, *en parlant.*

C'est penser, c'est parler d'une grande justesse.
De mon côté mon art doit vous aider;
Et tandis qu'en passant vous pouvez excéder
Pour vos menus plaisirs Durbin & sa maîtresse,
Je puis gaiment vous seconder.

En tirant de leur létargie

Cette triste Henriette & son morne Ecuyer,

A leurs dépens aussi je prétends m'égayer

Par quelque tour de ma folle magie.

J'y rêve.

VIVATCHÉ.

Rêvez-y, c'est comme je l'entends.

[illegible] A [illegible] DU QUOI [illegible]

C'est un passe-tems agréable,

C'est un passe-tems

De faire donner au diable,

De désespérer deux amans.

C'est un passe-tems.

VIVATCHÉ.

J'aime à voir ces gens

Avec leur humeur intraitable,

Puis douce, puis épouvantable.

J'aime les amans

Et leur douleur respectable.

PRESTO.

A voir leur humeur intraitable

Affecter un dehors aimable,

L'air tranquille, un air affable,

Et les voir tous bas enrageans :

Oui, c'est un plaisir véritable.

J'aime à voir leur air lamentable ;

J'aime à voir leurs petits tourmens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le vestibule du Serrail.

SCENE PREMIERE.

ZERBIN, PIANO.

PIANO, *arrêtant Zerbin.*

ARRÊTE, mortel téméraire,
Tremble, arrête; ne passe pas
Ce vestibule solitaire.
Dans le Serrail si tu portois tes pas,
Il n'est rien qui pût te soustraire
Au plus rigoureux trépas.
Chante, chante. Qu'y viens-tu faire?

ZERBIN.

Sur l'air : *Laire-là, laire, lanlere.*

Je viens vous faire un long récit
En Vaudeville, & sans esprit :
Mais pardon, il est nécessaire;
Il éclaircit notre affaire :
Faites grace à mon débit.

PIANO.

Chante, & sois court. Épargne à mon oreille,

Bon homme, autant que tu pourras,
De ton chant, de tes airs ingrats,
La langueur sans pareille.

ZERBIN, *à part.*

Quel diable, j'ai bien trouvé un air plus vif; mais dans ce moment-ci les rimes ne me viennent point du tout. Comment faire?

PIANO.

Tu parles sans chanter, je crois? Ne t'est-il pas
Dans l'instant échappé tout bas
Quelques malheureux mots de prose?

ZERBIN.

Mon cher Piano, non, je n'ose.

PIANO.

En ce cas chantez donc: chantez mon virtuose,
Chantez, enchantez-moi, Musicien parfait.

ZERBIN.

Raillez. Mais écoutez, Seigneur, voici le fait.
(A part.) Morbleu, la rime m'abandonne!
Bon, bon, il ne s'en appercevra peut-être pas.

PIANO.

Hé bien donc.

ZERBIN.

Seigneur Piano, voici le fait,
Voici, voici le fait.

Air : *De l'Allemande Suisse.*

A Célenie
En papier bien réglé
Notre Prince a déclaré son
Feu.
Par la chaleur de cette Ariette-ci,
L'on voit qu'il en est amoureux,
Fou.
Mais par le froid
De celle que voilà,
L'on juge que la dame le
Hait.
Je vous remets
Ces deux airs
Bien notés.
Peut-on voir un procédé plus
Net?
Voyez quelle est
L'Ariette & l'Amour
De l'objet.
Dont le Roi veut vaincre le
cœur.
Soupçons jaloux
N'ont plus lieu
Par nos faits:
Convenez
Que nous les coulons tous à
Fond.

Célenie attend de vous,
Qu'on la fasse entrer dehors
Du Serrail,
Que le Prince & son amour
Près d'elle ici fassent chou
Blanc.

PIANO.

C'en est assez, Zerbin, j'estime
Vos procédés plus que vos vers :
Attachez-vous un peu plus à la rime,
J'en ai cru voir qui sont tout de travers.
Mais passons.... à Mélophanie
Je cours chanter ces deux beaux airs,
Comptez, pour servir Célenie,
Qu'elle va mettre en jeu mille ressorts divers.

SCENE II.

ZERBIN.

Il est parti à présent. Je crois qu'il convient de faire ici à l'Amour une petite invocation, pour qu'il rende Célenie à mon Maître, en détruisant, de fond en comble, les murailles de ce maudit Harem ! Amour ! amour ! ô toi, qui ne t'occupes qu'à blesser nos cœurs, laisse-là, pour un moment, ton arc & tes fleches !

Air : *Des Pendus.*

Dieu d'amour, sans un grand travail,
Tu peux l'enlever du Serrail,
Sans briser porte ni muraille :
Tu peux faire que ton ouaille
Ne soit plus avec..... l'attirail
Que l'on enferme en ce bercail.

Pardinne il faut avouer que la rime est bien quinteuse : je rime actuellement comme un écho ; & tout-à-l'heure que j'en avois besoin..... Mais j'entends du bruit dans le Serrail. Retournons rendre compte de notre commission.

SCENE III.

MÉLOPHANIE, *tenant les deux Ariettes.*
PIANO.

MÉLOPHANIE, *chantant.*

Malheureuse Mélophanie,
Quel désespoir !
Le Sultan jette le mouchoir
A Célenie.
Quel désespoir !
Ma rivale va s'asseoir
Sur le trône de l'Harmonie.
Malheureuse Mélophanie,
Quel désespoir !

SCENE IV.

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE.

VIVATCHÉ, *à part en parlant.*

JE l'entends qui gémit : portons les derniers coups,
Renfermons dans mon sein l'amour que j'ai pour elle ;
Confirmons ses soupçons jaloux,
En jouant l'amant infidelle :
Ressuscitons un cœur qui sembloit mort pour nous.

DUO DIALOGUÉ.

MÉLOPHANIE.

C'en est donc fait, amant volage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Je n'entends rien à ce langage :
A quoi tendent ces vains discours ?

MÉLOPHANIE.

Tu dois entendre ce langage,
Ce ne sont point de vains discours :
Tu portes ailleurs ton hommage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

A quoi tendent ces vains discours ?

MÉLOPHANIE.

Ce ne sont point de vains discours :
Toi qui disois que nos amours
De nos jours
Égaleroient le cours,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Hé, qui vous fait penser que mon cœur se dégage ?

MÉLOPHANIE.

Oui, cruel, ton cœur se dégage ;
Démens, démens ce témoignage.
Tiens, lis. Laisse-là les détours.
Que mes beaux jours
Ont été courts !

VIVATCHÉ, *d'un air d'embarras.*

Je ne puis feindre davantage :
Il est vrai... je vous plains... Armez-vous de courage.

MÉLOPHANIE.

Que mes beaux jours
Ont été courts !

VIVATCHÉ.

Aux pleurs cessez d'avoir recours.

MÉLOPHANIE.

Non, les pleurs sont mon partage.

Que n'ai-je prévenu l'outrage
En rompant la premiere, & rompant pour toujours !

VIVATCHÉ.

Ah ! je vous ai ravi le charmant avantage
De quitter avant moi, d'être avant moi volage.

MÉLOPHANIE.

Qui moi ! pouvois-je être volage ?

VIVATCHÉ.

Oui, vous voulez être volage.

MÉLOPHANIE.

Je sors. Je vais mourir de douleur & de rage.

VIVATCHÉ.

Cessez, cessez ces vains discours.

MÉLOPHANIE.

Et mourir en t'aimant toujours.

VIVATCHÉ.

Non, non, vous m'oublirez toujours.

SCENE V.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

SA fureur me ravit : qu'à présent Célenie
Me soit cruelle, & regrette mes vœux,

Je goûte ici du moins la douceur infinie
De l'avoir fait servir à ranimer les feux
De la tendre Mélophanie.

SCÉNE VI.

VIVATCHÉ, PIANO.

ARIETTE.

PIANO.

AH! grands Dieux! apprenez, Seigneur.

VIVATCHÉ.

Qu'as-tu donc qui te désole ?

PIANO.

Célenie! ... Ah! quel malheur!
Ciel! l'excès de sa douleur,
Pour le Serrail son horreur,
Son désespoir, sa fureur,
L'ont fait devenir folle.

VIVATCHÉ.

Non, ce n'est point cela, c'est notre chant nouveau,
C'est notre nouvelle Musique,
Trop forte, trop scientifique
Qui trouble son foible cerveau.
Je l'ai vu, c'est notre Musique.

PIANO & VIVATCHÉ.

C'est notre Musique.

SCENE VII.

PRESTO, PIANO, VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *en parlant.*

CÉLENIE, ah ! Seigneur. J'ai fait dans une fête
Exécuter une tempête
Qui vient de lui tourner la tête.
J'ai vu dès-lors son mal se déclarer,
Et sa raison & ses yeux s'égarer.
Mais c'est elle. Rien ne l'arrête.

SCENE VIII.

CÉLENIE, VIVATCHÉ, PIANO, PRESTO, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *continuant de parler.*

QUE son égarement dans ses yeux se peint bien !
Mais, Seigneur, n'en craignez rien,
N'en craignez rien ; sa folie
Est douce, gaillarde & jolie.

CÉLENIE.

ARIETTE.

C'est lui-même, c'est lui, c'est le grand Timurbek,

De ses pieds baisons la poussiere,
A son aspect,
Je vois la terre entiere
Dans un stupide respect.
La voyez-vous ! c'est une mouche bleue
Sur votre auguste front;
Elle voloit en rond :
Elle avoit fait une lieue
En volant en rond
Sur votre auguste front.

VIVATCHÉ, à Presto, en parlant.

Va, cours, cherche Durbin. L'amitié qui les lie,
Sçaura peut-être en un instant
Rappeller ses esprits, rendre son cœur content,
Et la guérir de sa folie.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CÉLENIE.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

RECONNOISSEZ, Madame, & mes traits & ma voix.

CÉLENIE.

Je ne t'ai jamais vu; mais je te reconnais.
Mais au reste, est-il si nécessaire de se connoître?

(Pendant la Ritournelle Célenie fera approcher deux siéges, les fera mettre plus près, & fera asseoir le Sultan.)

ARIETTE.

Sans se connoître on peut s'entendre,

Vous entendez bien.
Vous n'ignorez pas que mon gendre,
Le gendre mon Visir, ou le Visir mon gendre,
Fut un grand Négromancien,
Vous entendez bien.
Les cieux ne sont pas bleus pour rien,
Vous entendez bien.
Cette Fée a cru les surprendre;
Son avis n'étoit pas le mien;
C'étoit le sien,
Vous entendez bien.
De là je conclus qu'un cœur tendre
Se fait entendre par un rien,
Vous entendez bien.

(Elle se leve. Là le Sultan fait signe qu'on éloigne les siéges, Piano le fait.)

VIVATCHÉ, *en parlant.*

Je vois à chaque instant augmenter sa démence....
Mais voici Durbin qui s'avance.

SCENE X.

VIVATCHÉ, CÉLENIE, DURBIN, PIANO.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

MALHEUREUX Chevalier! c'est ton funeste amour

Qui seul est cause, & qui fait naître
L'égarément d'esprit où tu la vois paroître.
Rends-lui sa raison dans ce jour ?
Cherche à t'en faire reconnoître.

CÉLENIE, *en parlant.*

Ah ! c'est Durbin : dès qu'il paroît,
Le calme en moi semble renaître.
Mon coeur, mon coeur le reconnoît.

DURBIN, *en parlant.*

Tu me trompes, cruel. Non, elle n'est point
folle :
T'en croirai-je sur ta parole,
Lorsque sa bouche te dément ?
Parle, parle à ton amant.

CÉLENIE.

Que je vous parle ?... Que je lui parle ? Il est à faire mourir de rire... Mais y a-t-il sûreté à vous ouvrir mon coeur devant la Dame que voilà ?

(Elle frappe sur l'épaule de Vivatché, & chante.)

VIVATCHÉ, *parlant.*

Elle me prend pour une femme.

DURBIN, *à part.*

Elle retombe en son délire :
Je sens que mon coeur se déchire.

CÉLENIE.

DUO DIALOGUÉ.

Durbin, je t'aime, le sçais-tu ?

J'ai toujours combattu
Mon cœur & mon amour extrême.
J'ai trop ſçu me vaincre moi-même.
Durbin, je t'aime,
Le ſçais-tu, le ſçais-tu?

DURBIN, *à part.*

De ſa raiſon, tant qu'elle fut maîtreſſe,
La loi d'une auſtère pudeur,
Lui faiſoit taire ſon ardeur
Avec une cruelle adreſſe.

CÉLENIE.

M'entends-tu?
Ma pudeur, ma vertu,
Te cachoient mon amour extrême;
Je me le cachois à moi-même.

DURBIN.

Ah! quel mêlange, hélas! de joie & de triſteſſe!
Voilà donc, voilà donc l'aveu de ſa tendreſſe,
Et mon malheur.

TRIO.

VIVATCHÉ.

Dieux! elle l'aime,
L'ai-je bien entendu?
A-t-il dû
Dans ſon tendre aveu même
Trouver ſa peine extrême,
Dieux! elle l'aime,
L'ai-je bien entendu?

CÉLEMIR.
Durbin je t'aime,
Le sçais-tu?

DURBIN.
Dieux! elle m'aime,
M'y serois-je attendu?
Ai-je dû
Trouver dans son tendre aveu même
Mon tourment & ma peine extrême?
M'y serois attendu?
Dieux! elle m'aime.
Mon bonheur, qu'êtes-vous devenu?

SCENE XI.

VIVATCHÉ, DURBIN.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

Esclaves, qu'on la suive.
(A Durbin.)
Et vous, qu'on se retire.

DURBIN, *parlant.*

Exécrable tyran.

VIVATCHÉ, *parlant.*

Attends, que vas-tu dire?
Je t'interromps pour ton bien.
Ne me prends pas ici pour un Roi de Théâtre,
Qu'on brave, & qui ne répond rien.
Sors sans parler, sinon ta rage opiniâtre...

DURBIN, *l'interrompant.*

Cesse de menacer: hâte mon triste sort.

Si je perds la beauté que mon cœur idolâtre ;
Sans crainte, sans regret, je recevrai la mort.

SCENE XII.

VIVATCHÉ, *parlant.*

Je dois pardonner la furie
De cet amant déſeſpéré :
Il perd une amante chérie ;
Il voit ſon eſprit égaré.

SCENE XIII.

VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *déclamant.*

Seigneur, vous n'avez plus de Sallon de Muſique :
Ces inſtrumens harmonieux,
Qu'à grands frais l'on avoit raſſemblés dans ces lieux,
Sont tous briſés. Célenie à nos yeux,
Dans les accès d'une folie unique,
A défoncé vos timbales d'airain,
Et vos tambours de baſque & votre tambourin,
Sa frénéſie a fait main baſſe
Sur le violoncel, & baſſe & contre-baſſe,
Tout eſt en pieces ! Elle caſſe

Jusqu'aux cordes du clavecin.
Nous n'osons par respect l'arrêter : & sa main
Saisissant un basson, en frappe, rompt, écharpe,
Met en canelle votre harpe ;
Vos airs, vos septuors, tous vos plus grands morceaux
Sont déchirés, sont par lambeaux....

YIVATCHÉ, *l'interrompant, en parlant lui-même.*

C'en est assez ! à l'excès de ses maux,
A la fureurqui la possede
J'imagine un très-prompt remede.
Écoute.

ARIETTE.

Par son astrologie,
Par sa magie,
Mon Médecin, Magicien Presto,
Guérira *subitò*
L'égarement de Célenie ;
Il la guérira *subitò*
En lui parlant en prose tout unie,
Et l'éloignant de toute symphonie.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

Le Théâtre représente une façade du Palais, & un Port de mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

LA Sultane croit me surprendre :
Tu m'as dit ses complots secrets ;
Tu sçais par quels moyens je prétends m'en défendre ?
De ce balcon je puis tout voir & tout entendre :
Feins d'entrer dans ses intérêts ;
Ici même elle doit se rendre,
Moins pour y voir nos jeux, que pour voir les succès
Du piége adroit que dans ses doux accès
Sa jalousie ose me tendre.

PRESTO, *en parlant.*

Tout est prévu, Seigneur : chargé de les attendre
Votre Amiral muni de votre ordre nouveau,
Leur rendra leur vaisseau. Leur magique vaisseau
Qui chez la Fée ira de droit fil les descendre,

Avec Mélophanie on a feint de s'entendre.
A votre tour, Seigneur, vous pouvez la surprendre.

VIVATCHÉ.

Il suffit à présent. Reçois
Les complimens que je te dois
Pour la cure de la folie
De la Dame honnête & jolie,
Dont je dois admirer la vertu malgré moi,
Dans la magie on doit te reconnoître
Pour un grand maître :
Car...

ARIETTE.

Guérir un homme fou, c'est une babiole;
C'est l'a, b, c, d, de l'art,
De l'art des Médecins, de cet art si frivole
Qu'inventa le Dieu du hazard.
Ces sçavans empesés, & leur bavarde école,
Pourroient le guérir tôt ou tard :
Si l'on les croit sur leur parole,
C'est l'a, b, c, d, de leur art.
Des Magiciens la plupart
Sçavent guérir un fou, soit rêveur, soit gaillard
C'est l'a, b, c, d, de leur art :
Mais guérir une femme folle,
C'est le chef-d'œuvre de leur art.

PRESTO, *en parlant.*

Hé bien, Sire, sur ma parole,

Des femmes, moi je n'en manque jamais,
Soit que dans leur esprit ou que dans leur cœur...

VIVATCHÉ.

Mais
Tu ne manques donc pas le cœur froid d'Henriette :
A quoi, dis-moi donc, en es-tu
Avec cette fiére soubrette ?

PRESTO.

Ah ! d'ennui j'y renonce, & je me tiens battu,
La bégueule héroïque affiche une vertu,
Qu'avec peine on croira chez les races futures.
Elle & son amant mal vêtu,
M'ont tous deux accablé d'injures :
Mais par moi leur caquet s'est trouvé rabattu ;
Je l'ai réduit à l'Élégie.

VIVATCHÉ.

C'est fort bien fait. Hé comment t'y prends-tu ?

PRESTO.

En m'aidant d'un peu de magie,
A les punir gaiment j'ai borné mon dessein.
Je donne à ces amans une plaisante assiette :
A Zerbin j'enchaîne Henriette,
Sans qu'ils puissent se voir ni se donner la main :
Et de plus, comme Médecin,
Je les ai tous les deux forcés à la diette ;
Et j'augmente leur soif, leur amour & leur faim.

VIVATCHÉ.

Bravo. Cette recette est bonne, & je l'estime ;
Mais cependant abrége le régime
De ces deux pauvres amoureux.
Je demande grace pour eux.

PRESTO.

Je ne sçais qu'obéir. Mais pour remplir vos vues,
Je dois au diable un compliment ;
Il faut l'évoquer poliment
Pour opérer le désenchantement
De mes deux vivantes statues,
D'Henriette & de son amant.

VIVATCHÉ, *monte à une galerie régnante sur le port, & se place derriere des jalousies, dont il peut tout voir, sans être vu.*

SCENE II.

PIANO, *seul.*

ARIETTE.

DÉMON de cette Isle harmonique,
Esprit de musique,
Sublime esprit méchanique,
Seul inventeur des accompagnemens ;
Esprit de musique,
Réponds aux agrémens

De ma voix magique,
Réponds à mes sons charmans.
Esprit de musique,
Démon chromatique,
Génie unique
Dans la façon des instrumens,
Toi qui dans ce pays lyrique
Fais, défais, & refais tous les enchantemens,
Esprit de musique,
Démon harmonique,
Réponds à ma voix magique,
Viens obéir à mes commandemens.

SCENE III.

PRESTO, UN ESPRIT INFERNAL.

L'ESPRIT INFERNAL, *en solfiant, dit le vers sur les notes.*

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,
Que veux-tu? je viens à ta voix.

PRESTO, *disant aussi le vers sur les notes.*

Ut, si, la, sol, fa, mi, re, ut.
Tiens, prends, lis, fais ce que tu vois.



SCENE IV.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi, ut, mi;
Ut, ré, mi, fa, ut, fa;
Ut, ré, mi, fa, sol, ut, sol;
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,
Ut, ut.

SCENE V.

L'ESPRIST INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN, *enchaîné, & assis, dos à dos, dans un fauteuil double, & tournant sur un pivot.*

L'ESPRIT INFERNAL.

SUR le reste de cette histoire,
Consultons, lisons mon grimoire.
(Il lit des caractères magiques au lutin, & chante.)
Oui, c'est moi-même; & je suis ce lutin.

ARIETTE.

L'ordre Calotin
Du destin;
Tin, tin, trelintintin.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel destin ! cruel destin !

L'ESPRIT INFERNAL.

Le destin
Veut que ce couple d'amans pleure,
Et chante, & gémisse, & demeure
Encore une heure
Dans leur état incertain.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel destin ! cruel destin !

L'ESPRIT INFERNAL.

C'est l'ordre Calotin
Du destin,
Tin, tin, tin, melintintin.

SCENE VI.

HENRIETTE, ZERBIN, *tournant lentement : ils sont alternativement arrêtés vis-à-vis des Spectateurs aux vers qu'ils chantent.*

HENRIETTE.

Sur l'Air : *Quand on a bu, la tête tourne.*

FAUDRA-T-IL que toujours je tourne,
Tourne, tourne,

Autour de l'objet de mes vœux ?

ZERBIN.

Permettez que je me retourne,
Tourne, tourne,
Ou retournez-la, justes Dieux.

HENRIETTE.

A l'Enchanteur qui nous tourne
Et retourne,
Notre amour déplût.

ZERBIN.

Plus le cruel nous tourne & nous retourne,
Tourne, tourne,
Moins nous arrivons au but.

HENRIETTE.

Même air.

O Déesse, qui toujours tourne, tourne !
O Fortune, adoucissez-vous.

ZERBIN.

A la fin la tête nous tourne, tourne :
Fortune, hélas ! retournez-nous.

HENRIETTE.

Rien ne suspend, n'arrête, & ne détourne
Nos cruels tourmens.

ZERBIN.

Que nous perdons depuis que l'on nous tourne,
Tourne, tourne,
De momens, d'heureux momens !

SCENE VII.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN.

L'Esprit Infernal, *tenant à la main sa baguette magique.*

Ariette.

Vos malheurs sont à leur terme.
Chantez mes enfans, chantez ;
Je seme autour de vous le feu de tous côtés ;
Ce feu magique renferme *(Il fait paroître du feu autour du plateau tournant.)*
La vertu des secrets aux Enfers inventés :
Point de peur : tenez-vous ferme,
Vous voilà désenchantés ;
Chantez, mes enfans, chantez.

(L'Esprit infernal s'abîme dans sa trape, & Zerbin & Henriette se levent, & sont désanchantés.)

SCENE VIII.

HENRIETTE, ZERBIN.

DUO DIALOGUÉ.

Henriette.

Enfin notre enchantement cesse.

ZERBIN.

Enfin notre tourment prend fin.

HENRIETTE.

Je meurs de soif & de tendresse.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de soif.

ZERBIN.

Je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de soif & de tendresse.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

Ensemble.

Je meurs de soif & de tendresse.
Je meurs d'amour, je meurs de faim.

SCENE IX.

ZERBIN, DURBIN, HENRIETTE, CÉLENIE.

ZERBIN.

MAIS que vois-je? Célénie, Durbin: mon cher Maître, je suis, je suis, je suis transporté.

HENRIETTE.

Ah ! que je baise la main.

CÉLENIE & DURBIN.

Non, non, embrassez-nous.

ZERBIN.

Ah ! Monsieur ; & pouvons-nous espérer ? ...

DURBIN.

Oui, Zerbin, nos malheurs sont finis, le Magicien.

ZERBIN.

Ah ! maudit Magicien !

DURBIN.

Le Magicien a sauvé, comme tu vois, Célenie de l'état cruel...

CÉLENIE.

Non, mon cher Chevalier, c'est votre vue, c'est mon amour : & si ma raison égarée...

DURBIN.

Ah ! divine Célenie, que ce sentiment m'est cher ! Mais la juste crainte où je suis...

CÉLENIE.

Non. La jalousie de la Sultane est trop intéressée à nous éloigner.

ZERBIN.

Hé, Seigneur, qu'avons-nous à craindre,

Tout ce que la Fée a prédit est arrivé : Elle ne parlera pas, elle ne pensera pas. Et moi, si loin, si près. Vous ne doutez pas que vous ayez chanté, sans ce que vous chanterez : nous partons, nous partons.

HENRIETTE.

Et par quel moyen ? ah, ciel ! la tête me tourne encore.

DURBIN.

Cela est tout simple. La Sultane nous a fait échapper secrettement : elle nous fait conduire à notre vaisseau ; il est prêt : & nous retournons à l'île de la Fée.

CÉLENIE.

Et c'est dans son Palais que je couronnerai votre amour. Mais quel bruit !...

DURBIN.

La Sultane va paroître ; & c'est le bruit des instrumens qui la précedent.

SCENE X.

CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN, PIANO, *à la tête des Eunuques.*

PIANO.

ARIETTE.

ELOIGNEZ-VOUS tous,
Éloignez-vous ;

La Sultane s'avance.
A quelque distance
De nous ;
Éloignez-vous tous,
Éloignez-vous.
La Sultane va paroître ;
Qu'on s'éloigne de toutes parts.
Gardez-vous de jetter de profanes regards
Sur l'objet des desirs de votre auguste Maître :
La Sultane va paroître,
Éloignez-vous tous,
Éloignez-vous.

CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.
Éloignons-nous tous.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, MÉLOPHANIE.

MÉLOPHANIE, *en parlant.*

Qu'ils attendent qu'on les rappelle.
Et toi dont je connois le courage & le zèle,
Cours, vole, conduis cette belle,
Et ces étrangers avec elle.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ, *descend du balcon.*

ARRÊTEZ, traîtres, arrêtez.
Gardes, saisissez ces coupables.

MÉLOPHANIE.

Seigneur, c'est moi qui les rendois coupables.

VIVATCHÉ.

Et que mes ordres redoutables
A l'instant soient exécutés

(Presto les emmene prisonniers.)

SCENE XIII.

MÉLOPHANIE, VIVATCHÉ, les EUNUQUES.

MÉLOPHANIE, *en parlant.*

TU la retiens, & tu veux la reprendre;
Elle à qui ton amour n'inspire que l'horreur.
Et moi qui t'aime avec fureur,
Tu me quittes, cruel. Ah ! quelle est ton erreur!

ARIETTE.

Des cris du désespoir je sçaurai me défendre.
Non, je ne veux te faire entendre
Qu'une douleur tendre,
Des soupirs pleins de douceur.
Ah! sans en être ému, peux-tu me voir répandre
Des larmes qui partent du cœur?
Une douleur tendre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne pourront-ils me rendre
Ton amour & mon bonheur,
Et dissiper ton erreur?

SCENE XIV.

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE, PRESTO, PIANO, CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.

Pendant la Ritournelle de l'air que chante Mélophanie, les quatre Etrangers viennent sur le devant de la Scène.

PRESTO.

Seigneur, tous vos captifs vont quitter le rivage:
Ils sont comblés de vos présens.
Vous les voyez.

MÉLOPHANIE.

Grands Dieux !

CÉLENIE, HENRIETTE, DURBIN, ZERBIN.

QUATUOR.

Rendons, rendons hommage
Aux soins bienfaisans
De l'auteur de notre voyage :
Notre bonheur est son ouvrage !
Que nos accens
Reconnoissans
Fassent retentir cette plage.

TRIO.

VIVATCHÉ, PRESTO.	MÉLOPHANIE.
Leurs cœurs contens,	Ce que j'entends
Dans peu de tems	Dans ces instans,
Vont fuir loin de ce rivage.	Me rend la force & le courage.
Bon voyage, bon voyage.	Bon voyage.
Les sentimens	O doux momens !
De ces amans	Transports charmans
Me sont chers, & je les partage.	Quoi, mon amant n'est point volage !

Le QUATUOR *reprend:*

Ah ! d'âge en âge
Dans tous les tems,
Que la gloire soit son partage :
Formons pour lui des vœux constans,
Notre bonheur est son ouvrage.

SCENE XV & *derniere.*

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE, PRESTO, PIANO.

MÉLOPHANIE.

Ils s'éloignent, Comment! ils quittent ce séjour ?
Et votre cœur...

VIVATCHÉ.

Ah ! Princesse adorable,
J'ai feint de traverser le projet favorable
Que vous formiez pour leur retour ;
Et j'ai voulu dans ce grand jour
Que leur éloignement, pour vous si désirable,
Fût l'ouvrage de mon amour.

ARIETTE.

Je n'aimai jamais Célenie,
Non, je n'aimai jamais que vous,
Que vous, belle Mélophanie ;

J'éveillois votre amour par des soupçons jaloux.

Je n'aimai jamais Célenie :
Je n'aimerai jamais que vous.

DUO.

Je n'aimerai jamais que vous.

VIVATCHÉ.

Ah! déployons toute notre harmonie
Pour chanter des feux si doux.
Unissons-nous, unissons-nous
Pour chanter des feux si doux.
Dans nos accords, dans notre symphonie,
Faisons briller les éclairs du génie.
Unissons-nous, unissons-nous.

Fin du Tome premier.





